11. 5. 235

A I

OBSERVATIONS

HISTORIQUES ET CRITIQUES

SUR

LES COMMENTAIRES DE FOLARD

ET SUR

LA CAVALERIE.

11. 5. 235

OBSERVATIONS

HISTORIQUES ET CRITIQUES

SUR

LES COMMENTAIRES DE FOLARD

ET SUR

LA CAVALERIE

Par le Comte de BREZE *ci-devant Officier de Cavalerie au ſervice de S. M. le Roi de Sardaigne*

TOME PREMIER.

Unuſquiſque opus ſuum exerceat.
Plat. dial. 4.

A TURIN CHEZ LES FRERES REYCENDS.
MDCCLXXII.

11.5.235

PRÉFACE.

MOnſieur Folard a été ſans doute un très-ſavant Militaire, perſonne, je crois, ne le conteſte, & l'ouvrage qu'il nous a laiſſé ſera un témoignage éternel de ſes talens; quant à moi je reſpecte ſes cendres & j'honore ſa mémoire, mais en qualité d'Officier de cavalerie il doit m'être permis d'examiner cette partie de la guerre, qui me regarde : & comme Mr. Folard a été l'ennemi déclaré d'un corps, dont j'ai long-temps ſuivi les étendards, je me crois en droit de repouſſer ſa mauvaiſe humeur ſi fortement marquée par des expreſſions ſi ſouvent répétées & ſi peu meſurées, telles que celles-ci, par

exemple : *Qu'a donc fait cette cavalerie dont on eſt ſi fort entêté & dont on reviendra quand nous reviendrons à notre bon ſens ?* (*a*)

On ne ſauroit jamais faire un fantaſſin médiocre d'un bon cavalier, au lieu qu'on fera toujours un bon cavalier d'un mauvais fantaſſin (*b*).

Une armée peut fort bien ſe paſſer de cavalerie & n'aller pas moins ſon train &c. &c. (*c*).

En même temps je me permettrai encore d'examiner s'il étoit lui-même auſſi habile dans cette arme qu'il le penſoit ; & nous verrons ſi ce qu'il a avancé marque cette grande intelligence, dont il ſe croyoit pourvu, quand il diſoit : *Il faudroit que l'on me prouvât du moins que j'ignore l'uſage de la cavalerie, mais le*

(*a*) *Comment. ſur Polybe tom. 1. pag. 215.*
(*b*) *Préface du tom. 4. page 13.*
(*c*) *Tom. 4. pag. 14. de la Préface.*

moyen de pouvoir y réuſſir (*a*). Nous verrons, dis-je, s'il n'y aura rien à répondre ſur ce qu'il a dit touchant cette arme, s'il en a bien connu toute la force, ainſi que la meilleure façon de la faire combattre, & ſi dans les récits qu'il a faits de diverſes batailles, dont ſon ouvrage eſt rempli, il a toujours été bien exact, & ſans paſſion ; car encore faut-il être juſte, & n'appuyer ſes déciſions, que ſur des faits véritables? Ce ne ſera cependant pas ſimplement par des faits, que je tâcherai de combattre mon illuſtre Adverſaire, non, car ſelon moi les faits ſeuls prouvent peu, ils ſont toujours douteux, altérés, ou interprétés ſelon le beſoin ; d'ailleurs le hazard y a tant d'influence, qu'ils doivent rarement faire preuve : ainſi ſi je prétendois prou-

(*a*) *Folard tom. 4. pag. 14. de la Préface.*

ver, par exemple, l'utilité indiſpenſable de la cavalerie dans les armées, & ſa ſupériorité ſur l'infanterie, par le fait mémorable d'Uladus Vaivode de Valachie, qui avec neuf mille chevaux mit en déroute l'armée de Mahomet II., forte de deux cents cinquante mille hommes; je ne ferois que rapporter un fait étonnant, probablement exagéré, & qui à coup ſûr ne prouveroit rien: ſi je diſois il eſt demontré qu'il faut de la cavalerie dans les armées; parceque Clovis à la tête de ſa cavalerie remporta en 495. une victoire complète ſur les Allemands dans la plaine de Tolbiac (*a*): & une autre en 507. à Poitiers encore plus mémorable avec la même cavalerie ſur Alaric Roi des Viſigots: parceque Henry IV. gagna les

(*a*) *Voyez Mez. Daniel.*

batailles de Courtas, d'Arques, & d'Ivri, toujours à la tête de ſes eſcadrons (*a*); parceque le Grand Condé remporta une victoire des plus complètes à Rocroy à la tête de ſa cavalerie, & défit entièrement ce fameux bataillon carré, hériſſé de piques, formé de cette brave infanterie Eſpagnole juſqu'alors invincible, & défendu par dix-huit pièces de canons (*b*): enfin parceque Turrene, Luxembourg, Montécuculi, Eugène, ont toujours été vainqueurs à la tête de leurs eſcadrons. Tous ces faits mémorables, qui comblent de gloire la cavalerie, ne ſuffiroient cependant point pour en prouver l'indiſpenſable néceſſité. Mais lorſque je fais voir & toucher au doigt qu'il

(*a*) *Voyez Mez. le Gendr. Daniel.*

(*b*) *Voyez Quincy Hiſt. mil. Vie du Prince de Condé par Mr. Des-Ormeaux.*

eſt impoſſible qu'une armée entièrement dénuée de cavalerie puiſſe ſe défendre en plaine raſe contre une autre qui ſeroit forte en cette arme, telle qu'étoit celle de Xantippe à Tunis vis-à-vis de celle de Régulus qui fut entièrement défaite : quand je dis qu'il faut de la cavalerie dans les armées pour exécuter ces coups de main hardis, & ſurprenans, qui décident quelquefois du ſort d'une campagne ou même de toute une guerre; tel que celui, par exemple, qu'on lit dans les mémoires de Brandebourg, *vie du Grand Electeur*, de la bataille de Ferbellin, où ce Héros remporta une victoire complète ſur les Suédois avec ſa ſeule cavalerie; lorſque je fais remarquer que la ſeule cavalerie (légère ou peſante) eſt dans le cas de retirer en temps de guerre les contributions que l'on eſt obligé de lever à la hâte dans

des pays éloignés (*a*): qu'elle ſeule eſt propre pour l'enlèvement d'un Quartier, d'un Général, ou d'un Convoi: qu'elle ſeule peut ſe porter avec célérité à la défenſe d'un défilé, au paſſage d'une rivière, ou pour arrêter une arrière garde: enfin quand je prouve qu'il eſt impoſſible de gagner une victoire complète ſans cavalerie, parcequ'on ne peut guère pourſuivre chaudement avec de l'infanterie des fuyards, qui courent ordinairement très-vîte; alors, dis-je, je crois avoir ſuffiſamment prouvé, l'utilité de cette arme, & il me paroît qu'il ſeroit après cela aſſez ridicule de dire comme Mr. Folard: *Une armée peut fort bien ſe paſſer de cavalerie, & n'aller pas moins ſon train:*

(*a*) Que l'on ſe rappelle ſeulement la fameuſe expédition du Général Hadik dans la dernière guerre, & que l'on me diſe ſi avec de l'infanterie on auroit oſé l'entreprendre.

Mais quelqu'un dira, d'où vient donc qu'il eſt arrivé plus d'une fois que des armées très-fortes en cavalerie ont été battues, même en raſe campagne par d'autres armées bien inférieures en nombre, ou preſque dénuées de cette arme, comme Pompée à Pharſalle, Tilly à Leypſich, & Vallenſtein à Lutzen? J'ai déjà dit que les faits ne prouvent rien, & je rendrai encore raiſon de ces étonnantes défaites dans les chapitres VII. & X., où je parlerai de ces trois batailles. En attendant je prie le Lecteur de réfléchir qu'il n'eſt pas plus ſurprenant de voir une nombreuſe cavalerie mal diſpoſée & mal menée, être battue par le petit nombre, ou même par de l'infanterie, ſi l'on veut, que de voir une armée de cent mille hommes entre les mains d'un ignorant entièrement défaite par une

de trente mille bien commandée.

Je ne ſerai pas non plus du ſentiment de Mr. Folard ſur tout ce qu'il a avancé du mêlange de l'infanterie avec la cavalerie; ce n'eſt pas que je ne convienne de l'avantage que l'on peut tirer du ſoutien réciproque de ces deux armes; mais ce ne ſera jamais en plaçant des pelotons d'infanterie dans les intervalles des eſcadrons, pour les faire marcher enſemble à l'ennemi, & pour les faire combattre ainſi pêle-mêle, comme le prétend Mr. Folard, que l'on peut eſpérer de tirer quelque utilité du mêlange de ces deux armes; je crois au contraire que l'on ne peut rien imaginer de plus mauvais, & je me charge de le prouver. Je ferai remarquer auſſi que de tous les exemples que Mr. Folard a cités pour appuyer & autoriſer cet incompatible mêlange, il n'y en a

pas un ſeul qui ſoit fidellement rapporté, de façon qu'en reſtituant le texte, ils ſont tous preuve contre lui.

C'eſt ainſi que je diſcuterai dans ce premier volume tous les points rélatifs à la cavalerie ſur lesquels Mr. Folard s'eſt écarté des règles d'une ſaine théorie; & après avoir réfuté ſes paradoxes, relevé les contradictions, dans lesquelles il eſt tombé en parlant de cette arme, & fait connoître les vrais principes ſur lesquels on doit établir les fondemens d'une bonne tactique; je paſſerai dans le ſecond volume à traiter de la formation des régimens; je ferai voir que ſi l'on manque de bonne cavalerie, s'il faut un ſi long-temps à dreſſer celle que l'on a, ſi elle ne rend pas tout le ſervice que l'on auroit lieu d'en attendre; enfin que ſi le bon ou le mauvais ſuccès de cette arme dans un

jour d'affaire, dépend encore ſi fort du hazard ; je ferai voir, dis-je, que tout cela ne provient que de ce que les régimens ſont bien loin d'être formés, comme ils devroient l'être, pour faire une cavalerie ſûre & invincible. Enſuite j'examinerai quelles ſont les armes tant défenſives qu'offenſives, qui peuvent le mieux convenir à une troupe déſtinée à combattre à cheval. Et je finirai par faire remarquer que rien n'eſt plus facile, que de bien dreſſer un régiment de cavalerie, quand une fois il a été formé comme il faut.

D'ailleurs, ſi après vingt ans de ſervice, après une longue & aſſidue application de la théorie à la pratique, on me voit combattre dans cet ouvrage la mauvaiſe humeur, les contradictions, les paradoxes, & même les erreurs de Mr. Folard ſur l'article de la cavalerie, on ne doit pas d'abord crier à la témérité,

cela ne doit pas même paroître ſi extraordinaire; je ſuis bien ſûr du moins que cela ne paroîtra pas tel aux Officiers qui ne s'en laiſſent point impoſer par un nom célèbre; mais qui accoutumés à lire avec attention, combinent avec intelligenge, & jugent ſans prévention: & c'eſt à leurs lumières ainſi qu'à leur juſtice que j'en appelle.

Folard, je le répète encore, a été, ſurtout par ſes talens, un Officier du premier ordre, & il faudroit avoir l'eſprit bien peu militaire, pour ne pas le reconnoître pour tel, après avoir lu avec attention ſon ouvrage, qui auroit dû faire une plus grande fortune, ſi le vrai génie militaire n'étoit pas auſſi rare, que toute autre ſorte de génie: mais on peut très-bien rendre hommage à ſes talens, & profiter de ſes leçons, & être cependant ſur quelque point d'un avis contraire au ſien.

TABLE.

TABLE
DES CHAPITRES
DU TOME PREMIER.

CHAPITRE I.

De la bataille de Tunis entre Xantippe & Régulus.

SElon Polybe, les Romains perdirent cette bataille, parcequ'ils manquoient de cavalerie.

Monſieur Folard défigure le récit de cet Hiſtorien pour prouver le contraire. Une armée entiérement dénuée de cavalerie, quoique rangée par colonnes, ne peut point tenir en raſe campagne contre une autre qui ſeroit forte en cette arme. La planche I. aidera à le démontrer.

CHAPITRE II.

De la bataille de Caſſano entre le Prince Eugéne & Monſieur de Vendôme.

Monſieur Folard reproche à la cavalerie de n'avoir point donné dans cette bataille, & ce reproche eſt très-mal fondé; on le prouve par la nature du terrain où ſe paſſa l'affaire, par une lettre de M. le Prince Eugéne à l'Empereur, & par le récit même de Mr. Folard.

CHAPITRE III.

Propoſitions paradoxales avancées par Mr. Folard ſur l'article de la cavalerie, combattues.

La cavalerie a ſouvent combattu très-vaillamment à pied, témoins les batailles de Belgrade & de Guaſtalla, ainſi que la défaite des dix-huit mille Suiſſes, par Carmagnole Général du Duc Viſconti.

Tous les anciens peuples eurent de la cavalerie, quand ils furent ou aſſez riches pour pouvoir en entretenir, ou qu'ils eurent à combattre contre des peuples qui en avoient.

CHAPITRE IV.

Des expéditions particulières à la cavalerie.

Il y a nombre d'entrepriſes à la guerre qui ne peuvent être exécutées que par la cavalerie ; on le démontre.

CHAPITRE V.

De la ligne oblique ou de l'ordre de bataille oblique.

Il eſt impoſſible de faire uſage de l'ordre de bataille oblique vis-à-vis d'un ennemi qui eſt de beaucoup ſupérieur en cavalerie. Examen de trois ordres de bataille obliques de Végéce, planche II. III.; de ceux d'Epaminondas à Lucres & à Mantinée, planche IV. V.; de ceux d'Alexandre à Arbelle, & au paſſage de l'Hydaſpe contre Porus. De celui de Mr. de Luxembourg à Fleurus. Le Roi de Pruſſe, l'égal de tous ces grands Capitaines, quand il a fait uſage de l'ordre oblique, a toujours fait donner ſa cavalerie la première.

CHAPITRE VI.

Du combat de cavalerie entre Annibal & Publius Scipion.

Obſervations ſur les combats de cavalerie. Comment on doit arranger des eſcadrons pour pouvoir facilement les faire paſſer d'une diſpoſition à une autre, & former ainſi tous les ordres de bataille poſſibles dans le moins de temps poſſible, planche VI. Comment on doit attaquer une ligne pleine, planche VII. Comment on attaque une ligne d'eſcadrons qui auroit des pelotons d'infanterie dans les intervalles, planche VIII. Comment on doit combattre une cavalerie rangée en croiſſant, planche IX. X. Comment des eſcadrons de cuiraſſiers peſamment armés, & haut montés, rangés avec des intervalles, planche XI. Les mêmes s'ils étoient rangés en ligne pleine, pl. XII. XIII. Différentes façons de former d'une ligne deux, en avançant à l'ennemi, pl. XIV. XV. Avec quelle facilité on peut combattre des troupes légères qui prendroient à dos au moment de l'attaque. A quoi doivent encore ſervir les petites troupes qui ſont derriè-

re les eſcadrons. Un eſcadron abandonné dans une plaine, ſe trouvant entouré par un monde de troupes légères, comment il doit les attaquer le premier ſans ſe ſoucier de leur nombre, pl. XVI. XVII.

CHAPITRE VII.

Erreurs de Mr. Folard ſur l'article de la cavalerie.

Méler, comme il le prétend, des pelotons d'infanterie dans les intervalles des eſcadrons, qui doivent marcher à l'ennemi; c'eſt un ſûr moyen de ſe faire battre, la planche XVIII. ſervira à le démontrer.

Des batailles de la Trébie, de Pavie, de Leipzig, & de Lutzen, planche XIX., XX.

CHAPITRE VIII.

Divers exemples extraits de l'hiſtoire, qui prouvent, combien il eſt avantageux d'avoir à la tête de la cavalerie des Officiers intelligens & hardis.

CHAPITRE IX.

Belle retraite du Général Schoulembourg dans les plaines de la Pologne.

Exagérations de Mr. Folard ſur cette retraite.
Comment des eſcadrons de cavalerie doivent attaquer un bataillon carré ou une colonne d'infanterie, pl. XXI.
Réflexions ſur un paſſage d'un Auteur moderne au ſujet d'une attaque de cavalerie.
La cavalerie ne doit jamais combattre ſur une grande profondeur. Bataillon rond de Mr. de Puiſégur, pl. XXII. Comment des eſcadrons doivent l'attaquer, pl. XXIII.

CHAPITRE X.

De la bataille de Pharſale, planche XXIV.

Sentimens de divers Auteurs militaires ſur cette bataille. Réflexions hazardées par l'Auteur ſur les mouvemens de l'aile droite de l'armée de Céſar.
Evolutions faciles que ſa cavalerie auroit pu exécuter, & qui auroient parfaitement répondu aux vues de ce grand Capitaine, planche XXV.

ARRANGEMENT
DES PLANCHES

Pour le Tome premier.

PLanche premiere . . . . . *page* 16
Pl. II. III. IV. V. 72
Pl. VI. VII. 96
Pl. VIII. 100
Pl. IX. X. 106
Pl. XI. 108
Pl. XII. XIII. XIV. XV. 112
Pl. XVI. XVII. 116
Pl. XVIII. 132
Pl. XIX. 158
Pl. XX. 184
Pl. XXI. 240
Pl. XXII. XXIII. 260
Pl. XXIV. 292
Pl. XXV. 316

ARRANGEMENT
DES PLANCHES
Pour le Tome ſecond.

PLanche XXVI. 56
Pl. XXVII. XXVIII. 186
Pl. XXIX. 214

CHAPITRE I.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA BATAILLE DE TUNIS

Entre XANTIPPE *&* REGULUS.

Selon Polybe les Romains perdirent cette bataille parcequ'ils manquoient de cavalerie.

Monſieur de Folard défigure le récit de cet Hiſtorien pour prouver le contraire.

TOut le Monde ſait que les Carthaginois furent à deux doigts de leur perte dès la première guerre Punique, faute de Généraux capables de commander leurs armées. Déjà le Conſul Régulus envoyé en Afrique par le Sénat Romain avoit remporté ſur eux trois grandes victoires, & s'avançoit droit vers Carthage pour en faire le ſiége ; quand par bonheur pour ces Républicains Xantippe Grec de nation remporta ſur ce Général auprès de Tunis une victoi-

re complète, qui releva tout-à-coup leurs affaires, & répara leurs pertes.

Monſieur Folard, qui nous rapporte cette bataille d'après Polybe, duquel il s'écarte enſuite, nous dit dans ſes Obſervations ſur l'article de la cavalerie, que " Xantippe n'avoit jamais compté que ſa cavalerie pût rompre l'infanterie Romaine, " elle étoit trop bien ordonnée, & ſur une " trop grande profondeur, pour ne rien craindre d'un effort de cavalerie quelque déterminée qu'elle pût être " (*a*). Mr. Folard ſe trompe, Xantippe penſoit préciſément le contraire, comme on va le voir; ce fut plutôt Régulus, qui crut qu'en rangeant ſon infanterie ſur beaucoup de profondeur, il n'avoit plus rien à craindre de la cavalerie ennemie, car il eut la témérité de livrer bataille aux Carthaginois en raſe campagne, quoique de beaucoup inférieur à eux en cette arme; mais pour le Général Grec il comptoit ſi fort ſur ſa cavalerie, qu'il avoit témoigné avant le combat toute ſa confiance en elle. Polybe le dit en ces termes. " Dans ces conjonctures (c'eſt-" à-dire quelques jours avant la bataille) " arrive à Carthage un de ces ſoldats mer-

(*a*) *Hiſt. de Polybe Folard pag.* 151. *tom. premier ed. in* 4. *Amſterdam.*

" cénaires, qui avoient été envoyés en Gré-
" ce, conduiſant une groſſe recrue, où il
" y avoit un nommé Xantippe Lacédé-
" monien, inſtruit à la maniére de ſon pays,
" & par conſéquent fort verſé dans le mé-
" tier de la guerre (*a*). Celui-ci informé
" en détail de la défaite des Carthaginois,
" & conſidérant les préparatifs qui leur
" reſtoient, le nombre de leur cavalerie
" & de leurs éléphans, penſa en lui-mê-
" me, & dit à ſes amis, que ſi les Car-
" thaginois avoient été vaincus, ils ne de-
" voient s'en prendre qu'à l'incapacité de
" leurs Chefs. Ce mot ſe répand parmi le
" peuple, & paſſe bien-tôt du peuple aux
" Généraux. Les Magiſtrats font appeller
" cet homme, il vient & juſtifie claire-
" ment ce qu'il avoit avancé. Il leur fait
" voir pourquoi ils avoient été battus; &
" comment en choiſiſſant toujours la plai-
" ne, ſoit dans les marches, ſoit dans les
" campemens, ſoit dans les ordonnances

(*a*) La Gréce alors abondoit en Généraux habiles, parceque chez les Grecs il y avoit des ecoles établies pour enſeigner la tactique, & que la guerre chez eux n'étoit point un métier, mais plutôt un art très-approfondi; quand les nations étrangères manquoient de chefs capables de commander leurs armées, elles en demandoient aux villes de la Gréce, & en obtenoient facilement, Sparte, & Athenes en fournirent ſouvent aux Rois d'Egypte, & même aux Rois de Perſe.

" de bataille, ils ſe mettroient en état " non ſeulement de ne rien craindre de " leurs ennemis, mais encore de les vain- " cre. Les Chefs applaudiſſent, conviennent " de leurs fautes, & lui confient le com- " mandement de l'armée " (*a*).

On voit donc, que Xantippe comptoit beaucoup ſur ſa cavalerie; auſſi, dès qu'il fut à la tête de l'armée vint-il camper dans la plaine, ce qui étonna fort les Romains, qui ne s'attendoient pas que les Carthaginois euſſent la hardieſſe de leur venir au devant.

Paſſons à la bataille, & voyons, ſi Mr. Folard eſt plus équitable lorſqu'il ôte l'honneur de la victoire à la cavalerie. " Xantippe (continue Polybe) revêtu d'un " plein pouvoir, range les éléphans ſur une " ſeule ligne à la tête. Derrière il place " la phalange à une diſtance raiſonnable. " Des troupes mercénaires, il en intère une " partie dans l'aile droite, & l'autre com- " poſée de ce qu'il y avoit de plus agile, " fut jetée ſur l'une & l'autre aile avec " la cavalerie. A la vue de cette armée " rangée en bataille, les Romains marchent " en bonne contenance. Les éléphans les " épouvantèrent; mais pour parer au choc

(*a*) *Polyb. liv. premier chap. 7.*

" auquel ils s'attendoient, on mit au front " les troupes armées à la légère: derrière " elles de groſſes compagnies, & la ca- " valerie ſur les deux ailes. De cette ma- " nière le corps de bataille fut moins éten- " du que l'on n'avoit coutume de le faire, " mais il avoit plus d'épaiſſeur. Cette or- " donnance étoit excellente pour réſiſter " au choc des éléphans; mais elle ne dé- " fendoit pas contre la cavalerie des Car- " thaginois, qui étoit beaucoup plus nom- " breuſe que celle des Romains.

" Les deux armées ainſi rangées, on n'at- " tendit plus que le temps de charger. Xan- " tippe ordonne de faire avancer les élé- " phans, & d'enfoncer les rangs des enne- " mis, & en même temps il commande à " la cavalerie des deux ailes d'envelopper & " de donner. Les Romains alors font, ſelon " la coutume, grand cliquetis de leurs ar- " mes, & s'excitant par des cris de guerre, " en viennent aux priſes. La cavalerie Ro- " maine ne tint pas long-temps, elle étoit " trop inférieure en nombre à celle des " Carthaginois. L'infanterie de l'aile gau- " che, pour éviter le choc des éléphans, " & faire voir combien elle craignoit peu " les ſoldats étrangers, attaque l'aile droi- " te des Carthaginois, la renverſe & la

" pourſuit juſqu'au camp. De ceux qui " étoient oppoſés aux éléphans, les pre- " miers furent foulés aux pieds & écraſés. " Le reſte du corps de bataille fit ferme " quelque temps, à cauſe de ſon épaiſſeur. " Mais dès que les derniers rangs eurent " été entourés par la cavalerie, & con- " traints de lui faire face ..... Alors il n'y " eut plus de reſſource pour les Romains. " La plupart fut écraſée ſous le poids " énorme des éléphans : le reſte ſans ſor- " tir de ſon rang fut criblé des traits de " la cavalerie, à peine y en eut-il quel- " ques-uns qui échapèrent par la fuite " (*a*).

Au récit que nous fait Polybe de cette grande journée, qui décida du ſort de la République de Carthage, peut-on douter que ce ne ſoit la cavalerie qui ait contribué le plus au gain de cette bataille ? Polybe ne dit-il pas expreſſement : 1.° Que l'ordre de bataille des Romains, qui étoit excellent pour réſiſter au choc des élé-

(*a*) *Ibid. pag.* 137. Cinq cents environ fuioient avec Régulus, mais ils furent atteints par la cavalerie, que Xantippe leur mit aux trouſſes, & emmenés priſonniers. Tout le reſte demeura ſur la place, à l'exception de deux mille, qui après avoir renverſé le corps des étrangers, qui étoit à l'aile droite des Carthaginois, ſe retirerent de la bataille, & échapèrent ainſi à la cavalerie. *Voyez ci-après la note* (a) *page* 13.

phans, ne valoit rien contre la cavalerie? 2.° Que malgré le choc de ces animaux le corps de bataille fit ferme quelque temps, à cauſe de ſon épaiſſeur; mais, dès que les derniers rangs furent enveloppés par la cavalerie, la déroute fut générale, & le carnage horrible? Cela paroît clair. Il n'y a que Mr. Folard qui conçoit les choſes différemment des autres. Selon lui la cavalerie n'a rien fait, ce ſont les éléphans qui ont gagné la bataille, car pour la cavalerie elle n'oſa pas ſeulement approcher les derniers rangs, elle avoit trop de reſpect pour ces colonnes, pour oſer ſe meſurer avec elles. Mais il vaut mieux le faire parler lui-même, crainte que l'on ne croie que l'on change ſon récit: voici ſes propres paroles. " Les deux " armées étant dans cet ordre, elles en " vinrent aux mains. La cavalerie Romai- " ne fut aiſément rompue & emportée " hors de ſes ailes par celle des Carthagi- " nois, il n'y a pas de quoi s'étonner. Cet- " te cavalerie en fuite, l'ennemi tourne " rapidement ſur l'infanterie, la prend en " flanc & à dos, & l'enveloppe de tou- " tes parts; mais parcequ'elle étoit bien " ordonnée & par colonnes, elle fit front " de tous côtés, ſans rien craindre de ſes

" attaques. Comme les intervalles d'entre " les colonnes étoient trop petits pour laiſ- " ſer un paſſage aux éléphans que les vé- " lites chaſſoient devant eux, & harce- " loient avec toutes ſortes d'armes de jet, " ces animaux furieux de leurs bleſſures, " bien loin de revirer ſur leur propres " gens, comme le Général Romain ſe " l'étoit imaginé, allèrent toujours leur " chemin, & tombèrent ſur les légions, " qu'ils ouvrirent de toutes parts. Tout le " mal vint de ces animaux, & non de la " cavalerie, qui n'eut garde de choquer " de droit fil la queue des colonnes, où " étoient les triaires armés du *pilum*, qui " étoit une arme de longueur aſſez ſem- " blable à nos pertuiſannes, trop redou- " table à la cavalerie pour oſer en ap- " procher " (*a*).

Rien n'eſt plus plaiſant, que de voir, comme Mr. Folard ſe tourmente, & ſe tourne de tous côtés pour ſoutenir l'honneur des colonnes, & pour déprimer la cavalerie. Car, à l'entendre, c'eſt tout comme ſi elle n'y avoit pas été: il ajoute encore dans ſes remarques plus bas: " Quant " à la cavalerie de Xantippe, infiniment

(*a*) *Folard tom. premier pag.* 152. *&* 153.

" ſupérieure à celle du Conſul ; & dans " un pays favorable, elle n'eut du tout " point décidé, & ne décida pas non plus " dans cette bataille. L'infanterie n'en avoit " rien à craindre ..... Le Conſul n'avoit " donc à ſe défendre que contre les élé- " phans " (*a*).

Et c'eſt juſtement ce qu'il fit, & ce qui ne lui ſuffit pas ; Polybe dit expreſſément, comme je l'ai déjà rapporté, que *la diſpoſition du Général Romain étoit excellente contre les éléphans, mais qu'elle ne défendoit pas contre la cavalerie* : ainſi n'en déplaiſe à Mr. Folard, il a beau contredire Polybe ; un Auteur du mérite de cet Ecrivain, & auſſi entendu dans le métier des armes, en ſera cru par préférence (*b*).

Maintenant que nous avons remarqué, combien Mr. Folard s'écarte de l'Auteur Grec dans ſes obſervations ſur cette bataille, voyons ſi ces colonnes auroient mieux réuſſi, & ſi le Général Romain, quelle qu'eût été ſa diſpoſition, n'auroit pas été également battu, manquant de cavalerie, & choiſiſſant, comme il fit, très-mal à

(*a*) *Ibid. même page.*

(*b*) Ceux qui voudront en ſavoir davantage ſur cet article, n'ont qu'à lire les excellentes Réflexions de Mr. De-Guiſchardt ſur cette bataille ; & ils verront combien Mr. Folard s'eſt écarté de l'Auteur Grec.

propos, une plaine pour champ de bataille.

Pour mettre le Lecteur mieux à portée de juger par lui-même de ce que je vais dire, je place ici deux ordres de bataille: j'appellerai l'un celui de Xantippe, & l'autre celui de Régulus; & pour mieux égaler encore les choſes, & faire voir, que même ſans éléphans Xantippe n'en auroit pas été moins victorieux, je veux les ôter entiérement ici.

Il reſtera donc à Xantippe 12m. hommes d'infanterie & 4m. chevaux, & le Général Romain aura ſes 15m. fantaſſins, & trois cents cavaliers, comme il avoit dans cette journée: ainſi on voit que le nombre étoit à peu près égal des deux côtés à ſept cents hommes près, que les Carthaginois avoient davantage.

Quant à l'arrangement de l'armée de Régulus, je le donne tel que Mr. Folard prétend qu'il auroit dû être, pour être ſelon lui, aſſuré de la victoire. " Régulus, dit-il, " avoit ſi bien ordonné ſes légions, qu'il " étoit impoſſible de les entamer & de " les rompre, quelqu'effort déterminé que " la cavalerie Carthaginoiſe eût pu faire.

" S'il avoit laiſſé de bonnes diſtances " entre ſes colonnes, tout au moins triples " à leurs fronts, comme il le pouvoit ſans

" rien craindre, à cauſe de l'avantage de " ces corps, qui attaquent & ſe défen- " dent indépendamment les uns des autres, " & dont toute la force eſt dans eux-mê- " mes, il donnoit par ces grands eſpaces " une étendue double à ſon ordre. Qui " peut douter qu'en ſuivant cette méthode, " la défaite de Xantippe ne fût complète " & certaine? Rien ne l'empêchoit auſſi " de fortifier ſa cavalerie en la faiſant " ſoutenir par ſes triaires enchaſſés dans " ſes eſcadrons" (*a*).

C'eſt donc ainſi que j'ai rangé l'armée Romaine; (voyez Planche première) l'infanterie A. ſur autant de colonnes à une triple diſtance les unes des autres; les velites B. au devant du front de l'armée, & la cavalerie C., qui ſelon Mr. Folard ſe montoit à trois cents chevaux, j'en ai formé ſix petits eſcadrons (*b*), que je partage ſur les deux ailes, ſoutenus par des pelotons de triaires. Voilà cette diſpoſition, que Mr. Folard appelle invincible.

Voyons maintenant ſi la cavalerie de Xantippe ne viendroit pas à bout de bat-

(*a*) *Folard tom. premier pag.* 155.

(*b*) Leurs eſcadrons, ou turmes, étoient ordinairement de 32. maîtres ſur huit de front, & quatre de hauteur, mais ils changèrent ſouvent.

tre cette armée Romaine, quoique rangée par colonnes.

Je pose d'abord les huit mille pesamment armés 1. de Xantippe, qui formoient la phalange, sur une seule ligne & sur seize de profondeur, les troupes mercénaires 2. qui étoient à la solde des Carthaginois; je les place à la droite (*a*), les légérement armé 3., comme j'ai ôté les éléphans, je les range un peu en avant, & au devant de l'infanterie: des 4m. chevaux j'en forme 36. escadrons de 108. maîtres chacun sur trois de hauteur, & 36. de front, que je partage sur les deux ailes 4. (*b*), il me reste encore 112. chevaux que je place derrière la phalange 5. en reserve. Voilà quelle est la disposition que j'oppose au Général Romain; & voici comment je vais le combattre. Que l'on se rappelle que le champ de bataille étoit une vaste plaine auprès de Tunis. Je suppose les deux armées à huit cents pas l'une de l'autre; je fais commencer l'attaque par la cavalerie,

(*a*) Jusqu'ici c'est le même ordre de Xantippe.

(*b*) Si je voulois étendre encore davantage les ailes, je n'aurois qu'à mettre les escadrons sur deux de hauteur, car n'ayant à faire ici qu'avec de l'infanterie, ils auroient toujours assez de consistance. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici.

dont chaque Chef d'eſcadron eſt bien inſtruit de ce qu'il doit faire, treize eſcadrons de chacune de mes ailes, au premier ſignal partent, & vont droit en parcourrant les points 6. renverſer les trois petits eſcadrons Romains, qui comme l'on peut bien penſer ne tiendront pas long-temps, quoiqu'ils ſoient ſoutenus par des pelotons de triaires; leur beſogne faite, trois eſcadrons de chaque côté ſe rangeront faiſant face au flanc des colonnes à l'endroit 7., que je ſuppoſe à 300. ou 400. pas d'elles, & les autres dix eſcadrons de droite, & de gauche, ſuivant toujours leur chemin au grand galop, iront ſe placer à 400. pas derrière l'armée Romaine; tout cela ſera vîte expédié: j'aurai fait avancer en même temps toute l'armée, pour tenir en reſpect les Romains, & leur donner de l'attention; mes troupes légères qui ſe ſeront auſſi avancées, eſcarmoucheront avec les leurs, ſans cependant trop s'avancer, afin qu'elles puiſſent toujours être protégées par les eſcadrons, que j'ai gardés pour couvrir les flancs de ma phalange (a).

(a) Si l'on pouvoit reprocher quelque faute à un Général tel que Xantippe, après avoir remporté une victoire auſſi complète que le fut celle de Tunis, ce ſeroit peut-être de n'avoir pas gardé, pour couvrir les

Lorſque ma cavalerie aura achevé ſes mouvemens, c'eſt-à-dire, quand elle ſera à l'endroit 8. rangée en bataille, le Général qui la commande m'avertira par le ſignal dont nous ſerons convenus; alors je fais retirer mes troupes légères, qui viendront ſe placer derrière les eſcadrons, qui couvrent les flancs de ma phalange: cela fait, je remarche en avant avec toute l'armée, doucement en bon ordre, & le pas ordinaire, pour ne point eſſoufler mes troupes, ni courir le riſque de les déranger, & quand je ſuis à environ 200. pas de l'ennemi, j'avertis ma cavalerie d'attaquer par un autre ſignal, elle partira dans l'inſtant, & chargera au grand galop la queue des colonnes. Je doute fort qu'alors les *pilum*, dont Mr. Folard fait ſi grand cas, puiſſent leur être d'un grand ſecours. Cependant de mon côté je puis attaquer en même temps, ou bien attendre que mes eſcadrons ayent un peu écorné ces formidables colonnes; alors tombant ſur elles bien ſerré (*a*), je

---

flancs de ſa phalange, quelques eſcadrons, cette précaution auroit ſûrement empêché la déroute des étrangers qui étoient à la pointe de ſon aile droite, & coupé la retraite aux deux milles Romains, qui ſe retirèrent à Aſpis.

(*a*) Que l'on n'oublie pas que la phalange de Xantippe étoit ſur ſeize de profondeur, nombre, peut-être,

crois que j'en aurois assez bon marché; on peut bien penser qu'attaquées ainsi de tous côtés, de front par ma phalange, en queue, & en flanc par ma cavalerie, il ne s'en sauvera pas beaucoup, peut-être pas un seul pour porter la nouvelle de la défaite; & il ne s'agit pas de dire que les choses iront autrement que je le suppose ici, non, cela ne peut être.

Car que fera l'armée de Régulus? Marchera-t-elle en avant avec ses longues colonnes pour charger la première? Sa marche ne peut être que très-pesante, & mes escadrons l'attaqueront tout de suite; alors la voilà arrêtée sur cul, car elle sera obligée de faire deux fronts. Se séparera-t-elle pour marcher des deux côtés? Dans ce cas les six escadrons 7., qui sont placés vis-à-vis des ailes, se jetteront dans l'entre-deux, tandis que les autres escadrons, que j'ai gardés sur les ailes de ma phalange, la prendront en flanc; & la voilà également environnée de tous côtés. Je n'en dirai pas davantage ici; il me suffit d'avoir prouvé, & fait toucher au doigt que Xan-

---

suffisant, soit pour donner, soit pour soutenir le choc des colonnes Romaines, quand même elles auroient eu le double, ou le triple de profondeur.

tippe, quand même il n'auroit point eu d'éléphans, n'en auroit pas mois battu avec ſes 4000. chevaux, l'armée de Régulus, qui étoit prèſqu'entièrement dépourvue de cavalerie: il n'y a qu'à voir le plan, & cette vérité ſaute aux yeux.

Je laiſſe d'ailleurs les Officiers Folariſtes (*a*) ſe tirer d'affaire le mieux qu'ils pourront, & leur ſouhaite qu'ils ne ſoient jamais aſſez infortunés pour ſe trouver dans une pareille ſituation.

(*a*) C'eſt-à dire ceux qui comme Folard pourroient s'imaginer qu'une armée peut ſe paſſer tout-à-fait de cavalerie, & combattre en raſe campagne contre un ennemi qui ſeroit fort en cette arme.

CHAPITRE II.

CHAPITRE II.

BATAILLE DE CASSANO

Entre le Prince EUGENE, & Mr. de VANDOME.

Mr. de Folard reproche à la cavalerie de n'avoir point donné dans cette bataille, & ce reproche eſt très-mal fondé.

"DE toutes les actions où je me ſuis " trouvé (dit Mr. Folard parlant de cette " bataille) je n'en ai guères vu où la perte " des Officiers ait été plus grande à pro- " portion du petit nombre de nos troupes. " On aura un peu de peine à compren- " dre que ceux qui étoient à la tête de " la cavalerie, ne ſe ſoient pas aviſés de " donner non ſeulement de notre côté, " mais encore de celui de l'ennemi. Il ne " s'eſt peut-être jamais rencontré d'occaſions " plus favorables. Je laiſſe à juger, ſi ceux " qui ſont ſi fort portés pour le grand " nombre de cavalerie dans les armées " ont raiſon" (*a*).

N'eſt ce pas un étrange reproche que Mr. Folard fait à la cavalerie, de n'avoir

(*a*) *Folard tom. 3. pag. 241.*

point donné à la bataille de *Caſſano*? Rien ne marque plus ſa mauvaiſe humeur contre ce corps, que ce qu'il dit ici; & même de la façon dont il parle, ne diroit-on pas que la cavalerie a refuſé de donner, ou qu'elle a laché le pied? Mr. Folard ignore-t-il que tout un corps ne donne jamais ſans l'ordre précis du Général en chef? Il faut donc que Mr. Folard nous diſe, ſi la cavalerie a reçu cet ordre, & ſi elle ne l'a point reçu, Mr. le Chevalier a très-grand tort de lui reprocher de n'avoir pas donné. Mais voyons par ſa propre rélation, ſi cette bataille s'eſt donnée dans un endroit où la cavalerie ait pu agir. Il n'y a qu'à jetter un coup d'œil ſur le plan (*a*), on verra que cette bataille s'eſt donnée dans un terrain très-reſſerré, entre l'*Adda* & le *Ritorto*, & pluſieurs autres canaux, tels que la Pendine, & le petit *Ritorto*, bordés d'arbres, & de haies; il étoit donc impoſſible à la cavalerie de s'y montrer. Il falloit bien que cela fût, puiſque par la rélation & le plan que nous donne Mr. Folard, il n'eſt pas ſeulement fait mention de la cavalerie Allemande; & ſi Mr. de Vendome en plaça en ſeconde ligne, ce

(*a*) *Voyez Folard tom.* 3. *pag.* 238.

n'étoit apparemment que pour s'en ſervir à pied ſi l'occaſion s'en préſentoit. Car comment cet habile Général, qui de l'aveu même de Mr. Folard ne commit point d'autre faute, que celle de n'avoir pas poſté du canon dans l'ouvrage qui couvroit la tête du pont de l'*Adda*, auroit-il négligé de ſe ſervir de ſa cavalerie, ſi l'occaſion s'en fût préſentée ? Mais je vois, dis-je, par le plan même de Mr. Folard, qu'il y avoit des arbres & des inégalités, qui apparemment ont empêché cette cavalerie de combattre. Encore une fois, le terrain n'étoit point du tout propre pour faire agir cette arme. L'on voit tout cela, je le réplique, & par le plan qu'il en donne, & par ce qu'il en dit lui-même, qu'il oublie enſuite, pour cenſurer très-mal à propos la cavalerie. " Tout ce terrain, dit-il, entre " le *Ritorto* & l'*Adda*, embraſſe un fort " petit eſpace. Ce qu'il y avoit de fâ- " cheux, c'eſt que les bords du canal que " nous bordions étoient contre nous, fort " élevés & bordés de haies, de grands ar- " bres & de taillis " (*a*).

Citons encore trois autres paſſages du même Chevalier, pour faire voir toute l'in-

(*a*) *Folard tom. 3. pag. 232.*

conſéquence de ſes raiſonnemens. Page 239. il dit : " Cependant le combat continuoit " ſur tout le front du baſſin, que nous oc- " cupions depuis le pont juſqu'à celui des " faſcines (*a*), c'eſt-à-dire, de l'*Adda* juſqu' " au *Ritorto*, ſans pouvoir même prendre " aucun terrain en arrière, ayant encore " la rivière à dos, qui faiſoit un coude " en cet endroit (*b*).

Où vouloit-il donc que la cavalerie ſe rangeât pour donner ? Paſſons, page 240. il continue & dit : " Voilà une partie des " choſes qui ſe paſſèrent dans le baſſin, " venons à la droite. J'en puis parler avec " connoiſſance, & en homme qui voit au " poſte où il ſe trouve, & qui ne négli- " ge pas de jetter les yeux ſur les autres. " Il ne falloit pas les avoir bien perçans " pour découvrir le front d'un terrain d' " une ſi petite étendue " (*c*). Après, page 241. (remarquez bien ce qu'il dit ici) " Jamais champ de bataille ne fut plus " court, & le terrain plus cher & mieux

(*a*) C'étoit un petit pont que Mr. Folard avoit fait conſtruire lui-même à la hâte, mais très-à-propos, ſur le petit *Ritorto* qui ſe trouvoit à dos des troupes Françoiſes & à leur droite. Voyez le plan qu'il en donne.

(*b*) *Folard tom.* 3. *pag.* 239.

(*c*) *Ibid. pag.* 240.

" diſputé " (*a*). Voilà bien quatre paſſages, où Mr. Folard dit clairement, que l'endroit où la bataille s'eſt donnée étoit reſſerré, coupé, & plein d'arbres. Pourquoi marque-t-il donc ce grand étonnement, de ce que la cavalerie n'a point donné dans un endroit où elle n'auroit pu ſe remuer? Voici pour achever de le convaincre, encore un paſſage, que je tire de la lettre écrite par le Prince Eugéne à l'Empereur. On ſait que ce Prince qui commandoit en chef, y fut bleſſé au moment où il étoit le plus néceſſaire, pour finir cette affaire qu'il avoit ſi bien commencé. Il dit dans ſa lettre parlant des François: " Il étoit difficile de les forcer à aban-
" donner leur terrain, qui ſe trouvoit en-
" tre deux canaux; néanmoins on paſſa
" l'un, & on tenta l'autre. Mais il fut
" impoſſible de le traverſer à cauſe de ſa
" profondeur; beaucoup de ſoldats y pé-
" rirent en s'y jettant par une bravoure
" trop exceſſive " (*b*). (C'eſt de ſa gauche qu'il parle) On voit donc que de ce côté, il n'auroit pas été poſſible au Prince

(*a*) *Ibid. pag.* 241.
(*b*) *Lettre du Prince Eugéne à l'Empereur. Voy. hiſt. du P. Eug. tom. pr. pag.* 194. *ed. de Lond. in* 12.

de faire paſſer de la cavalerie, puiſque l'infanterie même, de deux canaux qu'il falloit traverſer, en paſſa un, & ne put jamais traverſer l'autre à cauſe de ſa profondeur. A ſa droite il auroit été auſſi embaraſſé d'y faire paſſer de la cavalerie, le canal étoit beaucoup plus large, & de l'aveu même de Mr. Folard les bords en étoient fort élevés, & bordés de haïes épaiſſes, & de grands arbres; il ne lui reſtoit donc pour faire paſſer ſa cavalerie qu'un pont à demi ruiné, où l'on auroit pu défiler tout au plus deux de front.

Il eſt donc fort aiſé de comprendre, après les raiſons que je viens de déduire, pourquoi, ceux qui étoient à la tête de la cavalerie, *ne ſe ſont pas aviſés de donner, non ſeulement du côté des Autrichiens, mais auſſi du côté des François*; C'eſt qu'il ne s'eſt peut-être jamais (du moins en plaine) rencontré d'occaſion moins favorable pour faire agir de la cavalerie. Convenons auſſi que Mr. Folard donnoit ſouvent à tort & à travers des coups de griffe à la cavalerie qu'il n'aimoit pas. A la verité je ne comprens point cet acharnement du Chevalier contre une arme, qui auroit pu ſeule donner de la force à ſes ordres de bataille, dont le but eſt d'atta-

quer l'ennemi ſans marchander, avantage aſſurément très-grand, mais que l'on ne peut guères ſe donner ſans cavalerie, comme je tâcherai de le démontrer dans la ſuite.

CHAPITRE III.

Propoſitions paradoxales avancées par Mr. de Folard ſur l'article de la cavalerie, combattues.

VOici un autre petit compliment très-poli adreſſé de la part de Mr. Folard à la cavalerie.

" C'eſt avec raiſon, dit-il, qu'on dit en " commun proverbe, qu'on ne ſauroit fai- " re un fantaſſin médiocre d'un bon ca- " valier; au lieu qu'on fera toujours un " bon cavalier d'un mauvais fantaſſin " (*a*).

Eſt-il poſſible, qu'un homme tel que Folard, ait pu tenir un pareil propos bien ſérieuſement? J'ai preſque honte de lui répondre. Comment, Mr. Folard n'avoit rien de meilleur à produire qu'un proverbe? Que veut-il nous faire entendre par là? Qu'il faut au beſoin mettre des régimens d'infanterie à cheval qui feront à merveille, & qu'il faut bien ſe garder de mettre de la cavalerie à pied, qui ne fera jamais rien qui vaille. Si c'eſt cela qu'

(*a*) *Folard préface du tom. 4. pag. 13.*

il veut dire, Mr. Folard aura ſans doute à attendre encore long-tems avant qu'il ſe trouve un Général qui ſe raviſe d'un pareil expédient (*a*). Le Prince Eugéne ne penſoit pas comme lui ; il s'eſt ſouvent ſervi de ſa cavalerie à pied, & je crois qu'il n'a jamais penſé de faire *de ſes plus mauvais fantaſſins autant de cavaliers.*

Si je voulois, il me ſeroit très-aiſé d'accabler Mr. Folard ſous une foule d'exemples, qui tous lui prouveroient que la cavalerie a ſouvent combattu très-vaillament à pied : mais je me contenterai, puiſque je ne puis ici le combattre qu'avec des exemples, d'en rapporter ſeulement trois des plus connus ; & puiſque l'ordre des tems n'a rien à faire ici, je commencerai par la bataille de Belgrade, où le Prince Eugéne ſe trouva, comme le remarque un Auteur célèbre, *préciſément dans la même*

(*a*) On trouve dans l'hiſtoire un exemple, que je crois unique, & que je me hate de citer d'un Général qui fit de ſes fantaſſins autant de cavaliers, c'eſt Céſar qui dans une entrevue avec Arioviſte ne ſe fiant point à ſa cavalerie étrangère, fit monter ſa dixième légion à cheval ; mais auſſi quand on vint l'avertir que la cavalerie ennemie s'avançoit peu à peu vers la ſienne, & que même elle commençoit à tirailler, il jugea à propos de ſe retirer, & de ne point s'eſſayer avec ſes nouveaux cavaliers, & certes il fit très-prudemment. *Comment. de Céſ. liv. 1.*

ſituation où s'était trouvé Céſar en aſſiégeant Alexie. Il s'en tira, dit cet Auteur, *comme lui; il battit les ennemis, & prit la ville.*

Or voici quelle fut la diſpoſition de ſes troupes à cette mémorable bataille.

" Le Prince plaça ſept régimens de ca-
" valerie, & quatre compagnies de grena-
" diers du côté des tranchées de la cita-
" delle, deux bataillons aux environs du
" faux-bourg, *& tous les cavaliers & dra-*
" *gons démontés* prirent poſte entre les li-
" gnes de circonvallation, & de contre-
" vallation. Le reſte des troupes, au nom-
" bre de quarante mille hommes, & qui
" devoit entreprendre l'attaque, fut rangé
" ſur deux lignes, la cavalerie diſtribuée
" aux deux ailes, & l'infanterie au cen-
" tre " (*a*).

Tout le monde ſait quelle fut l'iſſue de cette bataille, qui couvrit de gloire ce grand Général, & dont mille volumes feront d'éternels éloges. Ainſi ſans m'y arrêter davantage, il me ſuffira de faire remarquer par l'exemple de cette bataille, que ce Prince ſe ſervoit de ſa cavalerie à

(*a*) *Hiſt. du Prince Eugéne pag.* 172. *tom.* 2. *ed. de Lond. in* 12. 1739.

pied, toute fois & quand l'occaſion ſe préſentoit d'en avoir beſoin.

Le ſecond exemple eſt à *Guaſtalla*. Dans cette bataille la cavalerie a combattu auſſi vaillamment à pied qu'à cheval.

En 1734. le Général *Koningſeg* ayant paſſé la *Secchia*, s'avança le 19. Septembre au point du jour en ordre de bataille pour attaquer le Roi de Sardaigne, qui étoit campé avec l'armée des alliés ſous *Guaſtalla*, la droite à la *Botta*, & la gauche au Pô.

Dès que le Roi fut informé que les ennemis paroiſſoient, il ſe rendit auſſi-tôt avec Mrs. de Coigni & de Broglio à la tête de ſon camp pour faire prendre les armes, & ranger l'armée en bataille.

On ſait quelles furent les ſavantes diſpoſitions, & les prodiges de valeur de ce Prince dans cette journée.

D'abord, à la ſeule inſpection de l'ordre de bataille des Impériaux, il s'apperçut que leur deſſein étoit de venir fondre avec leurs plus grandes forces ſur ſa gauche: ainſi il commença par faire un coup de grand Capitaine. Car jugeant dans l'inſtant même, que l'étendue du front ne fait pas toujours la force des ordres de bataille, il fit auſſi-tôt reſſerrer ſa ligne en rap-

prochant ſa droite, qu'il appuya à un village près de *Guaſtalla*, & ſa gauche qu'il fit plus forte que ſa droite, fut appuyée à une chauſſée qui va de *Guaſtalla* à *Luzara*. Enſuite quoique les Impériaux ſe fuſſent propoſés d'attaquer les premiers l'aile gauche des alliés, le Monarque Piémontois ſe garda bien de leur céder cet avantage, il le leur ravit encore en les faiſant charger eux-mêmes par ſa cavalerie de la gauche.

Les Impériaux, quoiqu' en très-bon ordre, ne purent réſiſter à une attaque ſi vigoureuſe; mais il furent repouſſés, & menés battant par le Comte de Chatillon & le Duc d'Harcourt, juſqu'à l'entrée d'un bois qui étoit ſur leur droite. Ce fut dans cette première attaque, qu'un eſcadron des Gardes du Corps du Roi de Sardaigne donna ſi vigoureuſement, qu'il renverſa lui ſeul cinq eſcadrons Impériaux l'un après l'autre.

Après que la cavalerie ennemie eut été ainſi repouſſée, comme la droite de leur infanterie étoit poſtée dans des brouſſailles d'où elle faiſoit un très-grand feu, on ſe détermina à l'attaquer la bayonnette au bout du fuſil.

Ce furent le Comte de Bouſſieux, & le

Marquis de la Chatte qui furent chargés de cette expédition à la tête de quatre régimens d'infanterie, ils furent enſuite joints par la brigade du Roi, & par trois régimens de dragons que l'on fit mettre pied à terre.

Les carabiniers chargèrent à leur tour : ceux-ci ayant trouvé devant eux un corps d'infanterie ſi bien poſté, qu'ils ne pouvoient forcer, parcequ'ils étoient à cheval. Mr. de Valcourt qui les commandoit, *fit auſſi-tôt mettre pied à terre à quarante carabiniers par eſcadron, qu'il fit marcher aux ennemis l'épée à la main.* Cette action courageuſe intimida ſi fort cette infanterie, que malgré l'avantage de ſon poſte, elle prit la fuite avec le reſte de celle qui avoit déja été renverſée dans le bois. Enfin une dernière charge du Marquis de Maillebois termina cette ſanglante bataille. Ce fut après ſept heures de combat, que les Impériaux cédèrent le champ de bataille, & la victoire au Roi de Sardaigne.

Ce Prince après la bataille combla d'éloges tous les Officiers François, qui avoient combattu ſous ſes ordres, & ces éloges étoient d'autant plus flateurs, qu'ils partoient d'un Prince qui ſe connoiſſoit en valeur, & qui avoit été témoin oculaire

des actions d'un chaqu'un : ces Meſſieurs de leur côté diſoient que les éfforts de valeur coutoient peu, lorſqu'on étoit conduit par un héros, dont l'exemple animoit ſi bien les courages (*a*).

Le troiſième exemple je le prends d'un peu plus haut, & celui-ci eſt encore très-remarquable, & ne prouve pas moins que les deux premiers, combien eſt faux l'apophtègme de Mr. Folard.

Le brave & infortuné Carmagnole, étoit Général de Philippe Viſconti Duc de Milan, cet intrépide guerrier ayant rencontré dans une plaine dix-huit mille Suiſſes tous armés de piques, les attaqua à la tête de ſix mille chevaux; mais voyant qu'il n'en pouvoit venir à bout à cauſe de leur épaiſſeur, & que les chevaux ne vouloient point s'approcher de cette forêt de piques, il fit mettre auſſi-tôt pied à terre à la plupart de ſes gens d'armes, & attaqua les Suiſſes l'épée à la main, les mit en fuite, & tandis que ceux, qui étoient reſtés à cheval les pourſuivoient, il remonte lui-même à cheval, & les taille preſque tous en pièces, à la reſerve de quelques

(*a*) *Iſtoria dell' anno* 1734. *ed. d'Amſterd. Maſſuet hiſt. de la guerre préſente.*

uns qui mirent bas les armes. Croira-t-on que Mr. Folard cite lui-même cet exemple dans ſon premier volume au traité de la colonne ? Mais à la bonne heure qu'il oublie dans ſon quatrième volume ce qu'il a dit dans le premier, cela n'eſt pas ſurprenant, on peut bien s'oublier quelque fois dans un long ouvrage, ſurtout quand on veut bâtir un ſyſtème, & que l'on y va avec un peu trop de paſſion. Mais on va pourtant voir qu'il ſe contredit bien autrement dans le paſſage que je vais citer ; & ce qui n'eſt pas pardonnable, c'eſt qu'il ſe contredit peu de pages après, car après avoir dit que *l'on ne ſauroit jamais faire un médiocre fantaſſin d'un bon cavalier* ; il dit dans ſes obſervations ſur la cavalerie à la page 115. du même tome.

" Un cavalier eſt un homme ſur ſon " cheval comme démonté : s'il eſt brave " deſſus, il ne l'eſt pas moins à terre : " car ſon cheval ne mord, ni ne rue dans " le combat " (*a*) ; voilà tout à coup Mr. Folard rentré en lui-même qui convient qu'un hardi cavalier peut combattre auſſi vaillamment à pied, qu'à cheval ; &

(*a*) Xenophon avoit dit cela plus de vingt ſiècles avant Mr. Folard. Voyez la retraite de dix-mille liv. 3.

voilà comme il fait continuellement ; il y auroit de quoi faire un gros volume, ſi l'on vouloit relever toutes les contradictions où il eſt tombé en parlant de la cavalerie. A-t-il après cela bien bonne grace quand il dit à ſon anonyme qui lui reprochoit quelque propos indécent : " Il ne cite de " mon ouvrage que deux mots inutiles, & " c'en eſt aſſez pour m'accuſer de n'avoir " pas aſſez ménagé mes expreſſions à l'é- " gard d'un corps auſſi reſpectable que la " cavalerie ; j'en ai toujours fait un très- " grand cas, & j'en reconnois l'utilité " autant qu'homme du monde.

Mais un peu plus bas, & dans la même page, s'il vous plait, il continue & dit : " L'on demandera peut-être de quoi il s'agit " dans ce paſſage qu'il éclipſe : c'eſt que " je blâme le trop grand nombre de ca- " valerie dans les armées, qui ruine les " peuples & les finances des Princes ſans " néceſſité, ai-je tort " (a) ? Non aſſurément ; l'on ſait, auſſi bien que Mr. Folard, que le nombre de troupes dans un état bien réglé, ſoit infanterie, ou cavalerie, doit être en raiſon des revenus de l'état ; mais quant à l'eſpèce des troupes qu'on doit entretenir,

(a) *Fol. tom. 4. pag. 14. de la préface.*

entretenir, c'eſt la nature du pays qui doit en décider. Ainſi un Prince, qui aura à garder un grand pays de plaine bien unie dénué de places, ne ſe contentera pas s'il a une guerre à ſoutenir, de former ſa nombreuſe infanterie ſur autant de colonnes; mais il entretiendra un bon nombre de cavalerie, s'il ne veut ſe voir réduit à la triſte néceſſité de ne pouvoir tenir la campagne vis-à-vis d'un ennemi ſupérieur en cette arme (*a*); par la même raiſon un Prince dont les états ſeront entourés de montagnes, & le pays coupé, ſe contentera de fermer les paſſages par où l'ennemi pourroit s'introduire dans ſon pays, qu'il fera garder par ſon infanterie, & il aura aſſurément bien moins beſoin de cavalerie que le premier; ſurtout s'il eſt d'humeur à ſe contenter de ſe défendre toujours dans ſon propre pays, car s'il vouloit porter la guerre dehors, ce ſeroit autre choſe; il lui faudroit alors régler l'eſpèce de troupes qu'il voudroit employer, ſur la nature du pays, où il compteroit de

(*a*) Voici le commencement du chap. 7. du ſiècle de Louis XV., où il eſt parlé des déſaſtres de l'armée Françoiſe & Bavaroiſe en l'année 1742. *On commençait*, dit l'Auteur, *à ſentir la faute qu'on avait faite de n'avoir pas aſſez de cavalerie*. Tom. 1. pag. 97. ed. de Genève, Ce paſſage ſemble fait exprès pour être placé ici.

porter la guerre. Montécucoli dans ſes mémoires dit, que la Nouë demandoit pour faire la guerre au Turc quarante mille chevaux, cinquante mille fantaſſins, & dix mille pionniers : enſuite il dit, que ſon ſentiment eſt : *Qu'afin donc d'agir avec vigueur, & avec quelque apparence de ſuccès, & n'être pas réduit dans la ſuite à cette ſotte excuſe, je n'y avois pas pensé : que la principale armée qu'on oppoſe aux Turcs ſoit de cinquante mille combattans ; c'eſt-à-dire vingt-huit mille hommes de pied, deux mille dragons, dix-ſept mille chevaux peſamment armés, & trois mille chevaux legers* (*a*). Il faut encore citer Mr. le Maréchal de Saxe pour achever de terraſſer les raiſons peu ſolides de Mr. Folard ſur l'article de la cavalerie, (car il pourroit nous dire, que les deux premiers n'avoient point lû ſon traité de la colonne (*b*)) : ce grand homme dit : " Il ne faut jamais toucher à la cavalerie;

(*a*) *Mémoires de Montécucoli tom. 2. pag. 272.*

(*b*) On ne diſpute point à Mr. Folard que ſes colonnes ne ſoient beaucoup mieux en état de tenir tête à la cavalerie, que des battaillons allongés, ou même des bataillons quarrés ou rond ſur trois ou quatre de hauteur, mais qu'une armée parcequ'elle ſera rangée par colonnes puiſſe ſe paſſer de cavalerie, & qu'elle n'ait plus rien à craindre de celle des ennemis, quand même elle en ſeroit entourée de tous côtés, c'eſt je crois ce qui ne viendra jamais dans la tête à perſonne d'eſſayer.

" les vieux cavaliers, & les vieux chevaux
" ſont les meilleurs, tout ce qui eſt recrues
" n'y vaut abſolument rien, c'eſt une char-
" ge, & une dépenſe à l'état, mais elle eſt
" indiſpenſable. Quant à l'infanterie pourvu
" qu'il y ait de vieilles têtes, on fait des queues
" tant que l'on veut (*a*). Voilà quel eſt le ſentiment de ces hommes célèbres touchant le nombre de cavalerie néceſſaire dans les armées; Mr. Folard pour combattre leurs ſentimens remonte juſqu'aux Juifs, & aux premiers ſiècles de la Gréce & de Rome: voici ſes propres mots: " Je dirai en paſ-
" ſant qu'une armée peut fort bien ſe paſ-
" ſer de cavalerie, & n'aller pas moins ſon
" train. Les Grecs & les Romains dans
" les commencemens n'avoient que de l'in-
" fanterie. Il y avoit même une loi à l'é-
" gard de ces derniers, qui défendoit au
" Général d'aller à cheval. Les Juifs n'eu-
" rent pendant un très-long-tems que de
" l'infanterie. Leurs ennemis leur oppo-
" ſoient grand nombre de cavalerie, dont
" ils tenoient ſi peu compte, qu'ils l'atta-
" quoient même en raſe campagne, & la

(*a*) Dans un autre endroit il paroît fixer le nombre de la groſſe cavalerie à un eſcadron chaque mille hommes d'infanterie. Voyez ſes rêvéries, ou mémoires ſur la guerre.

" battoient perpétuellement. David qui étoit " ſi grand Capitaine, avoit ſi peu d'envie " de ſe ſervir de cavalerie dans ſes armées, " qu'il fit couper les jarrets aux chevaux " qu'il avoit pris ſur les Syriens (*a*).

Voici ce que l'on a déjà répondu, & ce que l'on répond encore à Mr. Folard. Touchant les Grecs, dans leurs premiers ſiècles, comme ils ne faiſoient la guerre que parmi eux, ils étoient tous également dénués de cavalerie, car leur pays étoit plein de montagnes, & peu propre à nourrir des chevaux, d'ailleurs ils étoient encore trop pauvres pour pouvoir fournir à l'entretien d'une troupe de cavalerie. Mais, dès qu'ils furent en état d'en entretenir, ils ne manquèrent pas de s'en procurer, tout comme les autres nations, & dès qu'ils en eurent, (comme le remarque très-bien l'Auteur de l'Eſſai ſur la cavalerie) les Grecs ne ſe tinrent plus ſur la défenſive. " On les vit " porter la guerre juſqu'aux extrémités " de l'orient ; deſſein que jamais Alexan- " dre n'eut ſans doute oſé concevoir, ſi " ſon armée n'avoit été compoſée que " d'infanterie (*b*).

(*a*) *Fol. tom. 4. de la préface pag. 14.*
(*b*) *Eſſai ſur la cavalerie pag. 5.*

Quant aux Romains, leurs premières guerres ne furent auſſi que contre des peuples, qui ne connoiſſoient point l'uſage de la cavalerie. Romulus n'eut jamais plus de mille chevaux, mais tous gens choiſis qui ſervoient, ſous le nom de *Celeres*, de garde pour ſa perſonne, & combattoient toujours à cheval auprès de lui (*a*); leurs légions, qui n'étoient alors compoſées, ſelon ce que nous dit Plutarque dans la vie de Romulus, que de trois mille hommes de pied & trois-cents chevaux, varièrent dans la ſuite, & ſelon les occaſions on les forma plus ou moins nombreuſes; ils augmentèrent de beaucoup leur cavalerie, quand ils eurent à combattre des peuples forts en cette arme; & qu'ils eurent appris par leurs malheurs, que leur infanterie ſeule ne pouvoit point dans les plaines tenir tête à une nombreuſe cavalerie (*b*). Mr. de Monteſquieu remarque, que, " dans la première " guerre Punique, Régulus fut battu, dès

(*a*) Si on lit avec attention Tit. Liv. & Denis d'Halicarnaſſe on verra que dès ces premiers tems les Romains dûrent preſque toutes leurs victoires à leur cavalerie.

(*b*) Voyez Polybe dans ſes réflexions ſur la bataille de Cannes, il nous dit que *les Carthaginois eurent la principale obligation de cette victoire auſſi bien que des précédentes à leur cavalerie.* Liv. 3. chap. 24.

" que les Carthaginois choiſirent les plai-
" nes pour faire combattre leur cavalerie;
" & dans la ſeconde, Annibal dut à ſes
" Numides ſes principales victoires.

" Scipion (continue le même Auteur)
" ayant conquis l'Eſpagne, & fait alliance
" avec Maſſiniſſe, ôta aux Carthaginois
" cette ſupériorité. Ce fut la cavalerie Nu-
" mide qui gagna la bataille de Zama, &
" finit la guerre " (*a*).

Touchant la loi des Romains, qui défendoit au Général d'aller à cheval, Mr. Folard auroit pu voir dans Plutarque (*vie de Paul Emile*) que ce fut plutôt un trait de politique des Romains, pour diminuer un peu le faſte d'un Magiſtrat qui avoit une autorité preſqu'abſolue.

Et quant aux Juifs, ce n'eſt point dans leur hiſtoire qu'il faut aller chercher des leçons de tactique, non plus que des leçons d'aſtronomie ou de phyſique. Dieu qui les gouvernoit immédiatement, leur donnoit des victoires quand il lui plaiſoit, pour les récompenſer quand ils étoient fidelles à ſon culte, & permettoit ſouvent qu'ils fuſſent défaits par leurs ennemis, ou

(*a*) *Grand. & decad. des Rom. chap.* 4. *pag.* 36. *ed. d'Amſt. in* 12.

menés en captivité, pour les châtier de leurs iniquités, comme nous l'apprend l'Ecriture (*a*). L'exemple de David n'a rien à faire ici; s'il fit couper les jarrets aux chevaux qu'il prit aux Syriens (*b*), il fit auſſi mourir les priſonniers qu'il fit ſur les Moabites, en les faiſant écraſer ſous des herſes garnies de pointes de fer. David avoit ſes raiſons pour en agir de la ſorte, ainſi que pluſieurs autres Généraux Juifs, qui firent des maſſacres affreux. Ce qui ſeroit une cruauté horrible de nos jours, étoit une œuvre ſainte alors, que d'autres motifs faiſoient agir ces ſaints perſonnages (*c*); d'ailleurs, on peut encore répondre à Mr. Folard, que ſi David ſe ſoucia ſi peu d'avoir de la cavalerie, ſon fils Salomon en leva un ſi grand nombre qu'il ſurpaſſe tou-

(*a*) *Et fac quod placitum eſt & bonum in conſpectu Domini, ut bene ſit tibi: & ingreſſus poſſideas terram optimam, de qua juravit Dominus patribus tuis, ut deleret omnes inimicos tuos coram te, ſicut locutus eſt.* Déut. ch. 6. 18. 19.

(*b*) Perſonne n'ignore qu'il y avoit une loi du Déutéronome qui défendoit aux Rois Juifs d'avoir beaucoup de chevaux.

Et on voit auſſi dans Joſué ch. 11. 6. que Dieu ordonne à ce Général de couper les jarrets aux chevaux des Chananéens, qu'il prendra dans les batailles, & de bruler leurs chariots de guerre.

Equos eorum ſubnervabis, & currus igne combures.

(*c*) *Devorabis omnes populos, quos Dominus Deus tuus daturus eſt tibi. Non parcet eis oculus tuus.* Déut. ch. 7. 16.

te croyance, ſi l'on pouvoit mettre en doute ce que nous marquent les livres ſaints. On ſait que ce Prince aimoit l'abondance en tout. Don Calmet à l'article *Salomon*, après nous avoir fait le récit des richeſſes immenſes de ce Prince, qui fut le plus opulent & le plus ſage des Rois qui ayent jamais régné, nous dit: " De plus, il forti- " fia toutes les villes où il avoit ſes ma- " gaſins de bled, de vin & d'huile, & " celles où étoient ſes chariots & ſes che- " vaux. Enſuite, il nous fait le récit de tous les peuples qu'il ſoumit à ſon Empire. " Il les obligea, dit-il, de travailler aux " ouvrages publics qu'il entreprit. Mais " pour les Iſraëlites, il ne voulut point qu'ils " fuſſent employés à ces travaux; il s'en " ſervit pour la guerre, & leur donna le " commandement de ſes armées, de ſa ca- " valerie & de ſes chariots " (*a*). Enfin il eſt dit qu'il avoit juſqu'à douze mille écuries pour les chevaux de ſa cavalerie, ſans compter les quarante mille écuries pour ceux de ſa perſonne, & autant de remiſes pour retirer ſes chariots (*b*).

(*a*) *Dictionnaire hiſt. de la Bible art.* Salomon.

(*b*) *Et habebat Salomon quadraginta millia præſepia equorum currilium, & duodecim millia equeſtrium.* Des Rois liv. 3. chap. 4. 26.

Ainſi comme on voit, Mr. Folard ſe tourmente inutilement, pour nous faire croire que les anciens ſe ſoucioient fort peu d'avoir de la cavalerie, puiſqu'il eſt prouvé que, quand ils furent aſſez riches pour s'en procurer, ils ne négligèrent point d'en avoir dans leurs armées, même un aſſez grand nombre, & peut-être plus qu'il ne leur en falloit.

CHAPITRE IV.

Des expéditions particulières à la cavalerie.

Il y a nombre d'entrepriſes à la guerre, qui ne peuvent être executées que par la cavalerie.

"A Quoi ſert cette cavalerie ? (demande encore Mr. Folard) " Dont on eſt ſi fort " entêté , & dont on reviendra quand nous " reviendrons à notre bon ſens " (*a*) ?

On ſent aſſez que l'on ne doit pas être embaraſſé à lui répondre (*b*). Mais il eſt étonnant qu'un militaire tel que Mr. Folard, qui connoiſſoit ſi bien toutes les parties de la guerre, faſſe une telle queſtion.

La cavalerie , on lui répond , ſert : 1.° à battre les armées ennemies quand elles en ſont dénuées , ou qu'étant de beaucoup inférieures en nombre, elles ont la hardieſſe, ou pour mieux dire, la témérité

(*a*) *Tom.* 1. *pag.* 215.

(*b*) En général la cavalerie , dit le ſavant Comte Turpin, eſt auſſi eſſentielle à une armée, que des armes à l'infanterie, tout conſiſte à ſavoir la mettre en œuvre, & à s'en ſervir ſuivant les circonſtances. *Eſſai ſur l'art de la guerre tom.* 1. *chap.* 12. *pag.* 175. *ed. de Paris in* 4. 1754.

de ſe préſenter en raſe campagne, vis-à-vis des armées fortes en cette arme; comme les Romains nous l'ont aſſez fait voir dans la ſeconde guerre Punique, quand ils eurent à faire avec la cavalerie d'Annibal, dont ils furent long-tems les victimes, & comme nous l'avons auſſi démontré dans le chapitre premier en parlant de la bataille de Tunis.

2.° Elle ſert pour tous ces coups de main hardis & ſurprenans, qui décident quelquefois du ſort des armées, & dont les exemples fourmillent dans nos hiſtoires. En voici un des plus remarquables.

Frédéric Guillaume, dit le Grand Electeur, en 1675. apprenant du fond de la Franconie, où il étoit, les déſordres affreux que les Suédois commettoient dans ſes Provinces, ſe réſout auſſi-tôt à marcher à eux ſans perdre tems pour les réprimer. Il arrive bientôt & à l'inſçu de tout le monde à Rathenau, y ſurprend la garniſon Suédoiſe qu'il fait priſonnière: enſuite ſans perdre un moment de tems, il ſe met à la tête de ſix mille ſix cents chevaux, force des marches & ſurprend à Fehrbellin les Suédois (a), forts de dix régimens d'infanterie

(a) Ce qu'il y a de plus ſurprenant dans cette affaire, c'eſt que Frédéric Guillaume, qui dans cette oc-

& de huit cents dragons, les attaque, & les défait entièrement.

„ Les Suédois, nous dit l'illuſtre Auteur " des mémoires de Brandebourg, perdirent " dans cette journée auſſi célèbre que dé- " ciſive, deux étendarts, huit drapeaux, " huit canons, trois mille hommes, & grand- " nombre d'Officiers " (*a*).

Frédéric Guillaume ne dut cette brillante victoire, qu'à la célérité de ſon expédition, & l'on conviendra que ſans cavalerie il lui auroit été impoſſible de frapper un coup ſi inattendu, ſi brillant, & ſi déciſif.

3.° La cavalerie eſt encore indiſpenſable pour arrêter les arrières gardes des armées qui ſe retirent en hâte.

Céſar nous dit, qu'averti par ſes batteurs d'eſtrade vers la ſeconde veille de la nuit, que les gaulois ſe retiroient avec grand bruit & en déſordre, il retint d'abord ſes troupes dans ſon camp, crainte de ſurpriſe, parcequ'il ne pouvoit pas déviner la

---

caſion laiſſa en arrière ſon infanterie, mena cependant avec lui cinq pièces de canon qu'il fit marcher auſſi vîte que ſa cavalerie : tant il eſt vrai que les grands hommes ne ſont jamais embaraſſés de rien.

(*a*) *Mémoir. pour ſervir à l'hiſt. de Brand. tom.* 1. *vie du grand Electeur.*

cauſe d'un départ ſi précipité. Mais au point du jour ayant vérifié la choſe par ſes courreurs, il leur mit auſſi-tôt pour les arrêter toute ſa cavalerie aux trouſſes, ſous la conduite de Q. Pedius, & L. Arunculeius Cotta; enſuite il fit partir T. Labienus à la tête de trois légions.

Les Romains eurent bien-tôt joint l'arrière garde, qu'ils pourſuivirent long-tems, & tuèrent juſqu'à la nuit, & ſans aucun danger, un très-grand nombre d'ennemis (*a*).

Mr. De Luxembourg en 1691. fit avec ſa cavalerie une expédition à peu près pareille à celle de Céſar, & qui eut auſſi le même ſuccès.

Mr. le Prince d'Orange (dit Mr. de Feuq.) étoit campé à la fin de la campagne à Leuſe, & Mr. de Luxembourg étoit avec l'armée du Roi ſous Tournai, où il ne paroiſſoit penſer à autre choſe, qu'à faire entrer l'armée dans ſes quartiers d'hiver. La diſtance de Tournai à Leuſe étant aſſez conſiderable, Mr. le Prince d'Orange crut que ſon armée étoit hors de portée d'avoir rien à craindre de la part

(*a*) *Ita ſine ullo periculo tantum eorum multitudinem noſtri interfecerunt, quantum fuit dici ſpatium.* C. J. Cæſar Comment. de bel. Gal. lib. 11.

de Mr. de Luxembourg; qu'ainſi il n'étoit pas néceſſaire de prendre de grandes précautions pour aſſurer ſa retraite : de façon qu'il jugea, qu'il ſuffiſoit de laiſſer en arrière un corps conſidérable de cavalerie juſqu'à ce que toute ſon armée eut paſſé un ruiſſeau qui étoit derrière ſon camp. Mr. de Luxembourg qui étoit aux écoutes pour voir ſi l'ennemi ſe négligeoit dans ſa retraite, & dans ce cas en profiter, ayant appris que le Prince devoit décamper le lendemain, partit de Tournai la nuit avec un corps de cavalerie, & arriva à Leuſe de bon matin ſans que l'ennemi en eût aucune connoiſſance : parceque l'Officier Général qui commandoit l'arrière garde du Prince n'avoit pas ſeulement penſé à s'informer s'il paroiſſoit des troupes du côté de Tournai. " Ainſi Mr. de Luxembourg toujours " vif dans l'exécution traverſe Leuſe " avec une diligence extrême ; & ayant " trouvé cette cavalerie d'arrière garde qui " n'étoit pas ſeulement en bataille par né- " gligence, la fit charger ſi bruſquement " qu'elle n'eut pas le tems de ſe former " en ligne ; il la battit entièrement (*a*).

(*a*) *Mémoir. de Feuq. chap.* 68.

Or, il eſt bien ſûr que ni Céſar, ni Mr. de Luxembourg n'euſſent jamais pu arrêter les armées ennemies, ni remporter des avantages ſi ſignalés ſur leurs adverſaires, s'ils n'avoient point eu de cavalerie dans leurs armées.

4.° La cavalerie par ſa célérité, eſt encore l'arme la plus propre pour les enlèvemens de quartiers, de Généraux, de convois &c., parceque toutes ces entrepriſes veulent être vîte expédiées; il faut pour y réuſſir ſe porter aux endroits les plus éloignés, quelquefois même au centre, ou ſur les derrières des armées ennemies, faire ſon coup & ſe retirer, avant que l'ennemi en ait le moindre vent; ſans cela tout eſt manqué. Entre mille exemples que je pourrois rapporter à ce ſujet, je choiſirai par préférence l'entrepriſe du Comte de Boutteville, connu depuis ſous le nom de Luxembourg (*a*), quand il enleva tous les équipages de l'armée du Vicomte de Turenne, qui marchoit pour ſecourir Arras (c'eſt encore des mémoires de Feuquière que je le tire) " Mr. de Turenne voulant faire fai-

(*a*) Le même dont nous avons parlé ci devant, qui étoit alors dans le parti du Prince de Condé, qui aſſiégeoit Arras avec l'armée Eſpagnole.

" re à ſon armée une marche vive pour
" venir au ſecours d'Arras, laiſſa tous ſes
" bagages ſous la conduite de Mr. de Si-
" ron Lieutenant Général, avec une eſcor-
" te qu'il crut ſuffiſante pour leur ſûreté.

" Lorſque Mr. de Siron ſe vit à la vue
" du camp de Mr. de Turenne, & dans
" une grande plaine fort découverte, il crut
" les bagages en ſûreté, & ſe négligeant
" pour le reſte de leur marche juſqu'à ce
" qu'ils fuſſent entiérement entrés dans le
" camp, il prit les devans avec la tête
" de l'eſcorte, pour aller rendre compte
" à Mr. de Turenne du ſuccès de ſa mar-
" che. Mr. de Luxembourg qui étoit em-
" buſqué avec un corps de cavalerie à por-
" tée de la colonne des bagages voyant
" cette négligence, marcha diligemment à
" la tête de cette colonne, la força de dé-
" tourner ſa marche, qu'il dirigea ſur S.
" Paul. C'eſt ainſi qu'il enleva tous les équi-
" pages de l'armée de Mr. de Turenne.

" Cet exemple, continue Mr. de Feu-
" quière, fait connoître combien il eſt or-
" dinaire à la guerre d'y être châtié par
" ſon ennemi des moindres négligences ſur
" les attentions néceſſaires à avoir pour ſa
" ſûreté. Car dans cette occaſion Mr. de
" Siron ne perdit les bagages de l'armée,

que

" que parcequ'il ne crut pas que l'armée " ennemie enfermée dans ſes lignes de cir- " convallation devant Arras, ayant deux " armées ſi proches de ſon camp, & qui y " étoient à deſſein d'attaquer les lignes, ſon- " geât à en faire ſortir un corps conſidé- " rable de cavalerie, pour une entrepriſe " de cette nature (*a*) ".

Voici encore une autre expédition du même Comte de Boutteville faite à la tête de deux mille chevaux, pendant le même ſiège d'Arras; & elle ne le cède en rien, ni pour la hardieſſe ni pour l'intelligence, à la première.

L'armée Eſpagnole qui faiſoit le ſiège de cette place, étoit ſi reſſerrée par les trois armées Françoiſes, que l'Archiduc & les Généraux Eſpagnols, ne ſavoient plus quel parti prendre pour ravitailler le camp.

" Alors ils eurent recours au Prince de " Condé, le Prince jetta les yeux ſur le " Comte de Boutteville pour aller chercher " un convoi immenſe à Douai & le con- " duire au camp au milieu de trois armées " ennemies.

„ Le Comte, guidé par les conſeils " de Condé, ſort des lignes avec deux

(*a*) *Mémoir. de Feuq. chap. 72.*

" mille chevaux, échappe à la vigilance " de l'ennemi & ſe rend à Douai. A cet- " te nouvelle, Turenne, la Ferté, Hocquin- " court s'ébranlent pour l'enlever ſur la " route. Le jeune Boutteville manœuvra " avec tant d'adreſſe, de ruſe & de pré- " caution; il fit tant de marches & con- " tre-marches, qu'il ſe joua de tous les ef- " forts de trois Généraux blanchis ſous les " lauriers. Il entra dans le camp au milieu " des acclamations des troupes, ſans avoir " perdu un ſeul homme & un ſeul chariot (*a*).

Ces exploits ſont beaux ſans doute. Mais auroient-ils pu être exécutés à la tête d'un corps d'infanterie? D'ailleurs, ils nous font auſſi voir dans la perſonne du jeune Comte de Boutteville, combién ceux qui ſont nés pour être de grands hommes, en donnent de bonne heure des marques non équivoques (*b*).

5.° La cavalerie enfin, ſert encore en ce

(*a*) *Hiſt. du Grand Condé par Deſor. tom.* 4. *pag.* 30.

(*b*) C'eſt ainſi que le Prince Louis de Bade ayant Eugéne pour volontaire dans ſon armée, frappé de la valeur & de l'intelligence de ce jeune Prince, pronoſtiqua ce qu'il ſeroit.

Un jour le tenant par la main en le préſentant à l'Empereur, il lui dit: " Sire, voici un jeune Savoyard que " j'ai l'honneur de préſenter à Votre Majeſté Impéria- " le, & qui m'a tout l'air d'égaler avec le tems tout " ce qu'il y a eu juſqu'aujourd'hui de grands Capitaines." *Hiſt. milit. vie du P. Eug.*

qu'elle ſeule procure des victoires complètes: c'eſt à cette arme qu'il appartient de détruire entiérement une armée, quand une fois elle a été miſe en déroute.

Une armée dénuée de cavalerie a beau remporter la victoire, elle ne ſera jamais entière (*a*): parceque l'armée battue, qui n'eſt point pourſuivie, eſt bien-tôt ralliée, & bien-tôt en état de reparoître.

Xenophon nous dit, que l'armée des Grecs fut très-affligée après la mort de Cyrus: car elle ſe trouvoit à ſix ou ſept cents lieues de la Gréce entourée d'ennemis.

Et comme elle n'avoit point de cavalerie, elle ne pouvoit rien gagner dans la victoire, & perdoit tout dans une défaite (*b*).

Auſſi, ayant été élu pour commander à la place de Proxène, ſon premier ſoin fut de former une troupe à cheval. " Je vois " des chevaux dans l'armée, dit-il, tant " des miens que de ceux de Cléarque, " avec d'autres qu'on a pris, à qui l'on

(*a*) Mr. de Puyſégur dit: " Qu'une bataille qui ſe " donne dans une plaine unie, ſi la cavalerie eſt bat- " tue, quand même l'infanterie de la même armée ſe- " roit victorieuſe, elle ne pourroit pourſuivre ſa victoi- " re, & que le mieux qu'il pût lui arriver, ſeroit de " pouvoir ſe retirer en bon ordre. *Art de la guerre chap.* 14. *artic.* 4. *tom.* 1. *ed. de Paris in* 4. 1749.

(*b*) *Xenophon Retraite des dix mille par D' Ablancourt liv.* 3. *pag.* 120.

" fait porter le bagage, il s'en faut ſervir " à incommoder les ennemis quand ils ſe " retirent .... cela fut trouvé bon, & le " lendemain on eut cinquante cavaliers, à " qui l'on donna des armes, & Lycie fils " de Polyſtrate Athénien, pour les com- " mander (*a*).

Paſſons de Xenophon à Céſar. Ce grand Capitaine ayant formé le deſſein de paſſer en Angleterre, fit tous ſes arrangemens en conſéquence. " Enſuite, ayant eu le vent fa- " vorable il fit voile ſur le minuit, laiſ- " ſant ordre à ſa cavalerie de s'aller em- " barquer au port voiſin, & de le ſuivre, " ce qui ne fut pas exécuté aſſez prom- " ptement (*b*)".

Auſſi ce retard de la cavalerie fut ce qui empecha Céſar de remporter une victoire complète, comme on va le voir.

En arrivant en Angleterre avec les premiers vaiſſeaux, Céſar découvrit ſur la côte les ennemis rangés en battaille ſur les hauteurs, qui l'attendoient.

Les Romains eurent d'abord un peu de peine à faire leur deſcente, à cauſe de la hauteur des navires; mais l'Enſeigne de la dixième légion s'étant le premier jetté

(*a*) *Ibid. même liv. pag.* 146.
(*b*) *Comment. de Céſar trad. de D'Ablanc. liv.* 4. *pag.* 74.

dans la mer. " La honte en fait faire autant à ſes compagnons, & enſuite aux " autres à ſon exemple, de ſorte que le " combat fut opiniâtre; mais les Romains " avoient encore du pire, ne pouvant ni " garder leurs rangs, ni demeurer fermes, " ni ſuivre leurs drapeaux, & chacun étant " contraint de combattre où il ſe trouvoit. " Céſar l'ayant aperçu, envoya à leur ſe- " cours les pataches & les chaloupes plaines de ſoldats, ce qui rétablit le com- " bat.

" Si-tôt que les Romains purent ſe battre de pied ferme ſur le rivage, ils cou- " rurent droit aux ennemis, & les mirent " en fuite; mais ils ne les purent pour- " ſuivre, *parcequ'ils n'avoient point de ca- " valerie*, & ce fut la ſeule choſe qui man- " qua alors à la fortune de Céſar (*a*)".

En voilà bien aſſez pour à préſent ſur cet article. Car ſi je voulois m'amuſer à rapporter des exemples, je n'aurois jamais fini, & ce chapitre ſeroit bien-tôt plus long que tout le reſte de l'ouvrage (*b*).

(*a*) *Ibid. pag. 76.*

(*b*) Si l'on en veut davantage ſur cette matière, on n'a qu'à lire les commentaires ſur la cavalerie par Mr. Boſſanelle.

Que l'on ne penſe pas, que ce ſoit pour faire l'éloge de la cavalerie, que j'ai placé ici ceux que l'on vient de lire. Non, ce n'eſt pas là mon intention. Je n'ai rapporté ces exemples connus de tout le monde militaire, que pour faire voir à ceux que les raiſons les plus démonſtratives ne ſauroient jamais aſſez ſatisfaire, (à moins qu'elles ne ſoient appuyées ſur des exemples), qu'il ſe rencontre mille occaſions à la guerre, où la cavalerie eſt d'une néceſſité indiſpenſable.

On fera encore voir dans le chapitre ſuivant, que les ordres de bataille que Mr. Folard eſtime les meilleurs, c'eſt-à-dire les plus ſavants, les plus forts & les plus ruſés, ne ſont tels, qu'autant que la cavalerie eſt en plus grand nombre, ou meilleure (ce qui vaut encore mieux), que celle de l'ennemi.

CHAPITRE V.

De la ligne oblique, ou de l'ordre de bataille oblique.

Il eſt impoſſible de faire uſage de l'ordre de bataille oblique, contre un ennemi qui eſt de beaucoup ſupérieur en cavalerie.

" LA ligne oblique, ou l'ordre de ba-
" taille oblique étant tout ce qu'il y a de
" plus à craindre & de plus ruſé dans la
" tactique, c'eſt la reſſource des foibles (*a*);
& après tom. 4. pag. 20. de la préface:
" C'eſt l'ordre le plus ruſé & le plus
" dangereux de tous, & celui contre le-
" quel un Général, quelqu'habile qu'il ſoit,
" n'a rien à oppoſer, ſi l'ennemi paroît
" tout d'un coup dans cet ordre; car pour
" y pouvoir réſiſter, on ſe voit obligé à
" des mouvemens qu'il eſt impoſſible de
" faire quand on a l'ennemi ſur les bras,
" & ces mouvemens demandent beaucoup
" de tems. Pour les faire il faut tranſpor-

(*a*) *Folard tom. 1. pag. 85. traité de la colonne.*

" ter toute une droite à une gauche, ou " toute une gauche à une droite. Je de- " mande ſi l'on trouve ces manœuvres bien " aiſées"? Enſuite, tom. 4. pag. 121. " l'or- " dre oblique ou de biais eſt ſans difficul- " té tout ce qu'on peut imaginer de plus " ruſé & de plus ſavant dans la tactique; " mais ces ſortes de diſpoſitions ne ſont " guères à la portée des génies médiocres, " outre que les armées de ce tems-ci ne " ſont pas exercées aux évolutions gé- " nérales. On a cependant grand tort de " ne les y pas exercer. Il y a plus d'une " manière de ſe ranger. C'eſt pouſſer trop " loin le reſpect pour la routine, que de " s'en tenir à une ſeule méthode. Végéce " fait un cas ſingulier de l'ordre oblique, " & Epaminondas, ce grand modèle qu'on " ne peut trop imiter, s'en eſt toujours " ſervi, comme je l'ai remarqué dans mon " traité de la colonne.

Tout ce que dit ici Mr. Folard eſt au mieux. Rien ne marque tant ſon génie, & ſa capacité pour les grandes parties de la guerre, que les réflexions qu'il fait touchant l'ordre oblique; il aſſure que c'eſt l'ordre le plus ruſé, le plus dangereux & le plus fort dont on puiſſe ſe ſervir pour

attaquer un ennemi, quand même il ſeroit de beaucoup ſupérieur en force; il avertit qu'il n'appartient qu'aux habiles Généraux de s'en ſervir, parceque ces ſortes de diſpoſitions ne ſont guères à la portée des génies médiocres; il dit encore qu'il y a peu de troupes qui ſoient capables d'exécuter de pareilles évolutions, faute d'être bien exercées. Rien ne prouve davantage la vérité de ce qu'il dit, que ce que nous voyons de nos jours; car le Roi de Pruſſe eſt preſque le ſeul de tous les Généraux de ce ſiècle qui ait fait uſage de cet ordre, & qui ait toujours battu ſes ennemis quand il s'en eſt ſervi, quoiqu'il leur fut de beaucoup inférieur en nombre. Telles furent les batailles de Hoenfriedberg & de Soor, en 1745 (*a*), de Rosbach, de Liſſa, & de Freyberg dans cette dernière guerre, & quelques autres dont je ne me rappelle pas les noms. Il eſt vrai qu'il n'eſt point de Généraux juſqu'à préſent, qui ayent auſſi bien connu le grand art du développement des colonnes, qui ayent mieux dirigé ſes marches, & formé avec plus de célérité ſes ordres de bataille, & qui ayent eu en

(*a*) *Voy. les campagn. du Roi de Pruſſe ſeconde parti ed. d'Amſterdam in* 12. 1763.

même tems des troupes mieux exercées, mieux entretenues, & mieux disciplinées que ce grand Roi, & avec lesquelles on peut tout entreprendre. Nous voilà donc d'accord avec Mr. Folard eu égard à ce qu'il a avancé touchant l'ordre de bataille oblique. Il nous reste présentement à lui faire voir, que cet ordre si fort, si rusé, si admirable, & avec lequel Epaminondas, Alexandre, Mr. de Luxembourg, & le Roi de Prusse, le dernier en datte, & peut-être plus grand Général qu'eux tous, exécutèrent de si grandes entreprises, ne peut guères être mis en pratique par une armée qui seroit dénuée de cavalerie, ou qui seroit de beaucoup inférieure par le nombre, ou par la qualité, à celle de l'armée opposée.

Entrons en matière, & commençons par Végéce que Mr. Folard cite, voyons comment cet Auteur militaire prétend que cet ordre doit être exécuté. Je me sers de la dernière traduction de ses institutions militaires, imprimées à Paris en 1743. & dédiées à Mr. le Duc de Chatillon.

" La seconde, dit-il, & la meilleure de " toutes les dispositions, c'est l'oblique. Par " celle-ci, avec peu de troupes, mais bon- " nes & distribuées à propos, on peut rem- " porter la victoire, quand même on au-

" roit à redouter le nombre & la valeur " de l'ennemi. Voici comment on la met " en œuvre. Les armées étant en préſen- " ce & s'avançant pour ſe charger, vous " tiendrez votre gauche hors de la portée " des fléches & de la droite de l'ennemi: " vous joindrez obliquement leur gauche " par votre droite; & commençant le com- " bat avec votre meilleure cavalerie & " l'élite de votre infanterie, vous tâcherez " de plier leur gauche, de l'envelopper, " & de la prendre par derrière": enſuite il avertit que, ſi l'ennemi vous prévient par une ſemblable manœuvre: " Vous fe- " rez paſſer, ajoute-t-il, à votre gauche la " cavalerie, & l'infanterie que nous avons " dit qu'on doit avoir en réſerve derrière " l'armée " (*a*).

Paſſons à la ſixième diſpoſition du même Végéce, qui eſt une autre oblique, & celle-la même que Mr.Folard prétend, qu'Epaminondas s'eſt ſervi à la bataille de Leuctres.

„ La ſixième diſpoſition, qui eſt très- " bonne, a beaucoup de rapport avec la " ſeconde: c'eſt la reſſource de ceux qui " ne peuvent compter ni ſur le nombre, " ni ſur la bonté de leurs troupes; & s'ils

(*a*) *Végéce liv. 3. pag. 172.*

" la ſavent bien employer, elle leur donne " ſouvent la victoire: la voici. Votre ar- " mée en bataille s'approchant de celle de " l'ennemi, il faut attacher bruſquement " votre droite à ſa gauche, & y engager " le combat avec ce que vous avez de " meilleur en cavalerie & en infanterie, " tenant pendant ce tems-là le reſte de " l'armée fort éloigné de la droite des en- " nemis, & diſpoſée en long comme un ja- " velot, qui ſe préſente de pointe " (*a*). Voilà donc Végéce, qui veut que dans ſes ordres obliques, la cavalerie ſoit la premiè- re à attaquer: l'on n'a qu'à jetter les yeux ſur les deux ordres de bataille que je don- ne (*b*), & que j'ai tiré du Végéce que j'ai cité ci-deſſus, pour voir s'il ſeroit poſſible à l'armée qui attaque de le faire ſans ca- valerie, quand même elle auroit le double d'infanterie; non, elle ne pourroit jamais faire un ſemblable mouvement, ſans riſquer d'être entièrement enveloppée & défaite; il n'y a qu'à avoir des yeux pour voir ce- la tout d'un coup.

Suppoſons que l'armée A, qui va attaquer celle de B. pl. 2. fig. 1., fut dénuée de cavalerie, mais qu'elle fut ſupérieure en in-

(*a*) *Végéce inſtit. milit. liv.* 3. *chap.* 4. *pag.* 177.
(*b*) *Voyez pl. II. & III.*

fanterie, comme on le voit en C. fig. 2., & que l'armée B. qu'elle attaque eut ſeulement huit eſcadrons ſur chaqu'aile, ne croyez-vous pas qu'elle ſeroit bien reçue, & l'affaire bien-tôt décidée? Il en ſeroit encore ainſi de l'autre oblique, ſi l'on y ôtoit la cavalerie, qui couvre ſon flanc droit: voyez les planches 2. & 3. Donc, quand Mr. Folard dit qu'il faut bannir la cavalerie des armées, il ſe prive par là de l'avantage de faire uſage de l'ordre, de ſon aveu même, le plus fort, le plus ruſé & le plus terrible, qu'on puiſſe pratiquer contre un ennemi quelque ſupérieur en nombre qu'il puiſſe être: trouvera-t-il dans toute l'hiſtoire un ſeul exemple d'un Général qui ſe ſoit ſervi de cet ordre étant dénué de cavalerie, & ſe trouvant un ennemi en tête qui en eût? Je crois bien que non. Epaminondas ce grand Capitaine, qui immortaliſa ſon nom par deux victoires, & qui perdit la vie dans la dernière qu'il remporta, fit uſage ſoit à la bataille de Leuctres, ſoit à celle de Mantinée de l'ordre oblique, mais ce fut toujours ſa cavalerie infiniment meilleure que celle des Lacédémoniens qui décida de la victoire. Voyez les deux ordres de bataille que Mr. Folard a tiré de Xenophon: ils ſont les

mêmes que ceux que je donne ici (a). Dans la première bataille Epaminondas voulant attaquer obliquement l'armée A. de Cléombrote Roi de Lacédémone, range ſa cavalerie B. au devant de l'aile gauche de ſon armée C. qui couvre ſa formidable colonne D., que Mr. Folard dit d'après Xenophon avoir été ſur 50. de profondeur, appuyée à ſa gauche par la compagnie des trois cents E., voilà ſa diſpoſition. Enſuite il fait attaquer par ſa cavalerie celle des Lacédémoniens F. qui étoit placée au devant de leur droite, c'eſt ainſi que commence l'affaire; tandis que ſa cavalerie en eſt aux mains, il s'avance lentement de biais avec ſa peſante colonne, & auſſi-tôt que la cavalerie ennemie eſt diſſipée, il attaque la droite de la phalange; en même tems la compagnie des trois cents tourne ſubitement l'aile, & la prend en flanc, alors ſa cavalerie déjà de retour de la pourſuite des ennemis leur tombe à dos, achève la victoire, & leur défaite.

(a) *Voyez les plan. IV. & V.*
Il y auroit bien quelque choſe à dire ſur le plan qu'il donne de la bataille de Mantinée, mais cela me meneroit trop loin, & ce n'eſt pas mon affaire ici : ceux qui ignorent le détail de cette bataille n'ont qu'à lire Xenophon, Diodore &c.

A la bataille de Mantinée, les Lacédémoniens étoient rangés à leur ordinaire en phalange 1. ayant en ſeconde ligne leurs troupes légères 2., la cavalerie partagée par eſcadrons ſur les deux ailes 3., Epaminondas qui marchoit en ordre de bataille, apparemment par le flanc droit de ſon armée 4. ſur une ſeule colonne, parut d'abord ſur les hauteurs 5., qui bordoient la plaine, là il ſe rangea ſur une ſeule ligne à une diſtance raiſonnable de l'ennemi: car l'Auteur dit qu'il fit une halte ſur les hauteurs, ce qui trompa les ennemis, qui crurent qu'il alloit camper (*a*); mais tout à coup, ayant réſolu d'attaquer les ennemis à leur centre par une oblique, comme il avoit la cavalerie partagée ſur les deux ailes de ſon armée, il commande à celle de la gauche 6. de s'aller poſter avec quelque infanterie légère ſur une hauteur (*b*), qui couvroit le flanc droit de l'armée ennemie, pour tenir de ce côté-là leur cavalerie en

(*a*) *Xenoph. hiſtoire Gréque liv. 7. pag.* 353. *ed. de Paris* 1714. *trad. de D'Ablanc.*

(*b*) Que l'on remarque bien ici, & pour cauſe, qu'Epaminondas n'entremêle point de pelotons d'infanterie légère parmi les eſcadrons déſtinés à attaquer bruſquement l'ennemi, mais ſeulement parmi ceux qu'il place ſur la hauteur, pour tenir l'aile droite des ennemis en échec.

échec, détache en même tems celle de la droite 7. qui va à toute bride attaquer celle des Lacédémoniens; comme celle-ci étoit plus mal montée, & moins exercée que celle des Thébains, elle fut bien-tôt culbutée & miſe en déroute. Epaminondas, qui avoit doublé la portion de phalange de ſon aile droite, à peine aperçut-il l'avantage de ſa cavalerie, qu'il ſaiſit le moment, & par un demi-quart de converſion à gauche de toute ſon armée ſe porte au centre de l'ennemi, le culbute & le perce. Il eſt évident que jamais Epaminondas n'eut oſé faire de pareils mouvemens devant ſon ennemi, s'il avoit été dénué de cavalerie: que dis-je, non ſeulement il n'auroit osé les riſquer s'il n'avoit point eu de cavalerie, mais encore s'il n'en avoit eu de la meilleure, & s'il n'eut été preſque ſûr de battre celle qui lui étoit oppoſée (*a*), on n'a pour s'en

(*a*) Voici comment Xenophon parle de la cavalerie de Thébes, & de celle de Sparte. " La Thébaine " étoit la meilleure, car elle avoit été exercée dans les " guerres d'Orchomene, & de Theſpie, au lieu qu'à " Lacédémone c'étoit les plus lâches, & les moins vi- " goureux, qu'on deſtinoit à cet emploi, & lorſqu'il " falloit aller à la guerre, ils alloient prendre les che- " vaux chez les riches, avec quelques méchantes ar- " mes, & marchoient de ce pas au combat ſans au- " tre exercice. *Xenophon liv.* 6. Auſſi faute de bonne cavalerie perdirent-ils l'Empire de la Gréce.

s'en convaincre qu'à jetter un moment les yeux ſur les deux plans 4. & 5., & ſuppoſer pour un moment qu'il n'en eût point eu à la bataille de Leuctres, & qu'il eût voulu néanmoins exécuter les mêmes mouvemens pour attaquer obliquement. Dès que Cléombrote ſe ſeroit aperçu de ſon deſſein, il n'avoit qu'à détacher une demi douzaine d'eſcadrons de ſa droite, qui auroient tourné le flanc gauche des ennemis, & arrêté cette formidable & peſante colonne des Thébains, car trois mille hommes ſur cinquante de profondeur ne vont pas bien vîte, & n'ont pas de mouvemens fort rapides, il auroit fallu alors que la colonne eût fait un à gauche par file pour défendre ſon flanc, & dans ce cas elle auroit été arretée en ſon chemin, & n'auroit pu avancer davantage: cela auroit donné le tems au Roi 1.° de renforcer ſa droite; 2.° d'attaquer avec ſa gauche, & le reſte de ſa cavalerie, la droite d'Epaminondas, laquelle étant extrêmement foible, eût été bien-tôt miſe en déroute, enſuite la colonne auroit eu à faire avec toute l'armée de Cléombrote; que l'on me diſe ſi elle auroit eu bien beau jeu? Tout au plus eût elle pu prétendre à l'honneur d'une belle retraite.

Par le plan de la bataille de Mantinée, on verra que quand même Epaminondas auroit eu le double d'infanterie, mais point de cavalerie, il auroit été le plus fou de tous les hommes, s'il s'étoit aviſé de faire un pareil mouvement devant l'armée des Lacédémoniens, qui auroit eû ſes ailes couvertes par la cavalerie, car dans un moment il auroit été attaqué de tous côtés, entouré & défait (*a*). Mais la choſe alla bien autrement, comme nous avons déjà dit. Car la cavalerie de ſa droite ayant été victorieuſe, alors ne riſquant plus rien pour ſon dos, il avance hardiment avec ſa groſſe colonne, tandis que ſa cavalerie de la gauche tient en échec celle de la droite des Lacédémoniens, les attaque à leur centre, les ouvre, les renverſe & les défait, enfin ſa victoire auroit été complète s'il n'avoit point été tué.

Que Mr. Folard convienne donc avec nous, qu'il y faut dans les armées un certain nombre de cavalerie, & de la meilleure qu'on puiſſe avoir, pour pouvoir exécuter avec célérité, & en toute ſûreté

(*a*) C'eſt ce qui arriva à ſon infanterie légère pour s'être un peu trop avancée après ſon premier ſuccès, car elle fut, nous dit Xenophon, preſque toute taillée en pièces par la cavalerie Athénienne. *Ibid.*

ces ordres des batailles, ſi admirables & ſi ſavans, contre lesquels le fort même ne peut long-tems tenir contre le foible, de ſorte qu'il faut abſolument qu'il lui cède, comme les exemples nous l'ont aſſez démontré dans toutes les occaſions (*a*).

C'eſt encore avec l'élite de ſa cavalerie, nous dit Arien, qu'Alexandre commença ſon attaque oblique, le jour de la bataille d'Arbèle, dans les fameuſes plaines de Gaugamelle; le même auteur fait monter l'armée de Darius à un million d'hommes d'infanterie, quarante mille de cavalerie, & quelques éléphans, ſans compter grand nombre de chariots à faux; & ne donne à Alexandre que quarante mille fantaſſins, & ſept mille chevaux: ſi Arien a exagéré ſur le nombre de l'armée du Roi de Perſe, ce n'eſt pas mon affaire ici, ce qui eſt bien ſûr, c'eſt que l'armée de Darius étoit de beaucoup ſupérieure à celle d'Alexandre, & c'eſt ſur quoi tous les auteurs qui ont parlé de cette affaire ſont tombés d'accord, & il eſt encore ſûr, que la cavalerie d'Alexandre entama l'affaire & que

(*a*) Mr. Folard avoue lui-même qu'à la bataille de Leuctres la cavalerie des Thébains contribua beaucoup à la victoire. Voyez ſes réflexions ſur cette bataille *tom. pr. ch.* 10.

lui-même à la tête de ces fameux eſcadrons, que l'on appelloit les compagnons & les amis du Roi, décida de cette grande journée. On peut voir tout cela dans Arien, dans Quinte-Curce, dans Plutarque, & dans quantité d'autres auteurs qui en ont parlé après eux (*a*).

Paſſons à la bataille de Fléurus rapportée par Mr. de Quincy, & gagné par Mr. de Luxembourg ſur le Prince de Valdeck en 1690. Le Général François gagna cette bataille pour avoir ſçu dérober un mouvement à ſon ennemi; il profita de la hauteur des blés & des haïes qui couvroient ſa droite, pour faire couler la cavalerie de cette aile, & gagner le flanc gauche des ennemis; il fit ce mouvement avec tant de dextérité, que Mr. le Prince de Valdeck ne s'en apperçut, que lorſqu'il n'étoit plus à tems d'y remédier, tellement, qu'il ſe trouvat dépaſſé à ſa gauche par toute

(*a*) Celle qu'il livra à Porus après le paſſage de l'Hydaſpe, ſi nous en croyons Plutarque, fut une double oblique. Ce héros attaqua lui-même à la tête de ſa cavalerie la gauche de l'armée de Porus, en même tems il fit attaquer la droite par Perdicas. Voyez Plut. vie d'Alex.

Quinte-Curce raconte ce fait un peu différemment. Arien, & Polyen, ne ſont pas non plus tout à fait d'accord. Mais tous les auteurs conviènnent cependant que la cavalerie fut la première qui commença l'attaque.

cette cavalerie, que Mr. de Luxembourg forma ſur deux lignes, & qu'il fit tout de ſuite agir, ce qui fut cauſe de l'entière défaite de l'armée de Mr. Valdeck. Voilà encore un' eſpèce d'oblique que la cavalerie exécute, & ſans laquelle Mr. de Luxembourg n'auroit jamais remporté la victoire (*a*).

Le Roi de Pruſſe, ſans contredit, un des plus grands Généraux qui ayent jamais exiſté, puiſqu'il eut toujours à combattre contre des troupes très-aguerries, toujours ſupérieures en nombre, & qu'il a preſque

(*a*) On peut voir tout le détail de cette grande affaire qui fit tant d'honneur à Mr. de Luxembourg, dans l'hiſtoire militaire du régne de Louis le Grand par Mr. de Quincy : il en donne le plan *tom.* 2. *pag.* 250. *edit. de Paris in* 4. *en* 1726.

Monſieur de Feuquière dit que Mr. de Luxembourg exécuta ce mouvement avec la cavalerie de ſon aile gauche. " Ce mouvement hazardeux, dit cet auteur, " s'il avait pu être vu par l'ennemi, mais déciſif pour " le gain de la bataille, ayant été auſſi habilement exé- " cuté qu'il avoit été judicieuſement penſé, toute l'aile " gauche de la cavalerie de l'armée du Roi ſe trouva " en potence ſur le flanc de l'aile droite de l'ennemi *Feuq. pag.* 228. *ed. d'Amſt. in* 4. 1741.

Le fait eſt que Mr. le Prince de Valdeck ſe trouva également dépaſſé à ſes deux ailes par la cavalerie de Mr. de Luxembourg, & la ſeule différence entre les deux auteurs cités, conſiſte en ce que Mr. de Feuquière prétend que les plus grands coups furent portés ſur la droite de l'ennemi, & Mr. de Quincy dit, que ce fut leur gauche qui fut la première miſe en déroute.

toujours battues, & ſouvent entièrement défaites, ce grand Roi a fait revivre dans ſes attaques l'ordre oblique, oublié dans ce ſiècle par tous les autres Généraux; mais il eſt aiſé de voir que dans les différentes affaires, où il en a fait uſage, ſa cavalerie a toujours donné la première, & quelqu'excellente, & bien dreſſée que ſoit ſon infanterie, il ne lui eſt, je crois, jamais venu dans l'eſprit d'attaquer le flanc oppoſé de l'ennemi, ſans avoir auparavant battu & diſſipé la cavalerie qui le défendoit (*a*). Il n'y a donc que Mr. Folard qui puiſſe penſer que l'on peut impunément attaquer avec de la ſeule infanterie les flancs des armées ennemies, ſans en avoir préalablement chaſſé la cavalerie qui les couvre toujours dans les plaines, quand ils ne ſont point appuyés; il n'y a encore que lui, qui puiſſe avancer *qu'une armée peut fort bien ſe paſſer de cavalerie, & n'aller pas moins ſon train.*

" (*a*) La principale attention, dit Montécuculi, doit " être d'aſſurer les flancs de la bataille, l'expérience nous " ayant appris, que lorſque les ailes de la cavalerie ont " été rompues, l'infanterie eſt aiſément enveloppée, & " n'a plus ni les moyens ni le cœur de ſe défendre, " & qu'ayant perdu courage, elle met bas les armes, " & demande quartier. *Mémoir. de Montécuculi tom. 2. chap. 2.*

En voila bien aſſez, pour faire voir combien eſt inſoutenable le ſentiment de Mr. Folard ſur l'article de la cavalerie. On me dira peut-être que j'en ai encore trop dit, que tout le monde eſt aujourd'hui perſuadé de l'utilité, & de la néceſſité d'avoir un certain nombre de cavalerie dans les armées ; mais j'ajoute encore, que ſi l'on vient à adopter le ſiſtème de joindre l'ennemi à l'arme blanche, comme déjà le Roi de Pruſſe l'a pratiqué, & que les François paroiſſent très-diſpoſés, du moins par écrit à en faire uſage (*a*), jamais la cavalerie n'aura été ſi néceſſaire, & celui qui en aura de la meilleure, aura très-ſouvent auſſi la victoire de ſon côté.

J'ai donc aſſez prouvé, je crois, que Mr. Folard ſe contredit à tous momens, & que ſon ſyſtème d'avoir très-peu, ou point de cavalerie dans les armées eſt inſoutenable.

(*a*) Tous les meilleurs écrivains militaires en France ſont de ce ſentiment, ces Meſſieurs outre qu'ils connoiſſent l'eſprit de leur nation, l'étude approfondie qu'ils on fait de la tactique, les a méné là, ils ſavent bien que la force de l'infanterie ne conſiſte pas toute dans ſon feu, mais que c'eſt dans la bayonette, & dans l'impulſion, qu'il la faut chercher. Voyez projet d'un ordre françois en tactique. Nouvelles conſtitutions milit. Cours de tactique par Mr. de Maizeroi. Penſées ſur la tactique par le Marquis Silva &c.

Il me reſte préſentement à faire voir, qu'il n'étoit peut-être pas auſſi habile dans le métier de la cavalerie, qu'il le croyoit, & c'eſt ce que je tâcherai de prouver dans les chapitres ſuivants.

CHAPITRE VI.

Du combat de cavalerie entre Annibal, & Publius Scipion.

Obſervations ſur les combats de cavalerie.

ANnibal après bien de difficultés & de peines, que ſon courage vint à bout de ſurmonter, arrive enfin en Italie, il campe quelque tems au pied des alpes, pour laiſſer repoſer ſes troupes, & pour les refaire des fatigues qu'elles avoient eſſuyées dans leur paſſage des montagnes où elles avoient eu ſouvent à combattre. Lorſqu'il les vit en bon état; Polybe nous dit, qu'il fit d'abord ſon poſſible pour voir d'engager les peuples du territoire de Turin à faire alliance avec lui, mais ne pouvant par ſes exhortations vaincre leur défiance, il marche avec toute ſon armée, & va camper au devant de leur ville principale. Il s'en empare le troiſième jour, & fait paſſer au fil de l'épée tous ceux, qui ſont d'un parti contraire au ſien; cette expédition jette une ſi grande terreur parmi les peuples voiſins, qu'ils viennent tous d'eux-

mêmes ſe rendre à diſcrétion. Cependant Annibal qui ne vouloit point perdre tems, & qui connoiſſoit la néceſſité où il étoit d'hazarder quelque choſe, pour ſe captiver l'amitié des Gaulois, & établir ſon crédit dans le pays, ayant appris que Publius Scipion s'avançoit, lui va au devant à grandes journées. Je m'en vais copier ici le paſſage de Polybe mot à mot.

" Les deux armées, dit l'auteur Grec, " s'avancèrent l'une contre l'autre le long " du Téſin, du côté qui regarde les al- " pes, les Romains ayant le fleuve à leur " gauche, & les Carthaginois à leur droi- " te. Au ſecond jour les fourageurs de part " & d'autre ayant donné avis que l'enne- " mi étoit proche, on campa chacun dans " l'endroit où il étoit. Au troiſième Pu- " blius avec ſa cavalerie, ſoutenue des ar- " més à la légère, & Annibal avec ſa ca- " valerie ſeule, marchèrent chacun de ſon " côté dans la plaine pour reconnoître les " forces l'un de l'autre. Quand on vit à " la pouſſière qui s'élevoit que l'on n'é- " toit pas loin, on ſe mit en bataille. Pu- " blius fait marcher devant les archers avec " la cavalerie Gauloiſe, forme ſon front " du reſte de ſes troupes, & avance au " petit pas. Annibal lui vint au devant,

" ayant au centre l'élite de la cavalerie à
" frein, & la Numide ſur les deux ailes,
" pour envelopper l'ennemi. Les chefs &
" la cavalerie ne demandant qu'à combat-
" tre, on commence à charger. Au pre-
" mier choc les armés à la légère eurent
" à peine lancé leurs premiers traits, qu'é-
" pouvantés par la cavalerie Carthaginoiſe
" qui venoit ſur eux, & craignant d'être
" foulés aux pieds des chevaux, pliérent
" & s'enfuirent par les intervalles qui ſé-
" paroient les eſcadrons. Les deux corps
" de bataille s'avancent enſuite & en vien-
" nent aux mains. Le combat ſe ſoutient
" long-tems à forces égales. De part &
" d'autre beaucoup de cavaliers mirent
" pied à terre, de ſorte que l'action fut
" d'infanterie comme de cavalerie. Pendant
" ce tems-là les Numides enveloppent, &
" fondent par les derrières ſur ces gens de
" traits, qui d'abord avoient échapé à la
" cavalerie, & les écraſent ſous les pieds
" de leurs chevaux. Ils tombent enſuite ſur
" les derrières du centre des Romains, &
" les mettent en fuite. Les Romains perdi-
" rent beaucoup de monde dans ce com-
" bat; la perte fut encore plus grande du
" côté des Carthaginois. Une partie des

" premiers s'en fuit à vauderoute, le reſte " ſe rallia auprès du Conſul " (*a*).

Je prie, qu'on liſe avec attention tout le narré de Polybe, afin que l'on puiſſe juger combien le récit de Mr. Folard diffère de celui de l'auteur Grec ; & c'eſt ainſi qu'il fait preſque toujours, ſoit dans ſes récits, ſoit dans les ordres de bataille qu'il donne, & qu'il arrange le plus ſouvent comme bon lui ſemble. C'eſt ce que toutes les perſonnes intelligentes ne ceſſent de lui reprocher.

Mr. Folard dans ſes obſervations ſur ce combat de cavalerie, entre Annibal & Publius Scipion tom. 4. pag. 99. commence par nous dire à ſa façon ; que, *la partie de la guerre qui regarde la cavalerie n'a pas beſoin d'un grand effort de théorie pour s'y rendre habile* ?

Cela eſt tranchant, il n'y a pas mot à dire? Mais ce qui me fache, c'eſt que lui-même nous fait aſſez connoître ici, que cette partie n'étoit pas celle non plus qu'il eût le plus approfondie, car s'il avoit été auſſi habile dans cette arme, qu'il ſe vantoit de l'être, il n'auroit pas eſtropié l'ordre de bataille de Scipion, que Polybe

(*a*) *Polyb. tom. 4. pag. 96. & ſuiv.*

nous donne, pour en ſubſtituer un autre de beaucoup plus foible. " Le Général Ro-
" main, dit-il, ſe forma ſur une ligne, ſe-
" lon la coutume de ce tems-là, que les
" modernes ont conſervé un aſſez long-tems;
" la cavalerie Romaine aux ailes, celle des
" Gaulois alliés au centre, & ce centre
" étoit fortifié des armés à la légère " (*a*): enſuite plus bas pag. 106. il dit: " Sci-
" pion fit fort prudemment de former ſes
" ailes de ce qu'il avoit de meilleure ca-
" valerie, & de fortifier ſon centre de ſes
" armés à la légère, s'il n'en eût pas mal-
" heureuſement ignoré l'uſage, que ſon en-
" nemi connoiſſoit ſi bien (*b*). Il eût du
" les entrelaſſer entre ſes eſcadrons. "

L'on voit déjà ici que Mr. Folard pervertit tout l'ordre de bataille de Scipion; car il dit que le Général Romain s'étant formé ſur une ligne, mit les Gaulois au centre, & la cavalerie Romaine ſur les ailes, quand Polybe nous dit clairement le contraire. " Publius, dit-il, voyant par la

(*a*) *Folard tom. 4. pag.* 103.

(*b*) C'eſt en verité bien à propos que Mr. Folard dit ici, qu'Annibal connoiſſoit l'uſage de mêler de l'infanterie avec de la cavalerie, puiſqu'il n'avoit pas ſeulement penſé d'en amener, & qu'on le voit marcher contre Scipion avec ſa ſeule cavalerie: mais nous reviendrons ſur ce ſujet, ce n'eſt pas ici l'endroit d'en parler.

" pouſſière qui s'élevoit, qu'il n'étoit pas loin des ennemis, *fait marcher devant les archers avec la cavalerie Gauloiſe, & forme ſon front du reſte de ſes troupes*: c'eſt-à-dire qu'il forme ſon front ou ſon centre avec la cavalerie Romaine, cela paroit clair, ſi ce n'eſt que Mr. Folard n'entende par le front les ailes de l'armée? Enſuite, dit Polybe: *Publius s'avance au petit pas*: apparemment c'étoit pour donner le tems à toute cette cavalerie Gauloiſe qu'il avoit pouſſé en avant, après avoir reconnu l'ennemi & eſcarmouché quelque tems, de venir ſe placer aux ailes, tandis que les armés à la légère reſteroient à quelque pas au devant du front des eſcadrons, car ſi cette cavalerie s'étoit arrêtée à une certaine diſtance pour ſoutenir cette infanterie légère, alors l'armée de Scipion auroit été formée ſur deux lignes, & c'eſt ce qui ne peut pas être, ayant déjà un trop petit front à préſenter aux ennemis; donc les Gaulois qui étoient au devant ne purent ſe placer quand ils virent qu'Annibal venoit à eux, que ſur les ailes du corps de bataille de Scipion, cela paroit encore clair? *On commence à charger* (continue l'auteur Grec) *au premier choc les armés à la légère eurent à peine lancé leurs pre-*

miers traits, qu'épouvantés par la cavalerie Carthaginoiſe qui venoit ſur eux, & craignant d'être foulés aux pieds des chevaux, plièrent, & s'enfuirent par les intervalles qui ſéparoient les eſcadrons.

Mr. Folard n'eſt pas non plus d'accord ici avec Polybe; car il dit, que, *le combat commença par les armés à la légère, que Scipion les détacha, & les fit avancer hors de la ligne aſſez imprudemment contre la cavalerie Carthaginoiſe*, qu'Annibal ne tint aucun compte de ces gens là (*a*). " Il " leur paſſe ſur le ventre, dit-il, & fond " bruſquement ſur Scipion avec tant d'or- " dre, de violence & de furie, que la " cavalerie Romaine en fut ébranlée (*b*).

Mr. Folard, comme l'on voit, fait ici un reproche très-mal fondé à Scipion, d'avoir fait avancer trop en avant, contre la cavalerie Carthaginoiſe ſes armés à la légère, qui furent, dit-il, *tout de ſuite, & les premiers taillés en pièces, & foulés par les chevaux* (*c*). Comment peut-on croire

(*a*) Une cavalerie doit aſſurément peu s'embaraſſer des armes de trait, quand elle peut s'en approcher, car leur portée n'eſt jamais au de là de ſix cents pas, & ces 600. pas ſont bien-tôt parcourus par une cavalerie hardie, & bien dreſſée.

(*b*) *Ibid.*

(*c*) *Ibid.*

Mr. Folard? Quand l'auteur Grec nous dit que ces armés à la légère (qui d'abord avoient échappé à la cavalerie) *eurent à peine lancé les premiers traits, qu'ils s'écoulèrent par les intervalles derrière les eſcadrons*, & ne furent taillés en pièces qu'après que les Numides eurent tourné les flancs des Romains.

Donc, ſi ces troupes légères eurent le tems de s'échapper, comme nous dit Polybe, derrière les eſcadrons, Scipion ne les avoit pas ſi fort hazardées au devant du front de ſon corps de bataille, comme Mr. Folard le lui reproche? Donc l'ordre de bataille du Général Romain étoit infiniment meilleur que celui que Mr. Folard lui ſuppoſe gratuitement.

Scipion fit fort prudemment (dit encore Mr. Folard) *de former ſes ailes de ce qu'il avoit de meilleure cavalerie.*

Scipion auroit fait une très-grande faute d'en agir de la ſorte; & Mr. Folard nous fait aſſez voir par ſa façon de s'y prendre pour faire combattre de la cavalerie contre d'autre cavalerie, qu'il s'en manquoit bien qu'il fut auſſi habile cavalier, qu'il étoit ſavant fantaſſin. Scipion auroit été entièrement défait & détruit, s'il n'avoit mis ſa meilleure cavalerie

lerie au centre & les Gaulois aux ailes ; car quelle réſiſtance auroit-il pu faire contre cette excellente cavalerie Eſpagnole & Carthaginoiſe à frein, qu'Annibal avoit placée à ſon centre pour le heurter de front, le renverſer & l'ouvrir ? Le Romain auroit-il pu tenir un moment contre ce terrible choc, s'il n'y avoit oppoſé ce qu'il avoit de meilleur, & quand il auroit eu ſa meilleure cavalerie aux ailes, qu'auroit-il pu eſpérer ? Il auroit été également dépaſſé à ſes ailes par la cavalerie Numide, qui auroit eſquivé ſon choc; alors percé en même temps au centre par Annibal, il auroit été entouré de tous côtés, & bien peu auroient échapés au carnage.

Scipion en agit dans cette occaſion en homme habile & intelligent (quoiqu'en diſe Mr. Folard), en plaçant ſa cavalerie d'élite au centre, les Gaulois aux ailes, & ſes armés à la légère au devant du front. Il eſpéroit apparemment, & avec quelque apparence de raiſon, que ſi ſes troupes légères avoient pu par leurs traits mettre du déſordre dans les eſcadrons du centre des Carthaginois, en profitant du moment de ce déſordre, il auroit pu les renverſer & les battre ; & je ſuis même porté à croire que quelque choſe d'approchant arriva, car malgré ſa bleſſure & le nom-

bre ſupérieur des ennemis, Polybe nous dit, que *les Romains perdirent beaucoup de monde dans ce combat, mais que la perte fut encore plus grande du côté des Carthaginois.* Ainſi, ſi les Romains cédèrent le champ de bataille à Annibal, la principale cauſe de leur malheur & de leur déroute, fut la bleſſure de leur Général.

Pour ce qui eſt de leurs troupes légères, elles ſubirent le ſort auquel elles devoient s'attendre. Mr. Folard, qui ſûrement n'a jamais couru une carrière à la tête d'une troupe de cavalerie, & qui a la manie de vouloir toujours inſérer des pelotons d'infanterie dans les intervalles des eſcadrons, même de ceux, qui doivent attaquer bruſquement l'ennemi, prétend que ſi le Général Romain avoit placé ſes armés à la légère par petites troupes dans les intervalles des ſiens, elles lui auroient procuré la victoire, & moi je crois qu'il auroit été plus aiſément renverſé & battu; parceque les troupes légères n'auroient pas tenu davantage dans les intervalles, qu'elles ne firent à la tête où elles étoient placées: car n'étant point protégées par d'autres troupes, & n'ayant aucun endroit où ſe retirer, en cas que leurs cavaliers fuſſent battus, elles auroient également laché le pied, & également été hachées en-

pièces: mais ſuppoſons pour un moment que Scipion eût placé ſes troupes légères par petits pelotons dans les intervalles de ſes eſcadrons; il falloit alors, ou que Scipion attendit de pied ferme le choc des troupes d'Annibal, ou qu'il marchât tout au plus le pas, ou le petit trot au devant de lui, pour ne point laiſſer en arrière ſes pelotons. Que ceux qui ſavent quel avantage ont des eſcadrons, qui marchent bien ſerrés, & avec toute la célérité poſſible, contre d'autres qui ſeroient aſſez imbécilles, pour les attendre de pied ferme, ou leur aller au devant, je ne dis pas au pas, mais ſeulement avec une moindre vélocité, décident ici du ſort qu'auroit eu la cavalerie de Scipion avançant doucement au devant de celle d'Annibal qui marchoit à toute bride. Pour moi je crois qu'il n'en ſeroit pas reſté un debout.

Que l'on me permette de faire ici quelques réflexions ſur les combats de cavalerie contre cavalerie. Toute la force de la groſſe cavalerie conſiſte dans le choc, & ce devroit être un devoir inviolable à tout Commandant d'eſcadrons, ſous peine d'en répondre ſur ſon honneur, de commencer toujours le combat par-là. C'eſt au centre ſans doute que ce choc doit être d'un plus

grand effet, car les eſcadrons peuvent moins ruſer qu'aux ailes, ou pour mieux dire, ils doivent abſolument ſe choquer; c'eſt donc là où il faut placer toute la groſſe cavalerie; la légère on la met ſur les ailes, car étant plus prompte, elle peut tourner l'ennemi plus aiſément, ou même le heurter, ſi elle voit qu'elle n'ait à faire qu'à d'autre cavalerie légère. Les Officiers de cavalerie qui ſont d'un ſentiment contraire, & qui prétendent que tous les eſcadrons d'une ligne marchant enſemble à l'ennemi doivent également ruſer, pour ſe gagner réciproquement les flancs & les croupes: ou ils ne ſavent pas leur métier, ou ils manquent de courage pour donner hardiment le choc, & je leur annonce d'avance qu'ils ſeront toujours battus, quand ils auront à faire à gens plus hardis qu'eux. Ce qui a donné lieu à cette pitoyable façon de combattre de la cavalerie, c'eſt ces grands intervalles que des Officiers mal habiles ont établis d'un eſcadron à l'autre. Il eſt bien ſûr que vingt eſcadrons qui ſe trouvent rangés à cinquante pas d'intervalle de l'un à l'autre, peuvent eſquiver le choc, ſous prétexte de gagner les flancs des eſcadrons ennemis, mais ſi ceux, qui leur viennent à la ren-

contre ſe trouvent rangés avec de très-petits intervalles de dix à douze pas au plus, ou bien en ligne pleine, comment ruſeront-ils, & comment pourront-ils réſiſter à un choc qu'ils s'étoient propoſés d'eſquiver?

Le Roi de Pruſſe, ce grand maître en tout, & qui joint la théorie à la pratique, s'eſt bien aperçu de cet inconvénient, auſſi dit-il à ſes Officiers Généraux, que quoique par un uſage reçu on donne 15. pas d'intervalle d'un eſcadron à l'autre dans un terrain difficile & coupé, il veut cependant & ordonne, que dans un terrain uni ſa cavalerie combatte toujours en ligne pleine, c'eſt-à-dire ſans le moindre intervalle entre les eſcadrons; il oblige par là toute ſa cavalerie, malgré elle, de choquer, & par conſéquent de profiter de ſon plus grand avantage, ſurtout pour une cavalerie auſſi-bien montée que la ſienne.

Il eſt pourtant vrai, qu'un certain nombre d'eſcadrons marchant grand train droit à l'ennemi en ligne pleine, c'eſt-à-dire, ſans le moindre intervalle qui les diſtingue les uns des autres, quoiqu'ils ayent de très-grands avantages ſur un ennemi qui oſeroit les affronter rangé ſelon la méthode d'aujourd'hui; ils peuvent cependant encore rencontrer des difficultés, & n'être pas invin-

cibles, s'ils ſe trouvent avoir à faire à une cavalerie hardie & bien dreſſée.

J'ai long-tems étudié quelle pourroit être la manière la plus avantageuſe de ranger & faire combattre un certain nombre d'eſcadrons les uns contre les autres; & ce n'eſt pas ſimplement ſur le papier que j'ai eſſayé & médité les évolutions que j'ai imaginées, non, ce n'eſt pas ſeulement le crayon à la main que j'ai étudié le métier, c'eſt par vingt ans de ſervice dans la cavalerie, parmi leſquels j'en ai été treize, ſeul chargé de dreſſer le régiment où je ſervois.

Je donnerai dans la ſuite une méthode facile de bien dreſſer un régiment de cavalerie, & je penſe que l'on ſera peut-être étonné de voir combien la cavalerie ſur le pied qu'elle eſt aujourd'hui, eſt encore loin d'atteindre à ſa perfection.

Mais retournons pour à préſent où nous en ſommes reſtés. Je diſois que, quoique l'attaque en ligne pleine ait un très-grand avantage dans un terrain libre & bien uni, contre des eſcadrons rangés avec des intervalles, elle ne laiſſoit pas que d'être encore ſujette à bien des inconvéniens. Les avantages de la ligne pleine conſiſtent principalement: 1.° en ce qu'à front égal elle doit être ſupérieure en force à la ligne tant

pleine que vide. 2.° En ce qu'elle oblige, nous avons dit, tous les cavaliers à choquer leurs adverſaires, malgré qu'ils en ayent.

3.° En ce qu'au moment même du choc les cavaliers qui ſe trouvent vis-à-vis les intervalles, s'ils ſont hardis & prompts, gagnent tout de ſuite les flancs & les croupes des eſcadrons ennemis, à qui ils ne donnent pas ſeulement le tems de ſe reconnoître, qu'ils les ont déjà défaits & battus.

Mais voici les inconvéniens.

1.° Il eſt très-difficile de bien conduire une ligne pleine, il y faut pour cela à la tête (ce qui n'eſt pas une petite affaire) des Officiers attentifs, hardis, bien montés, & maniant parfaitement leurs chevaux, car un Officier mal habile peut ſeul cauſer bien du dérangement, gare s'il y en a plus d'un; auſſi une des principales attentions des Commandans des régimens quand ils devront marcher en ligne pleine, ce ſera de faire paſſer à la queue les Officiers les moins bien à cheval, & ceux qui ont la vue baſſe, s'il s'en trouve.

2.° Il faut que les troupes qui la compoſent ſoient parfaitement bien dreſſées, que chaque cavalier en particulier ait une

grande attention de ne point dépaſſer ſon camarade, & ſurtout une plus grande attention encore de ne point reſter en arrière, ſans cela il ſe formera des bouquets derrière la ligne, car les cavaliers qui ſont une fois dehors, ne peuvent plus y entrer; c'eſt pourquoi l'on doit leur bien recommander qu'il faut plutôt qu'ils tâchent de gagner chemin en avançant pour s'égaler à leurs camarades, que de retenir leurs chevaux & ſe laiſſer dépaſſer.

3.° Comme il faut que les ailes ſe ſerrent continuellement ſur le centre, parcequ'on ne ſauroit jamais être aſſez ſerré au moment du choc, pour le rendre plus terrible (*a*); il n'y a que les Officiers habiles, & qui ſe ſont ſouvent trouvés à la tête d'une ligne d'eſcadrons, qui puiſſent ſavoir, quelle adreſſe & quelle habileté il y faut, ſoit aux Officiers, ſoit aux cavaliers, pour ſavoir franchir avec légéreté & promptitude, & ſans retarder leurs mouvemens, certaines inégalités de rien, qu'il eſt impoſſible de ne point rencontrer en toutes ſortes de terrains pour bien unis qu'ils ſoient;

(*a*) Il faut accoutumer les cavaliers à ſe ſerrer au centre à meſure qu'ils avancent vers l'ennemi, de façon, qu'au moment du choc, ils ſoient auſſi ſerrés qu'il eſt poſſible.

& voilà encore un grand inconvénient pour une ligne pleine, qu'il ne faut point eſpérer de ſurmonter, ſi l'on n'a d'habiles Officiers à la tête & des ſoldats bien dreſſés, & bien montés dans la ligne.

4.° Si le terrain ſe ſerre en avançant à l'ennemi, comme cela peut arriver : autre inconvénient, car il faut que le centre de la ligne crêve, & c'eſt pourtant ce que l'on peut faire de mieux dans ce cas (*a*), & le parti que prendront des troupes bien dreſſées; mais, ſi pour ne point crêver elles ſe mettent de biais, comme cela arrive très-aiſément dans un terrain qui va s'étréciſſant, ſi les Officiers n'y prennent garde, les eſcadrons formeront inſenſiblement une eſpèce de diagonale, & leur choc ſera alors de peu d'effet, n'étant pas donné par toute la ligne en même tems; je ne mets point en compte l'inconvénient d'un terrain, qui s'élargit en avançant, car ſi l'ennemi vous tourne un moment aux ailes avec quelques eſcadrons, c'eſt un avantage de peu de durée, il ſera lui-même dans un inſtant renverſé, entouré de tous côtés par les ca-

(*a*) Si l'on n'a pas le tems de faire reſter en arrière quelques eſcadrons des ailes, ce qui peut quelque-fois être dangereux auſſi.

valiers, qui auront paſſé par les intervalles & taillé en pièces (*a*).

Voilà donc les inconvéniens auxquels une ligne pleine eſt ſujette, il eſt vrai que ces inconvéniens diminuent en raiſon de l'habileté des Officiers qui la mènent, & de l'adreſſe des ſoldats qui la compoſent. Encore une fois, ſi les Officiers qui ſont à la tête ſont hardis & bien à cheval, & les cavaliers bien dreſſés & bien montés, ces inconvéniens ſe réduiſent preſqu'à rien.

Faut-il donc convenir, que la ligne pleine eſt de toutes les diſpoſitions poſſibles la meilleure que l'on puiſſe choiſir, pour faire combatre des eſcadrons de cavalerie, ſoit qu'ils ſe trouvent placés ſur une aile, ou bien dans un combat particulier de cavalerie contre cavalerie, tel que fut celui d'Annibal contre Publius Scipion? J'ai été long-tems de ce ſentiment, j'ai long-tems cru que l'ordre ſerré, ou en ligne pleine étoit le meilleur de tous, & contre lequel aucune cavalerie rangée différemment n'au-

(*a*) Il faut quand on attaque ainſi en ligne pleine laiſſer toujours derrière la ligne quelques troupes, ſurtout derrière la pointe des ailes, à quarante ou cinquante pas de la ligne, comme on dit que le Roi de Pruſſe l'a pratiqué, mais on va voir bien-tôt comment je remedie à tous ces inconvéniens.

roit jamais pu réſiſter. Mais, comme je l'ai déjà dit, la difficulté d'avoir des troupes aſſez-bien dreſſées, pour être en état de parcourir une longue carrière à toute bride, celle de rencontrer des terrains aſſez unis pour pouvoir l'exécuter facilement, les inconvéniens d'une confuſion horrible, ſi malheureuſement cette ligne pleine vient à être battue, la facilité avec laquelle on peut la mettre en déſordre quand elle s'annonce de trop loin, ſi on la fait combattre, le déſagrément de s'aſſujettir à attaquer conſtamment ſur un même ordre; toutes ces raiſons m'ont fait juger que la ligne pleine malgré tous ſes avantages, n'étoit cependant pas encore le *non plus ultrà* pour une cavalerie bien dreſſée, & qu'ainſi, en méditant profondément ſur cette matière on auroit pu rencontrer mieux.

C'eſt enſuite de toutes ces réflexions que je m'étudiois ſans ceſſe à la tête de quelques eſcadrons, ſi l'on ne pourroit pas trouver, ſans s'aſſujettir à combattre conſtamment ſur un même ordre, une façon d'arranger les eſcadrons, de ſorte qu'on put les faire paſſer avec célérité, & par des mouvemens très-ſimples d'une diſpoſition à l'autre, & former ainſi tous les ordres de bataille poſſibles, dans le moins de tems

poſſible. Je ſentois bien que c'étoit là le point de perfection, & le problème le plus difficile, mais en même tems le plus important à réſoudre en tactique ; auſſi ce ne fut qu'à force de chercher, de tâtonner, & de combiner en mille façons différentes mes eſcadrons, que ſuis parvenu à trouver une méthode propre à réſoudre ce problème : je ne doute cependant point que quelqu'un plus habile que moi ne puiſſe encore la perfectionner, ou même donner cette ſolution d'une manière beaucoup plus parfaite. Ainſi je prie les gens du métier, c'eſt-à-dire ceux, qui depuis long-tems manient avec intelligence des eſcadrons, de me juger, & de vouloir bien ſuppléer par leur capacité à ce j'aurois pu oublier.

Voici en attendant comment j'arrange mes eſcadrons, & l'on va voir avec quelle aiſance je vais les faire paſſer d'un ordre à un autre, & prendre en un moment celui que je jugerai le plus propre pour combattre avec ſuccès mon ennemi.

L'ordre de bataille, que je propoſe, eſt très-ſimple, & ſera celui, duquel on partira toujours pour paſſer à tous les autres; voyez la planche VI. Je ſuppoſe ici que j'aye vingt eſcadrons de cavalerie de 144. maitres chacun, j'en prélève 36. par eſca-

dron des plus hardis & des mieux à cheval, pour en former deux petites troupes de dix-huit maîtres chaqu'une, que je forme ſur trois de hauteur & ſix de front; mes eſcadrons réduits à cent-huit hommes, je les range ſur trente-ſix de front & trois de hauteur en A. (*a*), je leur donne douze grands pas d'intervalle des uns aux autres, & je place derrière les ailes de chaque eſcadron les petites troupes B. (*b*).

Maintenant ſuppoſons que j'aye à faire à un égal nombre d'eſcadrons rangé en li-

(*a*) Je réduis chaque eſcadron à 108. maîtres, parceque ce nombre me paroit être à peu près le plus convenable pour un eſcadron formé ſur trois rangs, afin qu'il ne ſoit ni trop grand, ni trop petit: deux inconvéniens qu'il faut également éviter. Je le range ſur 36. de front & 3. de hauteur, pour lui donner une juſte proportion entre ſes flancs & ſon front, ce qui eſt très-eſſentiel auſſi pour lui conſerver toute ſa légéreté ſans détriment de ſa force, j'y place les deux petites troupes derrière pour aſſurer ſes flancs & ſon dos, s'il ſe trouve iſolé, & afin de pouvoir, quand il eſt en ligne avec d'autres eſcadrons, le combiner en cent façons différentes, par des mouvemens très-ſimples & très-courts, comme on va bien-tôt le voir.

(*b*) Notez I. Que deux petites troupes réunies forment le nombre de 36., nombre égal à l'étendue du front de l'eſcadron, qu'ainſi elles peuvent en ſe développant former un quatrième rang. II. Que le front de deux petites troupes eſt égal à l'intervalle, qui ſépare les eſcadrons, de façon qu'en s'y jettant dedans, elles fermeront les eſpaces & formeront la ligne pleine. III. Qu'elles ſont ſur une même hauteur que les eſcadrons. IV. Que c'eſt cet arrangement géométrique qui fait toute l'excellence de cet ordre.

gne pleine C., voici comment je m'y prendrai pour les combattre. Je ſuppoſe que l'intervalle qui me ſépare de l'ennemi ſoit de mille pas, comme j'ai l'œil ſur lui, dès que je le vois mettre en mouvement, je fais donner un ſignal par mes trompettes; à ce ſignal toutes mes petites troupes qui ſont derrière les eſcadrons font neuf pas de biais à droite, par ce mouvement, vingt de ces troupes ſe trouveront vis-à-vis les intervalles des eſcadrons & les autres vingt préciſément au centre derrière (*a*); ce mouvement s'exécute en moins d'une minute, c'eſt-à-dire, ſi l'ennemi avance au trot les quatre cents premiers pas du terrain qu'il doit parcourir, il en aura à peu près parcouru deux cents, à deux cents cinquante, tandis que les petites troupes auront exécuté leur mouvement de biais, s'il eſt d'abord parti au grand galop, il en aura parcouru quatre à cinq cents environ, c'eſt préciſément où je le veux, pour faire donner le ſecond ſignal, auquel les vingt troupes, qui ſe trouvent placées vis-à-vis les intervalles partent comme un éclair pour aller tête baiſſée heurter dans cette ligne, & comme il eſt probable que ces petites troupes iront avec une vîteſſe ſupérieure à cel-

(*a*) *Voyez pl. VII.*

le de la ligne pleine, parcequ'une telle ligne ne pouſſe ordinairement à toute outrance qu'à cent pas de l'ennemi (tant pour ne point eſſouffler les chevaux, que pour ſe tenir mieux arrangée), il eſt donc probable auſſi qu'en raiſon de leur vélocité, les petites troupes perceront toute cette ligne; en tout cas ſoit ceux des cavaliers qui perceront (*a*), ſoit même ceux qui ſeront renverſés cauſeront un terrible dérangement dans cette ligne, laquelle ſera encore obligée de ſuivre ſon train toute en déſordre (*b*). Mes eſcadrons qui ſeront tous prêts à la charger au ſortir de cette confuſion, & qui n'auront qu'un petit eſpace très-uni & ſans embarras à parcourir, arriveront ſur elle en très-bon ordre; les petites troupes qui ſont derrière mes eſcadrons, feront encore ici leur devoir. Je crois bien qu'alors ſa défaite ſera inévitable, & la déroute générale (*c*). Notons encore ici que les

(*a*) Ils tâcheront tous de percer, ſans s'amuſer à donner des coups de ſabre, leur affaire eſt de paſſer au-delà de la ligne.

(*b*) *Pl. VII.*

(*c*) Remarquez que quand même il y auroit des troupes légères derrière les ailes de la ligne pleine, elles ne ſerviroient ici de rien; car comment pourroient-elles empêcher que cette ligne ne fût percée par mes petites troupes, & enſuite entiérement battue par mes eſcadrons?

Seroit-ce en tournant mes eſcadrons? Mais I. ces

troupes qui auront percé ſe ſeront vîte réunies, & auront auſſi-tôt formé de petits eſcadrons, pour venir promptement ſecourir les leurs, qui auront été culbutés dans le choc, & faire main baſſe ſur ceux des ennemis, qui auront été démontés, & qui ſe trouveront dans la confuſion. On mettra ces mêmes petits eſcadrons ſoutenus, s'il le faut, par quelqu'un des gros, aux trouſſes des fuyards (*a*).

---

troupes légères ne pourroient jamais arriver à temps pour ſecourir leur ligne: II. elles trouveroient à qui parler, car les petites troupes, qui reſtent encore derrière mes eſcadrons, ſont plus que ſuffiſantes pour chaſſer un monde de troupes légères.

(*a*) De la façon dont j'attaque cette ligne pleine, il eſt impoſſible que je ne réuſſiſſe pas; l'ennemi ne ſait que penſer de ces petites troupes, il voit bien qu'elles vont mettre un déſordre affreux dans ſa ligne, mais il n'y peut apporter aucun remède, car elles auront déjà percé toute ſa ligne, avant qu'il ait eu ſeulement le temps de ſonger à quelque choſe, & mes eſcadrons qui vont lui tomber deſſus, le mettent dans l'impoſſibilité de rien faire de bon, pas même une honnête retraite: ainſi ne pouvant parer à rien, il ſera ſûrement battu. Il paroîtra peut-être à quelqu'un que ces petites troupes ſont un peu hazardées; mais point du tout, il faudroit avoir bien peu médité ſur ſon métier pour penſer ainſi. I. Comme elles vont avec une plus grande vélocité que la ligne ennemie, elles renverſeront néceſſairement ceux des ennemis qu'elles choqueront: II. elles n'auront jamais à faire qu'à un égal nombre d'ennemis, c'eſt-à-dire à ceux qu'elles auront en face; car aſſûrément les autres ne ſe retourneront pas pour les pourſuivre; ils auront aſſez à faire au-devant d'eux: III. ces petites troupes compoſées, comme l'on a vu, de ſoldats hardis,

Si l'ennemi A. pl. VIII., qui ſe préſente à moi, au lieu d'être en ligne pleine s'étoit formé par eſcadrons, avec des pelotons d'infanterie dans les intervalles, alors je fais d'abord marcher mes eſcadrons B. fig. 1. dans

---

& bien à cheval, ne ſauroient jamais craindre du péril où il n'y en a point. On va voir ci-après encore une autre façon d'attaquer une ligne pleine, qui pourra peut-être plaire davantage aux perſonnes circonſpectes. Auſſi je la reſerve pour attaquer une ligne toute de cuiraſſiers. Je ne parle point non plus de ſeconde ligne, parceque mon deſſein n'eſt pas de donner ici des ordres de bataille hypothétiques, mais ſeulement d'expliquer un certain nombre de manœuvres propres à la cavalerie, faciles à être exécutées ſur toutes ſortes de terrains, pour peu qu'elle puiſſe s'y tourner, & que les ſoldats même les moins bien dreſſés ſeront dans le cas de faire avec préciſion, & très-près de l'ennemi ſans riſque d'être pris ſur le tems, c'eſt-à-dire d'être attaqués avant qu'ils ayent pu les achever. D'ailleurs pour dire mon ſentiment en paſſant ſur cet article, je crois qu'une ſeconde ligne ne ſera jamais d'un grand ſecours, & ſelon moi, la cavalerie devroit rarement en avoir, ſi ce n'eſt dans le cas d'un terrain trop reſſerré, ou qu'on veuille uſer de ruſe, car comme il eſt de l'eſſence de cette arme d'attaquer avec vivacité & de faire tout d'un coup tout l'effort poſſible pour ôter à l'armée ennemie ſon plus fort appui, il faut pour cela autant que l'on peut joindre la ſupériorité du nombre à la vigueur de l'attaque. Auſſi les anciens ne combattoient jamais à leur cavalerie que ſur une ſeule ligne, & je crois qu'ils agiſſoient en cela très-ſagement: en effet, ſi une première ligne eſt battue par une autre de beaucoup ſupérieure en force, la ſeconde ne pourra jamais rétablir les affaires: I. parceque elle aura toujours à faire à un plus grand nombre, & qui plus eſt à gens déjà fiers de leur premier avantage.

II. Elle ne pourra jamais venir aſſez à tems, pour défendre le flanc découvert de ſa première ligne d'in-

l'ordre qu'on les voit gardant leurs diſtances pour être en état d'éviter plus aiſément les inégalités & autres petits embarras, qui peuvent ſe rencontrer ſur le terrain que j'ai à parcourir, & au moment que je voudrai charger au galop,

---

fanterie, parceque ſi la ligne de cavalerie victorieuſe eſt plus forte que celle qu'elle vient de battre, une partie tournera au plus vîte ſur le flanc découvert de l'infanterie, tandis que l'autre pourſuivra, l'épée dans les reins, ceux qu'elle vient de mettre en déroute, & ſans leur donner le tems de ſe reconnoître, elle les renverſera ſur leur ſeconde ligne, laquelle ne pourra point agir non plus juſqu'à ce que tous les fuyards ſoient entiérement écoulés derrière. Ainſi je crois qu'il vaudroit mieux ne mettre derrière une première ligne de cavalerie, que quelques réſerves ſéparées par de grands intervalles, ſoutenues par deux ou trois bonnes colonnes d'infanterie, pour tâcher s'il eſt poſſible d'arrêter les progrès de la cavalerie victorieuſe, & pour donner le tems à celle qui eſt en déroute de ſe réformer.

Je remarquerai encore ici, que la ſeconde ligne qu'on place toujours parallèle à la première, pourroit du moins être plus avantageuſement poſtée : par exemple elle ſeroit beaucoup mieux ſi on la formoit en croiſſant, parcequ'une ſeconde ligne placée parallèle à la première, ſi on laiſſe de grands intervalles entre les eſcadrons, pour laiſſer un paſſage libre en cas de malheur que la première ligne vint à être battue : l'ennemi en la pourſuivant chaudement pourra ſe jetter dans ces intervalles, & gagner les flancs des eſcadrons, ſi pour obvier à cet inconvénient on ne laiſſe que de petits intervalles, alors la première ligne renverſée ſur la ſeconde ne trouvant pas des iſſues aſſez grandes, pour s'écouler promptement derrière, y mettra la confuſion, & la déroute ſera bien-tôt générale. Si au contraire la ſeconde ligne étoit formée en croiſſant, on pourroit alors ſans danger laiſſer des eſpaces beaucoup plus grands, pour faciliter la retraite de la première battue, & ſi l'ennemi en pour-

les petites troupes C. averties par un ſignal que je leur ferai donner par les trompettes ſe jetteront vîte dans les intervalles, & formeront dans un inſtant une ligne pleine (*a*). Cette manœuvre étonnera l'ennemi d'autant plus qu'il ne s'y attendra pas, car

---

ſuivant de près les fuyards s'enfonçoit dans le croiſſant, il ſeroit dans un inſtant entourré de tous côtés, ce qui ſûrement l'arrêteroit, & donneroit le tems à la cavalerie en déroute de ſe remettre, & de revenir à la charge; ſi au contraire l'ennemi pour conſerver plus d'ordre ſuit avec moins d'ardeur, alors la première ligne, qui fuit, trouvant de grandes iſſues, ſera bien-tôt écoulée, & la ſeconde n'aura plus qu'à s'avancer en défaiſant le croiſſant, pour préſenter une ligne continue à l'ennemi, & par-là elle donnera encore le tems aux fuyards de ſe rallier, & de reformer, ſi l'on veut, un autre croiſſant derrière.

Mais en voilà bien aſſez pour une note, & pour le préſent ſur l'article des ſecondes lignes. Cette matière ſera amplement traitée, & fera le ſujet d'un chapitre particulier dans un ouvrage, qui ſuivra de près celui-ci, dans lequel je me propoſe de traiter des mouvemens de la cavalerie, combinés avec ceux de toute une armée, s'avançant pour attaquer l'ennemi, eu égard à la diverſité des terrains, qu'elle rencontrera, & aux différentes façons de combattre qu'elle employera. Je choiſirai la plupart de mes ordres de bataille parmi ceux que les meilleurs tacticiens de nos jours ont propoſés; & en rendant juſtice au mérite reconnu de ces Meſſieurs, je me permettrai d'examiner, ſi les expédiens qu'ils ont propoſés pour ſe mettre en ſûreté contre le nombre ſupérieur d'une cavalerie ennemie ſeroient abſolument invincibles pour une cavalerie qui ſeroit bien dreſſée, bien déterminée & bien conduite. D'ailleurs ce n'eſt point pour diſputer, mais pour s'éclairer que l'on fait quelquefois des objections aux raiſonnemens des perſonnes que l'on eſtime le plus.

(*a*) *Voyez pl. VIII. fig. 2.*

il croit avoir à faire à une ligne tant pleine que vide, & il ſe trouve tout-à-coup chargé par une ligne pleine, dont il ne peut plus éviter le choc. Quant aux pelotons d'infanterie D., je n'en parle pas, on ſent aſſez qu'ils ne doivent pas avoir beau jeu dans cette affaire.

Une pareille manœuvre ſeroit encore excellente contre la cavalerie Eſpagnole, qui eſt ſi prompte à tourner les flancs & les croupes, & contre laquelle il n'eſt d'autre reſſource que le choc.

Je puis encore, en partant de cet ordre, former une excellente diſpoſition pour combattre contre la cavalerie Turque, qui comme on ſait, fait ſouvent uſage de l'ordre en croiſſant. Comme ces barbares ont beaucoup de confiance dans leur cavalerie, & qu'ils en ont toujours un très-grand nombre dans leurs armées, ils cherchent par une telle diſpoſition à vous envelopper de tous côtés; leurs chevaux étant plus fins que ceux des Eſpagnols, ſont auſſi plus vîtes à la courſe, & c'eſt pour cela qu'il ne faut encore point eſpérer de réuſſir contre eux, que par un ordre très-ſerré & un choc des plus violens. C'eſt ici qu'il faut ſe rappeller la maxime de Montécuculi qui dit, qu'il faut qu'un eſcadron ſoit comme un

roc impénétrable (*a*). Voici quel eſt l'ordre d'attaque toujours ſuivant mes principes, & que j'ai ſouvent eſſayé à la tête de quelques eſcadrons, que je faiſois approcher du croiſſant, tantôt d'une façon, tantôt de l'autre, pour en découvrir les inconvéniens & le foible; je crois qu'il ne pourroit manquer de réuſſir.

Suppoſons que cinq régimens de cavalerie Turque (*b*) ſoient rangés dans une belle plaine en croiſſant A., & que je n'aye à leur oppoſer que 14. eſcadrons de cuiraſſiers faiſant en tout à peu près la moitié de leur monde; je me range d'abord ſelon ma méthode ordinaire B. fig. 1., ſi ce n'eſt que je ne mets que douze eſcadrons en ligne, & les autres deux CC. je les places vis-à-vis les intervalles du quatrième au cinquième eſcadron, tant de droi-

(*a*) *Montécuculi tom.* 2. *pag.* 238. *parlant des eſcadrons de cavalerie dit*: " Tout l'avantage conſiſte à former " un corps ſolide, ſi ferme & ſi impénétrable, qu'en quel- " qu'endroit qu'il ſoit, ou qu'il aille, il y arrête l'ennemi " comme un baſtion mobile, & ſe défende par lui-même: " mais on ne peut avoir cette fermeté à cheval ſans la " cuiraſſe ". Et moi j'ajouterois volontiers, & avec ces gros piſtolets, dont la cavalerie eſt fournie, & avec leſquels il eſt impoſſible que les cavaliers puiſſent ſe tenir ſerrés. Mais ce n'eſt pas ici l'endroit d'en parler: nous y reviendrons.

(*b*) *Voyez pl. IX.*

te que de gauche ; & voici comment je les fais combattre. Au premier ſignal ils marchent tous enſemble bien allignés droit au centre de l'ennemi (*a*) qui probablement les attendra de pied ferme, de peur de déranger ſon ordre, s'il ſe mettoit en mouvement ; mes eſcadrons avancent ainſi juſqu'à environ quatre cents pas de l'ennemi, où les trompettes donneront un ſignal, auquel les petites troupes bien averties de ce qu'elles doivent faire, ſe jetteront dans les intervalles, & formeront la ligne pleine (*b*), c'eſt l'affaire d'un moment : en attendant la ligne avance toujours juſqu'à ce qu'elle ſoit à deux cents pas de l'ennemi, là le Général fait encore donner un autre ſignal, alors les quatre eſcadrons de la droite feront un demi-quart de caracole à droite, & ceux de la gauche le feront à gauche & iront avec la plus grande célérité poſſible choquer les ailes du croiſſant qui ne s'attendront à rien moins qu'à cela ; les quatre eſcadrons du centre, qui auront dirigé leur choc au ſommet de l'arc du croiſſant, l'auront renverſé ſans peine, en même tems, pour les

(*a*) Je ſuppoſe toujours l'intervalle qui me ſépare de l'ennemi de mille pas.

(*b*) *Pl. XI. fig. 2.*

étourdir davantage, & leur faire croire que l'on eſt en plus grand nombre de ce que l'on paroiſſoit être, les deux eſcadrons CC. placés derrière paſſeront par les intervalles que forment les deux ailes en ſe ſéparant du centre, & iront choquer les portions de l'arc qui ſe trouvent entre les ailes des ennemis & leur centre: les petites troupes ſe tiendront à vingt ou vingt-cinq pas derrière, pour tenir en reſpect ceux des barbares, qui pourroient avoir envie de tourner les eſcadrons. Il eſt bon de remarquer ici que cet ordre ſi fort en uſage encore aujourd'hui chez les Turcs (*a*) pourroit être très-dangereux, ſi l'on étoit aſſez ſtupide que de pouſſer ſa pointe tous enſemble droit au front de l'ennemi, en ſe laiſſant dépaſſer par ſes ailes; mais en l'attaquant comme je viens de le dire, il n'eſt nullement à craindre, parceque j'ai bien obſervé qu'il n'y a que leurs ailes qui puiſſent vous en-

(*a*) J'ai oui dire par un Officier Général Autrichien, qui avoit fait la guerre contre les Turcs, que ces barbares ne ſe ſervoient pas ſeulement de l'ordre en croiſſant pour l'arrangement total de leur armée, mais que cet ordre étoit ſi commun parmi eux qu'il avoit ſouvent vu des gros de cavalerie Turque, qui voyant venir à eux des eſcadrons de cuiraſſiers ſe rangoient d'abord ainſi pour tâcher de les envelopper, & que cela ne laiſſoit pas que de leur réuſſir quelquefois.

velopper ; car ſi quand j'attaque par exemple leur aile droite avec mes quatre eſcadrons de la gauche D., ils vouloient faire tourner le flanc droit de mes eſcadrons par la moindre portion des troupes de leur croiſſant, ils ne pourroient le faire ſans prêter le flanc à l'eſcadron C. qui eſt derrière, & ſans cauſer un très-grand dérangement dans leur ordre : parcequ'il en eſt à peu près de cet ordre, comme d'un tonneau, auquel on ôteroit une douve, les autres tomberoient d'elles-mêmes ; il a encore un autre défaut, c'eſt qu'il peut être aiſément renverſé, parceque les chevaux ſe trouvent déjà rangés dans une eſpèce de recul, & par conſéquent, il eſt très-aiſé de les culbuter hors des rangs.

Il faut que je diſe encore ici, pourquoi j'arrange ces deux eſcadrons CC. derrière la ligne ; on a déjà vu qu'ils ſont deſtinés pour aller choquer les portions de l'arc qui ſe trouvent entre les ailes, & le centre du croiſſant, & pour prendre en flanc les ennemis au cas qu'ils ſe raviſaſſent de défaire le croiſſant pour tourner les eſcadrons ; mais ce n'eſt pas tout encore ; ſi j'en avois de reſte, j'en placerai même quatre.

1.° Ils ſont d'une grande ſurpriſe à l'ennemi, qui voit ſortir bruſquement ces eſcadrons

de derrière la ligne, ſans ſavoir le nombre qui pourroit y en être de cachés.

2.° C'eſt pour me tenir prêt à tout événement, car je me ſuis aperçu, en examinant de bien près cet ordre, qu'un chef habile pourroit ruſer contre mon attaque, & ſi je n'étois ſur mes gardes me donner encore du fil à retordre; on ſait que les Turcs qui font ſouvent uſage de cet ordre, ſont toujours en beaucoup plus grand nombre que leurs ennemis; & c'eſt ainſi que je les ſuppoſe dans le plan que je donne.

Si donc l'Officier qui commande ces troupes, étoit aſſez heureux pour s'apercevoir de mon deſſein, & aſſez à tems pour pouvoir y remédier (mais c'eſt de quoi je doute très-fort) il pourroit faire bruſquement avancer trois troupes, deux par ſes ailes; 1. 2. & une troiſième par ſon centre 3. planche X., pour me combattre, & en attendant il formeroit du reſte de ſes troupes une ſeconde ligne 4. & cela très-aiſément en peu de tems, ſelon le nombre plus ou moins grand des troupes qu'il auroit, cette ſeconde ligne formée, comme vous voyez dans la planche, avec de grands intervalles protégeroit ſes premières troupes, qui étant battues ſe retireroient der-

rière, pour ſe remettre en ordre (*a*), je ſerois alors obligé d'aller encore attaquer cette ſeconde ligne, & il me faudroit traverſer le champ de bataille couvert de morts, de ſoldats & de chevaux renverſés ; tout cela cauſe du déſordre & de l'embarras, car il faut penſer à tout dans ces occaſions : c'eſt donc pour obvier aux inconvéniens qui pourroient ſurvenir, & pour fortifier davantage mon attaque, que je place ces deux eſcadrons CC. derrière ma ligne avec ordre de partir au moment que les quatre eſcadrons de droite & de gauche ſe ſéparent du centre, pour aller bruſquement attaquer ces deux portions du croiſſant 5. & 6. dont l'ennemi pourroit tirer parti pour former une ſeconde ligne, ſi elles reſtoient entières, comme nous venons de le voir.

Suppoſons maintenant que j'euſſe à faire avec des eſcadrons de cuiraſſiers, peſamment armés & haut montés, marchant droit à moi bien ſerrés, pour me heurter. S'ils ſont rangés avec des intervalles, tels qu'on les voit en A. planche XI. (*b*), je n'ai

(*a*) Un homme qui ne perd point tête a toujours des reſſources, s'il fait ſon métier, & qu'il ait des troupes bien dreſſées.

(*b*) Suppoſons-les de cinquante de front ſur 3. de hauteur, ils ſurpaſſeront donc les miens de quatorze files.

pas beſoin de rien toucher à mon ordre de bataille B. fig. 1., je leur laiſſe faire le tiers du chemin, enſuite je marche de mon côté doucement le pas juſqu'à ce que je ſois à trois cents pas environ d'eux, alors au ſignal de mes trompettes les petites troupes C. s'élancent en avant & vont ſe jetter dans les intervalles des eſcadrons ennemis, pour gagner promptement les flancs, & les croupes de ces peſants eſcadrons. Si ſurpris de cette manœuvre, à laquelle ils ne s'attendront pas, ils s'arrêtent, ils ſont perdus; car moi, qui avance ſur eux le plus vîte qu'il m'eſt poſſible, s'ils ſont arrêtés, je les renverſe; s'ils continuent à marcher ſans ſe ſoucier de mes petites troupes C., qui tournent leur dernier rang (*a*),

(*a*) C'eſt ce qu'ils peuvent faire de mieux, car j'ai obſervé en exerçant quelques eſcadrons à cette façon d'attaquer: I. qu'il eſt impoſſible aux petites troupes de s'arrêter tout court ſur les flancs des eſcadrons ennemis, & encore moins de revirer à tems pour leur tomber ſur les épaules, avant qu'ils ayent donné le choc, & quoique mes petites troupes fuſſent très-bien exercées à cette manœuvre & que je fuſſe moi-même à la tête d'une de ces troupes, il ne m'a jamais été poſſible d'atteindre l'eſcadron auquel je viſois, avant qu'il arrivât à ſon but, du moins pour lui faire aſſez de mal à l'empecher de donner le choc. II. Des cavaliers qui ont une cuiraſſe & un caſque en tête doivent ordinairement peu s'embaraſſer qu'on les tourne à la croupe, parcequ'il y faut des armes offenſives très-longues pour les atteindre. Voyez le tom. 2. au chap. des armes défenſives & offenſives de la cavalerie.

ils peuvent à la vérité, s'ils ſont mieux montés, & plus peſamment armés que moi (*a*) m'ébranler par leur choc: mais avec cela je puis encore eſpérer de les battre, par l'avantage que me donneront mes petites troupes qui les entourent de tous côtés. Quant aux eſcadrons ennemis, quoique plus étendus que les miens, je m'en embarraſſe fort peu, les petites troupes, qui ſont reſtées derrière mes eſcadrons ſauront bien les défendre de ceux des ennemis, à qui il pourroit prendre envie de les tourner (*b*).

Si l'ennemi A. pl. XII. au lieu de me préſenter une ligne d'eſcadrons avec des intervalles, vient à moi en ligne pleine, j'ai une autre

(*a*) Car en viteſſe ils ne me gagneront ſûrement pas la main.

(*b*) On remarquera ici que, ſi je n'attends pas le moment du choc pour me ſervir de mes petites troupes, la raiſon en eſt que, comme je ſuppoſe avoir à faire ici à une ligne de cuiraſſiers très-peſante, je ne veux point, du moins autant qu'il eſt en moi, courir les riſques d'un choc, qui pourroit être fatal pour mes eſcadrons; ainſi lorſque je fais avancer mes petites troupes avant que l'ennemi m'ait joint, c'eſt bien plutôt pour l'étonner & voir ſi je puis ou l'arrêter, ou rallentir ſa courſe, afin de le heurter moi-même avec avantage, & non que je prétende que mes petites troupes puiſſent lui faire beaucoup de mal: cela ſeroit bon contre des troupes dénuées d'armes défenſives; alors j'attendrai le moment du choc pour les faire entourer.

façon de le combattre, qui ne peut manquer de réuſſir : là voici. Quand je le vois mettre en mouvement, je forme la moitié de mes eſcadrons ſur quatre rangs. Les petites troupes, qui doivent faire la manœuvre ſont averties, elles ſe développent tout en marchant, cela eſt bien-tôt fait. Quand la ligne ennemie eſt à quatre cents pas de moi, les eſcadrons C. qui ont doublé marchent droit au choc. Il eſt bien ſûr que quoique cette ligne ſoit toute compoſée de cuiraſſiers très-avantageuſement montés & fermes dans leurs rangs, elle ne laiſſera pas que d'être ébranlée (*a*) ; ſi les eſcadrons ennemis D. pl. XIII. fig. 2. qui n'ont point été affrontés veulent ſuivre leur pointe, alors les deux derniers rangs de mes eſcadrons C. qui ſont en avant, tandis que les deux premiers en ſont aux mains avec les ennemis qu'ils ont heurtés, reculent douze pas, font un demi-

(*a*) Je ſai bien que le quatrième rang n'augmente point la force du choc, mais il aide en quelque façon à le ſoutenir, c'eſt ici le cas : je n'ai fait tantôt marcher que les petites troupes pour déranger une ligne pleine, & c'en ſeroit bien aſſez contre des ſoldats qui n'auroient point d'armes défenſives, mais ici il s'agit d'une ligne de cuiraſſiers : je veux être ſûr de la déranger, de façon à n'avoir plus rien à craindre de ſon choc. D'ailleurs on va voir que ce quatrième rang eſt encore deſtiné pour venir, s'il en eſt beſoin, uni au troiſième prendre les eſcadrons ennemis par derrière.

tour à droite par diviſion & viennent tomber ſur les épaules aux eſcadrons ennemis D., qui ont eu la témérité de s'avancer juſqu'à moi.

C'eſt encore avec la même facilité que je puis, ſi je le juge à propos, en avançant aux ennemis A. pl. XIV. d'une ligne en former deux, & voici comment. 1.° Si j'ai à faire avec des troupes légères je n'ai pas beſoin d'être ſur trois rangs, ainſi, au ſignal convenu, le dernier rang de chaque eſcadron reſtera en arrière, & s'unira avec les trente ſix cavaliers des petites troupes qui ſe développeront en même tems pour s'unir avec lui, & dans un moment j'ai deux lignes d'eſcadrons à trente ſix de front & deux de hauteur. Si je crains le flottement, parcequ'alors les flancs de mes eſcadrons ne ſont plus en proportion de leurs fronts pl. XIV. fig. 1. (*a*) ; je fais reſter en arrière douze files par eſcadrons, ſix à la droite & ſix à la gauche, lign. 2., & mes eſcadrons ſeront dans leur juſte proportion & fortifiés en même tems de deux petites troupes derrière leurs ailes.

2.° Je puis encore former deux lignes d'eſcadrons, & reſter ſur trois rangs, ſi je le trou-

(*a*) C'eſt le plus grand défaut que puiſſe avoir un eſcadron. Voyez le chap. ci-après.

ve bon & avec autant de facilité & toujours en avançant vers l'ennemi. Dans ce cas au ſignal que je leur ferai donner, chaque commandant d'eſcadron laiſſera en arrière ſix files à ſa droite, & ſix à ſa gauche, qui s'uniront aux petites troupes, qui ſont déjà toutes prêtes à former le centre, & dans un inſtant j'ai deux lignes d'eſcadrons ſur vingt-quatre de front & trois de hauteur (*a*). Cette manœuvre peut être utile en bien des occaſions: par exemple ſi le terrain que j'ai à parcourir eſt embarraſſé de buiſſons, ou autres obſtacles, alors en diminuant le front de mes eſcadrons, je les menerai plus aiſément & plus vigoureuſement à la charge: ou bien, ſi pour attaquer l'ennemi, qui m'attend de pied ferme, je ſuis obligé d'avancer dans un terrain, qui va en s'élargiſſant, alors mes ailes abandonnant leurs appuis reſteroient en l'air, & l'ennemi qui préſente un plus grand front que le mien pourroit les tourner; pour remédier à cet inconvénient; en formant la ſeconde ligne, trois eſcadrons ſe placent en potence ſur l'une & l'autre aile, & les autres ſe tiennent en réſerve derrière; tandis que les premiers marchent hardiment au

(*a*) *Pl. XV.*

choc (*a*) : s'ils renverſent les eſcadrons ennemis, comme cela ne peut manquer d'arriver, s'ils les attendent de pied ferme, alors les eſcadrons qui ſont derrière paſſent par les intervalles, & achèvent la défaite. Si les ennemis s'aviſoient de tourner les ailes au moment du choc, ils ſeroient tournés eux-mêmes par les eſcadrons qui forment le crochet derrière (*b*).

Voici encore un autre avantage de mon ordre de bataille : ſuppoſons que vous donniez malheureuſement dans une embuſcade ou bien, qu'en avançant à l'ennemi, des troupes légères par un grand détour qu'elles auront fait, vous tombent à dos, dans ce cas, vous pouvez leur oppoſer dans un inſtant une ligne de petits eſcadrons ; les deux petites troupes, qui ſont derrière chaque eſcadron, celle de la droite fait un demi-tour à gauche, par deux quarts de caracole & celle de la gauche les fait à droite, ſe joignent enſemble, & par une contremarche de ſix pas elles ſe mettent ſur deux rangs ; moyennant cette manœuvre très-aiſée & très-vîte faite vous formez une ligne

(*a*) *Voyez pl. XV.*

(*b*) Par une ſemblable manœuvre exécutée comme il faut, on peut en avançant former une eſpèce d'oblique, pour ſe porter tout à coup ſur le flanc des ennemis.

ligne de petits eſcadrons ſur dix-huit de front & deux de hauteur, que vous faites marcher tout de ſuite contre les troupes légères, qui s'avancent pour vous prendre à dos; il eſt ſûr qu'elles reprendront bientôt le chemin par où elles ſont venues.

Les petites troupes, qui ſont derrière les eſcadrons, vous ſerviront dans vos marches pour fouiller le pays, & ſi avançant à l'ennemi vous côtoyez un bois, elles ſe jetteront dedans, pour voir ſi l'on n'y a point caché de l'infanterie. Vous pouvez vous en ſervir auſſi pour aller tirailler ſur les eſcadrons ennemis avant le combat. On commence par faire marcher tous les premiers rangs, enſuite quand ceux-ci ont fait leur feu, les ſeconds rangs marchent, qui ſont ſuivis des troiſièmes; cela vaut beaucoup mieux que de détacher le troiſiéme rang, comme on le pratique ſouvent; ce qui eſt une longue & difficile manœuvre.

Si vous avancez dans un terrain qui aille en s'élargiſſant, alors, afin que vos eſcadrons puiſſent inſenſiblement embraſſer tout le terrain, ſans laiſſer de trop grands intervalles entre eux (*a*), vous les renforcez

(*a*) Quoiqu'ils ne ſoient nullement dangereux pour des eſcadrons, qui ont des petites troupes qui défendent

en faiſant avancer une de ces petites troupes ſur la droite ou ſur la gauche, ou, s'ils vous convient, toutes les deux enſemble, ainſi vous augmentez vos eſcadrons, depuis trente-ſix de front juſqu'à quarante-huit, autant que vous le jugez à propos, & que le terrain où vous devez combattre le requerra (*a*), & cela avec la plus grande facilité du monde, & ſans la moindre confuſion. Si vous avancez en ligne pleine, & que le terrain vienne à s'étrecir, vous faites avec la même aiſance reculer un certain nombre de ces petites troupes ſelon le beſoin, & vous empêcherez par là votre ligne de crever, ou de ſe met-

leurs flancs & leurs épaules. Cependant, ſi après avoir fait entrer les petites troupes, il reſtoit encore des intervalles aſſez grands pour être dangereux, alors il faut vîte ſe ſervir des troiſièmes rangs, pour reformer d'autres petites troupes à placer derrière les eſcadrons. Tout cela eſt auſſi facile à faire, que vîte exécuté.

(*a*) Si je me trouvois dans un terrain fort étendu, & vis-à-vis d'un ennemi qui me dépaſſât de beaucoup aux ailes, alors ne puis-je pas auſſi dans un inſtant doubler le nombre de mes eſcadrons en les réduiſant à 24. de front & deux de hauteur, avec leurs petites troupes de douze maîtres chacune ſur deux rangs: ma tactique ſubſiſteroit toujours à peu près avec tous ſes avantages: car mes eſcadrons étant dans leur état naturel de 144. maîtres, en les diviſant en deux parties égales, chaqu'eſcadron en formeroit deux de ſoixante & douze maîtres y compris les petites troupes; alors j'étendroiſ mon aile du double.

tre de biais; & tout cela ſe fait & ſe défait aiſément en marchant, ou de pied ferme comme on veut. Quel avantage n'auroit pas encore un eſcadron qui ſe trouveroit ſéparé des autres? Comme il arrive très-ſouvent après un combat de cavalerie, où les deux partis ont à-peu-près également ſouffert, & que tous les eſcadrons ſont en déſordre, qui tire d'un côté, qui tire de l'autre, qui s'aſſemble pour revenir à la charge & qui fuit, c'eſt alors qu'un eſcadron bien mené marchant ſerré, & fortifié de deux petites troupes derrière ſes ailes feroit des miracles, & battroit tout ce qui ſe préſenteroit en détail devant lui.

Suppoſons encore, qu'un tel eſcadron abandonné dans une plaine voye venir à lui un monde de troupes légères dans le deſſein de l'envelopper (*a*), il peut dans un inſtant ſe mettre, non ſeulement en état de défenſe, mais encore attaquer lui-même toutes ces troupes légères qui ont la hardieſſe de l'approcher; & voici comment.

Dès que le Commandant de l'eſcadron voit venir ces troupes, il avertit ſes Offi-

(*a*) *Voyez pl. XVI.*

ciers d'être attentifs, & au moment qu'elles commencent le cercle pour l'entourer, il fait le commandement: *A droite & à gauche formez le carré.*

A ce commandement, la diviſion de la droite A. fait un quart de caracole à droite, la diviſion de la gauche B. le fait à gauche, & celle du centre C. marche vingt ſept pas en avant droit devant elle: Les deux petites troupes DD., celle de la droite fait deux quarts de caracole à gauche, & celle de la gauche les fait à droite, enſuite ſix pas chacune de biais pour ſe joindre. En même tems les derniers rangs de chaque diviſion reſtent en arrière, & forment quatre petites troupes de douze cavaliers chaqu'une ſur deux rangs, qui ſe placent aux endroits EE. (*a*), rien de plus facile, ni de plus vîte exécuté que cette manœuvre. Dès qu'elle eſt achevée les trompettes donnent un ſignal, auquel toutes ces diviſions vont à bride abattue heurter ce qui ſe trouve devant elles, à peine ont elles paſſées ſur le corps aux troupes qu'elles ont renverſées, qu'elles font vîte un demi-tour à droite, & reviennent attaquer

(*a*) *Voyez pl. XVII.*

de la même façon ce qui reſte ; il eſt ſûr que ces troupes légères attaquées de la ſorte prendront bien vîte leur parti, car elles n'aiment guères avoir à faire avec des troupes peſantes, qui combattent bien ſerrés & en ordre ; quand elles ſeront en fuite, on ne les pourſuivra pas, on réformera deréchef l'eſcadron, & on ſe retirera en bon ordre.

Mais en voilà bien aſſez pour ce chapitre, & pour les gens du métier, qui par leur application ſont en état de connoître au premier coup d'œil, toute la force des évolutions de la cavalerie ; pour les autres qui, bien que du métier, ne ſont Officiers de cavalerie, que parcequ'ils ont un cheval dans leur écurie, & un brevet dans leur poche, & qui ſe trouvent quelquesfois, & preſque toujours ſans ſavoir comment, à la tête d'un eſcadron pour faire quelques caracoles à droite & à gauche, mais qui n'y entendent pas malice, pour ces meſſieurs c'eſt du Grec. Un quart de ce que j'en ai dit, auroit ſuffi pour les faire bâiller le reſte de leur vie.

CHAPITRE VII.

Erreurs de Mr. Folard ſur l'article de la cavalerie.

Des batailles de la Trébie, de Pavie, de Leypzig & de Lutzen.

A Méſure que j'ai lu, étudié & médité avec attention Mr. Folard, je me ſuis aperçu toujours de plus en plus, qu'il étoit très-foible dans la partie de la guerre qui regarde la cavalerie, & quoique lui-même nous aſſure qu'il y étoit très-habile, je ne puis me le perſuader. Sa mauvaiſe humeur contre cette arme ſi néceſſaire dans une armée, n'auroit pas tant éclatée, s'il en avoit bien connu toute la force & la véritable façon de s'en ſervir. Sa mauvaiſe humeur dis-je contre ce corps reſpectable, reſſemble aſſez à celle de Boileau contre les femmes, il en diſoit toujours du mal, parcequ'un accident fatal l'avoit, dit-on, privé du plaiſir de les bien connoître. Ainſi quand Folard diſoit du mal de la cavalerie, la raiſon n'en étoit elle pas, qu'il ſentoit ſa

foibleſſe & ſon incapacité à s'en ſervir avec avantage, il avoit été élevé dans l'infanterie, il en avoit fait une étude particulière, comme de raiſon, & il y avoit même réuſſi, car quoiqu'il ait un peu outré ſon ſyſtème des colonnes, quoiqu'il ait voulu tout ramener à ce ſyſtème, il n'a pas laiſſé de l'aveu même des connoiſſeurs, que de faire de très-belles découvertes dans la partie de la tactique, qui regarde l'infanterie. On voit que tout ce qu'il y dit eſt à lui, que les réflexions qu'il y fait ſont d'un homme très-verſé dans cette matière. Il n'en eſt pas ainſi quand il parle de la cavalerie, on s'aperçoit d'abord qu'il n'avoit point de pratique, & même très-peu de théorie, il a beau citer tous les Auteurs qui en ont traité. Il ſe contredit en les citant, & juge ſouvent bien mal de leur mérite; c'eſt ainſi par exemple, qu'il trouve excellent ce que Walhauſen a écrit contre George Baſta, un des meilleurs Officiers de cavalerie, qui ait exiſté, & l'on n'a pour s'en convaincre, qu'à lire les deux traités qu'il a laiſſé, l'un ſur la cavalerie, l'autre ſur la diſcipline militaire, quoique peu utiles aujourd'hui. L'on verra cependant que c'eſt lui, qui le premier s'eſt aperçu,

que toute la force de la cavalerie consistoit dans l'ordre serré & dans le choc ; & c'est une des principales raisons, pour lesquelles il a aboli les piques, & substitué les cuirassiers aux lanciers.

Walhausen ne répond que des pauvretés, pour soutenir contre George Basta l'utilité de la lance, & c'est ce que Mr. Folard appelle, *battre en ruine.*

Le Général de l'Empereur, qui avoit gagné des batailles en Hongrie & en Transilvanie à la tête de ses braves cuirassiers, en savoit sûrement davantage sur cet article, que le Capitaine de la louable ville de Dantzick, qui ne s'étoit jamais trouvé à la tête d'une armée, & n'avoit jamais gagné de batailles, il étoit simplement homme d'esprit pour son tems, & un passable théoricien, ce qu'il a dit de mieux touchant la cavalerie, il l'a tiré de l'ouvrage même de Basta ; ceux qui seront curieux de savoir les raisons, qui ont porté cet habile Général à substituer les cuirassiers aux lanciers, n'ont qu'à lire son traité de la cavalerie ; d'ailleurs les éloges, que Mr. Folard prodigue à foison à Walhausen, ne le mettront jamais seulement de pair avec l'autre, car il n'y a aucune comparaison à faire entre lui & George Basta.

C'eſt encore ſans connoiſſance de cauſe qu'il nous dit, qu'il faut toujours inſérer des pelotons d'infanterie dans les intervalles des eſcadrons, afin qu'ils ſe jettent au moment du choc ſur les flancs des eſcadrons ennemis.

On a eu beau lui faire voir que cela étoit abſurde, parcequ'il eſt impoſſible de trouver des ſoldats aſſez déterminés pour s'expoſer à attaquer des eſcadrons, qui viennent à eux à toute bride, & qui leur paſſeront ſur le corps, ſans qu'ils puiſſent s'en défendre, & qu'il étoit encore impoſſible, que des pelotons de fantaſſins puſſent ſuivre & tenir pied à une cavalerie, qui marche avec la célérité néceſſaire pour renverſer celle qui lui eſt oppoſée: voici ce qu'il répond en homme, qui croit être bien intelligent en manœuvres de cavalerie.

" Ces pelotons, me diſent-ils, ne ſau-
" roient ſuivre les eſcadrons qu'ils ſoutien-
" nent, comme s'ils marchoient à l'enne-
" mi à toute bride; au lieu qu'ils y vont
" au grand pas, ou tout au plus au petit
" trot, outre qu'ils ne prennent carrière,
" ou ne doivent la prendre qu'à quarante
" pas de l'ennemi. Ces deux objections ſont

" ſi mauvaiſes, que j'ai preſque honte d'y " répondre (*a*).

Si Mr. Folard avoit dû avoir honte de quelque choſe, c'auroit dû être, de traiter dogmatiquement une matière qu'il n'entendoit pas aſſez pour s'ériger en maître, & non pas de répondre à des Officiers intelligens qui lui faiſoient des objections, auxquelles il n'y avoit rien à répondre?

Comment! avec tant d'habileté Mr. Folard veut, que des eſcadrons qui avancent pour en combattre d'autres qui leur ſont oppoſés, aillent le grand pas, ou tout au plus le petit trot, juſqu'à ce qu'il ſoient à quarante pas d'eux, & alors il leur permet de charger au galop. Peut-on faire marcher à l'ennemi une cavalerie plus pitoyablement? Que pourroit-on faire de mieux pour ſe faire battre? J'en ſuis faché pour lui; mais le Roi de Pruſſe ne penſe pas ainſi. Il recommande à ſes Officiers d'avoir attention ſurtout d'éviter d'être chargés, & de tâcher de charger toujours les premiers. Vous vous ébranlerez, leur dit-il, au grand trot, & vous chargerez au grand galop, en obſervant d'être toujours bien ſerré; enſuite il leur répond ſur ſa parole

(*a*) *Folard tom. 4. pag. 151.*

royale, qu'en agiſſant ainſi, ils battront infailliblement leurs ennemis (*a*), & Mr. de Saxe dit, que toute cavalerie qui n'eſt pas dans le cas de courir à toute bride bien ſerrée & bien rangée une carrière au moins de deux mille pas, ne vaudra jamais rien (*b*). Je voudrois de mon côté bien ſavoir, quel eſt l'Officier de cavalerie qui commandant une aïle, ſauroit me dire avant l'attaque, à quelle diſtance il chargera ſon ennemi au grand galop. Cela eſt facile à déterminer pour ces Officiers, qui ne font jamais caracoler leurs eſcadrons ailleurs que ſur le papier, ils peuvent ſans danger imaginer autant d'évolutions, & faire impunément autant de fautes qu'il leur plaira, il ne leur en coutera jamais que leur encre & leur papier. Quant à moi je ſuis très-perſuadé, qu'il eſt impoſſible de déterminer ni le moment, ni la diſtance de l'attaque à toute outrance, parceque cela dépend du terrain que l'on doit parcourir, de l'ennemi auquel l'on a à faire, & de

(*a*) *Réglement pour la cavalerie Pruſſienne.*

(*b*) Tout eſcadron, dit Mr. de Saxe, qui ne peut charger deux milles pas à toutes jambes ſans ſe rompre, n'eſt jamais propre à la guerre. *Mémoir. ſur l'art de la guerre art. 4. pag. 54.*

la vîteſſe avec laquelle un mouvement doit être plus ou moins rapidement exécuté. Croit-on par exemple, que les trente eſcadrons Pruſſiens qui décidèrent de la bataille de Rosbach, ayent attendu d'être à quarante pas des ennemis, pour les charger au grand galop? Je crois bien que non. Il eſt vrai que ſi j'ai à faire à un ennemi qui m'attende de pied ferme, ou qui s'avance vers moi au pas, je ne me preſſerai point de le charger à toute outrance, j'attendrai peut-être pour cela, que je ſois à quelque cent-cinquante, ou deux cents pas de lui, pour ménager un peu plus mes chevaux, mais j'aurai toujours bien l'œil ſur lui, afin qu'il ne me prévienne pas. Ainſi comme l'on voit, il n'appartient qu'à Mr. Folard de déterminer au juſte, le moment d'une telle charge, à lui, qui arrange ſon ennemi comme il lui plait, & qui ſuppoſe toujours avoir à faire avec des imbécilles, qui lui laiſſeront le tems d'exécuter tous les mouvemens qu'il projette ſans le troubler en rien. Mais, ce qu'il exige de ces pelotons au moment du choc, eſt-il plus faiſable?

" Ces pelotons, dit-il, ſe jetteront au " moment du choc de mes eſcadrons avec

" ceux de l'ennemi entre les intervalles,
" les prendront en flanc à coups de fuſils,
" & de bayonnettes; le flanc & la crou-
" pe d'un eſcadron ſont-ils bien rédouta-
" bles? Et le feu de cette ſorte d'arme
" eſt-il digne de conſidération à cet égard
" là? Rien de plus mépriſable. Ces eſca-
" drons attaqués en même-tems ſur tout leur
" front, ſont-ils bien en état de paſſer
" ſur le corps des pelotons, qui s'éparpil-
" lent de toutes parts? On n'a qu'à lire
" la bataille de Pavie, où les pelotons
" commencèrent à paroître pour la prémiè-
" re fois depuis les anciens, & l'on ver-
" ra que quinze cens arquebuſiers choiſis
" ſur toute l'infanterie Eſpagnole, & dreſ-
" ſés à cette façon de combattre, furent
" ſeuls la cauſe de la défaite de la gen-
" darmerie Françoiſe, la plus déterminée
" de l'Europe (*a*). Un eſcadron ſe rom-
" pra-t-il pour courir après des pelotes d'in-
" fanterie qui ſe refuſent à eux, qui s'é-
" parpillent de tous côtés & ſe dérobent
" à leurs yeux, pour revenir ſur eux un

(*a*) Les pelotons d'arquebuſiers à la bataille de Pavie, ne penſèrent jamais à ſe jeter dans les intervalles des eſcadrons ennemis, c'eſt ce que nous prouverons ci-après.

" inſtant après? On ſe voit alors dans la " triſte néceſſité d'eſſuyer une grêle de coups " de fuſil ſans pouvoir ſe défendre & ſe " tirer d'embarras. Voilà des gens en vé- " rité qui courent un grand danger; ſe " peut-il rien imaginer de plus pitoyable " que ces objections (*a*)?

J'ai déjà fait remarquer, que les pelotons d'infanterie, que Mr. Folard prétend inſérer dans les intervalles de ſes eſcadrons, devroient être compoſés tout au moins, d'une troupe de courreurs très-leſtes, pour pouvoir tenir pied à une cavalerie marchant à l'ennemi, non pas de la façon que Mr. Folard le prétend, *le pas ou le petit trot*, mais telle qu'une cavalerie doit marcher, pour renverſer celle qui lui vient contre. Voyons maintenant à quoi doivent être employés ces pelotons.

A paſſer au moment du choc dans les intervalles des eſcadrons ennemis pour les chauſſer en flanc, & en croupe à coups de bayonnettes, & de fuſils. Fort bien. Mais du moins, l'Officier même le plus folariſte, qui aura ſeulement quelques notions de la façon de combattre de la cavalerie, com-

(*a*) *Fol. tom. 4. pag. 152.*

mencera par m'accorder que ces pelotons entrelaſſés dans les eſcadrons, ne ſeroient d'aucune utilité contre un ennemi, qui ſe préſenteroit à eux en ligne pleine (*a*), encore moins contre un ennemi qui auroit ſes eſcadrons fortifiés par de petites troupes derrière ſes ailes; car il ne s'agiroit plus alors de gagner ni flancs, ni croupes, parceque toute cette infanterie ſeroit bientôt renverſée & taillée en pièces. Il nous faut encore faire voir à Mr. Folard, que, quand même les eſcadrons, contre qui il auroit à faire, ſe rangeroient ſelon la méthode ordinaire, c'eſt-à-dire comme il le ſouhaite, avec des intervalles des uns aux autres égaux à leur front, ils ne laiſſeroient pas que de le battre encore, & ce qu'il y aura de plus cruel pour lui, il ſera défait préciſément, parcequ'il aura mêlé de l'infanterie avec ſes eſcadrons. Je prie que l'on jette un moment les yeux ſur la planche n.° XVIII., où je ſuppoſe qu'une aile de cavalerie A. diſpoſée à la façon de Mr. Folard, avec des pelotons d'infanterie B. dans les intervalles, attaque une aile de la cavalerie ennemie C.

(*a*) *Voyez encore une fois la pl. VIII.*

égale en nombre d'eſcadrons; mais comme je donne à Mr. Folard quatorze pelotons de quinze grenadiers chacun, comme il les demande, qui font le total de 210. hommes, je veux de mon côté avoir auſſi deux files par eſcadron qui le débordent à chacune de ſes ailes; mes huit eſcadrons étant ſur trois rangs, cela me donnera l'avantage ſur lui de 96. maîtres: ce n'eſt pas beaucoup demander je crois? Surtout à lui, à qui je donne encore plus du double de fantaſſins, & qui offre généreuſement la moitié de plus, car il *ſe ſoucie fort peu d'être débordé.* Peſons maintenant le pour & le contre des deux ordres, ſes avantages & les miens, & cela ſans paſſion, ſans eſprit de parti & ſans préjugé.

Commençons par lui: quels ſeront ſes avantages (*a*)? A la vérité je n'en vois point

(*a*) Que l'on n'oublie pas que c'eſt lui qui doit marcher le premier. Car s'il m'attendoit de pied ferme & que j'allaſſe l'attaquer ſous le feu de ſa mouſqueterie, il pouroit alors avoir raiſon de faire ſoutenir ſa cavalerie par ſon infanterie, laquelle ſe retireroit, après avoir fait ſes feux, derrière les bataillons de l'aile, au moment que ſes eſcadrons s'ébranleroient pour venir à moi: mais ce n'eſt pas de quoi il eſt queſtion ici, car c'eſt lui qui marche à l'attaque, comme il le dit, avec ſes eſcadrons entrelacés de pelotons. & c'eſt ce qui rend cette manœuvre tout-à-fa[illegible] ſingulière.

point d'autres (ſi encore c'en peut être un) que quelques coups de fuſil qu'il me fera eſſuyer en avançant, mais qui ne me feront ſûrement pas grand mal, car ſur ce qu'il ſe flate que ſes pelotons gagneront les flancs, & les croupes de mes eſcadrons, & qu'ils les chauferont à bons coups de fuſil & de bayonnette; cela ſe peut-il ſeulement concevoir? Dans le fort de la mêlée ils ne pourront tirer, ſans riſquer de faire autant de mal aux leurs qu'aux miens. Les coups de bayonnette, ſi c'eſt ſur les flancs qu'ils les portent; eh bien ſuppoſez que mes cavaliers ne ſachent point ſe ſervir de leurs ſabres pour ſe défendre, quand ils auront aſſommé un cheval avec ſon homme, de pluſieurs coups de bayonnette, car ni un, ni deux, ni quelquefois dix coups, n'aſſomment point un cheval ſur le champ, comment arriveront-ils au ſecond cavalier? Et ſi c'eſt aux croupes, ce ſera ma foi une belle manœuvre à voir, que des fantaſſins, qui piqueront d'auſſi loin qu'ils pourront, les croupes des chevaux de mes cavaliers, de peur de recevoir des coups de pied, ils me feront aſſûrément bien du dommage. D'ailleurs compte-t-on mes 96. cavaliers pour rien? Croit-

on qu'ils ne ſuffiront pas, pour chaſſer en peu de tems tous ces fantaſſins, qui vont égratignant avec leurs bayonnettes les croupes des chevaux? *Ils s'éparpilleront de toutes parts*, dit-il, *pour enſuite revenir à la charge.* S'ils s'éparpillent, toûjours même inconvénient, pour ce qui regarde les coups de fuſil, s'ils reviennent on les rechaſſe encore, & bienheureux ceux, qui pourront ſe ſauver. Mais laiſſons là ces pauvretés & venons à l'eſſentiel: eſt-il vrai que ces eſcadrons entrelaſſés de pelotons d'infanterie, qui viennent pour m'attaquer, ſont obligés de s'avancer vers moi au pas, ou tout au plus au petit trot, ainſi que Mr. Folard le dit lui-même, en nous faiſant remarquer que c'eſt là la véritable façon de marcher à l'ennemi? Nous qui n'en convenons pas, nous ferons bien-tôt voir, ſi c'eſt lui ou nous, qui avons raiſon. Ces eſcadrons A. qui s'avancent au pas vers les miens C., s'ils ont mille pas à faire, il leur faudra tout au moins ſept minutes, car c'eſt le tems qu'il faut à une troupe d'infanterie, qui marche le pas redoublé, pour parcourir un pareil eſpace, & ſûrement ces pelotons ne pourront pas aller plus vîte, c'eſt déjà beaucoup pour des gens, qui doivent agir

avec force au moment qu'ils joindront l'ennemi; n'eſt-il pas encore bien vrai, que pendant qu'ils parcourront les huit cents premiers pas, par exemple de A. en E., je n'ai pas beſoin de bouger de ma place, parceque je puis ſûrement juger de leur allure, par leur diſpoſition? Je ne reſterai pourtant pas les bras croiſés ſans rien faire, comme Mr. Folard le ſuppoſe, mais je ferai jouer mon canon ſur eux, & à meſure qu'ils s'avanceront, l'aile droite de mon infanterie F. pourra auſſi les incommoder. L'on ſait combien de coups ſoit de canon ou de mouſqueterie peuvent être tirés dans une minute, ainſi l'on peut calculer là-deſſus (*a*). Au moment que je les verrai à l'endroit E., que je ſuppoſe à deux cents pas de moi, je fais donner le ſignal pour la charge: qu'en arrivera-t-il? Alors M.F. ſera-t-il bien dans le cas d'attendre d'être à quarante pas de moi pour me charger? Ce qu'il en arrivera, le voici: embarraſſé de

(*a*) Le plus bel avantage de la cavalerie conſiſte, en ce qu'elle peut impunément mépriſer le feu des ennemis en les chargeant avec la plus grande célérité: donc, Mr. Folard en mêlant de l'infanterie avec ſes eſcadrons, s'ôte cet avantage: eſt-ce là ſe connoître en cavalerie?

ſes pelotons qu'il ne voudra point abandonner, j'arriverai ſur lui avec une vélocité infiniment ſupérieure à celle, avec laquelle il s'avance vers moi, & en raiſon de cette vélocité je renverſerai dans un moment ſes eſcadrons & ſes pelotons à la fois. Je n'en dirai pas davantage, pour ne point répéter ce que j'ai déjà dit en parlant du combat de cavalerie d'Annibal contre Publius Scipion. Il eſt pourtant néceſſaire de remarquer encore une fois, que l'ordre avec lequel j'attaque ici Mr. Folard, eſt un des plus foibles, dont on puiſſe ſe ſervir dans une plaine; qu'en ſeroit-il par exemple arrivé, ſi mes eſcadrons C. avoient été fortifiés de leurs petites troupes, qui au moment du choc auroient tout enveloppé infanterie & cavalerie? C'eſt alors que les pelotons de Mr. Folard ſe ſeroient bien trouvés dans leurs affaires (*a*). Que conclurons nous donc de tout ce que nous avons dit? 1.° Qu'il reſte démontré, que de la façon que la cavalerie doit combattre (*b*), il ſeroit

(*a*) *Voyez encore la planche VIII.* Que l'on me pardonne les petites redites dans leſquelles je tombe quelquefois.

(*b*) La cavalerie doit toujours attaquer avec célérité, maxime générale, ſans cela elle ſera toujours battue.

ridicule & même impoſſible, de vouloir entremêler de l'infanterie dans les intervalles des eſcadrons, qui ſont deſtinés pour attaquer bruſquement l'ennemi.

2.° Que Mr. Folard ne connoiſſoit pas aſſez la véritable façon, ni la manière la plus avantageuſe de faire combattre cette arme, quand il diſoit que ces pelotons d'infanterie entremêlés dans les eſcadrons, étoient d'une ſi grande force, ſi aiſés à manier, & d'une ſi grande exécution au moment du choc, que l'on auroit pu attaquer l'ennemi avec la moitié moins de cavalerie, en ſuppléant au nombre par autant de fantaſſins.

Paſſons maintenant aux exemples cités par Mr. Folard, pour nous démontrer la force & l'utilité de ſon ſyſtème. Je dis que parmi ces exemples, il y en a qui ſont purement de ſon invention, d'autres qu'il n'a pas cité avec toute la bonne foi poſſible, & enfin que ceux-mêmes qui ſont avérés, ne prouvent rien en faveur de ſon ſyſtème.

Et voici la preuve de ce que j'avance.

Mr. Folard prétend, qu'Annibal à la bataille de la Trébie contre Sempronius, où il remporta ſur ce Général une victoire complète, inſéra des pelotons d'infanterie dans les intervalles de ſes eſcadrons. Et

cela eſt de ſa pure invention: " Annibal, " dit-il, fit un trait d'un guerrier habile " & éclairé, en faiſant paſſer ſon infante- " rie légère à ſa cavalerie, qu'il entremêla " par pelotons parmi ſes eſcadrons.

" Sempronius auroit dû remarquer cette " conduite d'Annibal, pour tâcher de l'i- " miter; mais comme les Généraux mé- " diocres ne s'écartent jamais de la cou- " tume ordinaire, on ne devoit pas atten- " dre qu'il imitât ſon ennemi, & qu'il for- " tifiât ſa cavalerie par ſon infanterie. Les " mauvais Généraux ſont ſemblables aux " Médecins ignorans, qui tueroient plutôt " leurs malades, que de ſortir des règles " ordinaires (*a*).

Si les réflexions de Mr. Folard, qui connoiſſoit combien les préjugés & la coutume ont de pouvoir ſur les eſprits médiocres, ſont excellentes, la diſpoſition qu'il ſuppoſe à la cavalerie d'Annibal, n'en eſt pas moins fauſſe, & tout-à-fait contraire à ce que nous dit Polybe.

" A un mille de ſon camp, dit l'Au- " teur Grec, Annibal rangea ſur une li- " gne ſon infanterie, qui faiſoit près de

(*a*) *Fol. tom. 4. pag. 145. & 146.*

" vingt mille hommes tant Gaulois, qu'Eſpagnols & Afriquains. La cavalerie, qui " en comptant les Gaulois alliés, montoit " à plus de dix mille hommes, il la partagea ſur les ailes, où il plaça auſſi les " éléphans, partie devant la gauche, partie devant la droite. Du côté de Sempronius, ſon ordonnance fut celle dont " les Romains ont coutume de ſe ſervir " (*a*). Il avoit à ſes ordres ſeize mille Romains & vingt mille alliés, nombre, où " monte une armée complète, lorſqu'il s'agit de batailles générales, & que les " deux Conſuls ſe trouvent joints enſemble. " Il jeta ſur les deux ailes ſa cavalerie, " qui étoit de quatre mille chevaux, & " s'avança vers l'ennemi fiérement, au petit pas & en ordre de bataille (*b*). " Quand on fut en préſence, les armés à " la légère de part & d'autre engagèrent " l'action (*c*). " (Enſuite dans la page qui ſuit il continue & dit) " Auſſi dès " que les armés à la légère ſe furent ré- " tirés par les intervalles, & que l'infan-

(*a*) C'étoit l'ordre en quinconce alors.
(*b*) *Polyb. liv. 3. chap. 15.*
(*c*) *Ibidem.*

" terie pesamment armée en fut venue
" aux mains, alors la cavalerie Cartha-
" ginoise, qui surpassoit de beaucoup la
" Romaine en nombre & en vigueur,
" tomba sur celle-ci avec tant de force &
" d'impétuosité, qu'en un moment elle
" l'enfonça & la mit en fuite (*a*) ".

Voilà donc clairement prouvé, que ces pelotons que Mr. Folard insère dans les escadrons d'Annibal, sont de son invention.

1.° Parcequ'il contredit Polybe, qui dit que les troupes légères de part & d'autre engagèrent l'action, & ensuite se retirèrent par les intervalles; & il ne dit point qu'elles se mêlèrent parmi la cavalerie.

2.° Annibal, qui avoit six mille chevaux de plus que le Général Romain, n'avoit pas besoin de ce prétendu renfort, que Mr. Folard lui donne très-mal à propos.

3.° De la façon que l'Auteur Grec nous dit que la cavalerie Carthaginoise attaqua, il est impossible qu'il pût y avoir de l'infanterie mêlée parmi elle: & celle-ci est une raison à laquelle il n'y a rien à répondre. *La cavalerie Carthaginoise*, dit l'Auteur cité, *qui surpassoit de beaucoup la*

(*a*) *Ibidem.*

Romaine en nombre & en vigueur, tomba ſur celle-ci avec tant de force & d'impétuoſité, qu'en un moment elle l'enfonça & la mit en fuite: or, comment accorder cette force & cette impétuoſité, avec laquelle la cavalerie Carthaginoiſe attaqua, avec les pelotons de fantaſſins, qui n'auroient pu la ſuivre?

Veut-on encore une autre preuve, que jamais Annibal ne penſa de faire uſage d'une diſpoſition auſſi ridicule, que le ſeroit celle de mêler des pelotons d'infanterie avec une cavalerie, qui doit attaquer la première? C'eſt qu'à Zama, où il étoit de beaucoup inférieur en cette arme à Scipion, on ne voit pas qu'il ſe ſoit aviſé de cet expédient (*a*), pour ſuppléer au nombre. Auſſi Mr. Folard le lui reproche-t-il: " Il pouvoit, dit-il, ſauver ſa cava-" lerie d'une entière défaite, il pouvoit y " entremêler ſes armés à la légère, qui " lui furent inutiles; cette méthode ne lui " étoit pas inconnue" (*b*).

Si donc, Annibal, ne s'en ſervit point

(*a*) Nous avons déjà vu auſſi, qu'à la bataille du Teſin il marcha avec ſa ſeule cavalerie contre Scipion.

(*b*) *Folard tome 6. pag.* 190.

à Zama, où il étoit inférieur en cavalerie, eſt-il croyable, qu'il en ait fait uſage à la bataille de la Trébie, où il étoit de beaucoup ſupérieur? Il eſt vrai que Mr. Folard nous dit, que la tête lui tourna à cette bataille de Zama. Admirez encore, je vous prie, comment ceci s'accorde avec ce que nous dit Polybe auteur contemporain. Voici ſes propres mots: " Cependant Annibal employa " tout ce qui ſe pouvoit humainement trou- " ver de moyens pour vaincre " (*a*): cela n'eſt pas d'un homme à qui la tête tourne (*b*); enſuite il finit ce chap. 1. du liv. 15. par ces réflexions: " Si ce Héros juſqu' " alors invincible, après avoir fait pour " vaincre tout ce qui ſe pouvoit faire, n'a " pas laiſſé d'être vaincu, on ne doit pas " le lui reprocher. La fortune quelquefois " s'oppoſe aux deſſeins des grands hom- " mes, & d'ailleurs il eſt aſſez ordinaire " qu'un habile homme ſoit vaincu par un " plus habile " (*c*).

(*a*) *Polyb. liv.* 15. *chap.* 1. *pag.* 180.

(*b*) Auſſi Mr. Guiſchardt, dans ſes obſervations ſur cette bataille, a-t-il raiſon de dire, que l'Annibal de Zama eſt tout autre Général, que l'Annibal du Chevalier Folard? Voyez ſes mémoires milit. tome prem. chap. 12.

(*c*) *Ibid.*

On peut donc avancer, ſans faire tort à Mr Folard, que ces pelotons d'infanterie qu'il inſère dans les intervalles des eſcadrons d'Annibal, dans le plan qu'il nous donne de la bataille de la Trébie, ſont de ſa pure invention, & n'ont jamais exiſté que dans ſa tête.

Paſſons à la bataille de Pavie, " où les " pelotons commencèrent, dit Mr. Fo- " lard, à paroître pour la première fois " depuis les anciens, & l'on verra que " quinze-cents arquebuſiers choiſis ſur toute " l'infanterie Eſpagnole, & dreſſés à cet- " te façon de combattre, *furent ſeuls la* " *cauſe* de la défaite de la gendarmerie " Françoiſe, la plus déterminée de l'Eu- " rope " (*a*).

Il eſt vrai qu'à la bataille de Pavie, où les François commirent de ſi grandes fautes, avant & pendant la bataille (*b*),

(*a*) *Fol. tom. 4. pag. 152.*

(*b*) La première faute fut d'avoir détaché pendant le ſiège, & en préſence d'une armée ſupérieure, un corps de dix mille hommes pour aller conquerir Naples. La ſeconde d'avoir livré la bataille, pendant que l'on avoit des avis ſûrs que l'armée Impériale, alloit ſe diſſiper, faute d'argent. La troiſième fut commiſe au commencement de la bataille, quand le Roi alla inconſidérement ſe placer devant la batterie de canon, que Genoulliac commandoit, & qui foudroyoit les Impériaux ſi bien,

où le Duc d'Alençon par une lacheté preſqu'incroyable, ſaiſi tout-à-coup d'une terreur panique ſe retira avec la cavalerie de l'aile gauche qu'il commandoit, ſans rendre le moindre combat, où dix mille Suiſſes à ſon exemple refuſèrent auſſi de donner, tellement " que Dieſpach leur principal " Officier ne voulant pas ſurvivre à la honte " de ſa nation, s'alla précipiter au milieu " des Allemands, où il fut accablé " (*a*). Il eſt très-vrai, dis-je, qu'à cette bataille, François premier à la tête de deux mille lances, après avoir renverſé la cavalerie Impériale, commandée par Caſtriot Marquis de Saint-Ange, & avoir tué de ſa propre main ce Commandant, fut défait à ſon tour. Mais il eſt très-faux auſſi, que quinze cents arquebuſiers, ſelon Varillas, où bien trois mille, ſelon le Père Daniel, ayent été ſeuls la cauſe de cette défaite. Une des principales cauſes, fut la mauvaiſe manœuvre que le Roi fit faire à ſes gendarmes, quand il leur commanda d'élargir leurs files; il eſt bien vrai, que ce fut

que ce brave Officier, qui avoit déjà eu tant de part à la victoire de Marignan, ſe propoſoit de défaire lui tout ſeul cette armée. *Voy. hiſt. de Franç. I. par Mr. Gaillard.*

(*a*) *Varillas hiſt. de François I, tom. 2. pag. 212.*

pour éviter une grêle d'arquebuſades des Baſques: " Le Roi, dit l'Auteur cité, pour " éviter une grêle d'arquebuſades comman- " da à ſa cavalerie de s'élargir contre la " diſcipline obſervée de tous tems, parmi " les hommes d'armes François ". Et voilà une des cauſes de la défaite de cette brave gendarmerie, qui ſe fit toute aſſommer autour de ſon maître: auſſi cet intrépide Prince ne tarda-t-il point à s'apercevoir de la faute qu'il venoit de faire.

" Le Roi s'apercevant de ſon erreur, " ordonna qu'on ſe reſerra une ſeconde " fois " (*a*).

On voit qu'il vouloit réparer la faute qu'il venoit de commettre, mais peut-être il ne fut plus à tems, car toute l'armée Impériale débaraſſée des autres troupes, qui avoient quitté le champ de bataille pour s'enfuir, vint ſe jeter ſur cette gendarmerie, qui combattoit encore vaillamment, contre Peſcaire & ſes Eſpagnols.

Ainſi comme l'on voit, il s'en manque bien que les Baſques, ayent été ſeuls la cauſe de la défaite de cette gendarmerie, on peut tout au plus dire, que les Baſques

(*a*) *Ibid. Varillas.*

par leurs arquebuſades furent la cauſe que le Roi, qui la commandoit, commit la faute, enſuite de laquelle elle fut battue. Mais Mr. Folard n'a garde d'en parler, il ferme les yeux ſur cette faute capitale, ainſi que ſur le nombre très-ſuperieur de troupes, qui enveloppa cette gendarmerie, pour ſuivre le Romancier Varillas, qui dit, " que ce grand corps de gendarmerie Françoiſe eſtimé juſque-là invincible fut " défait en moins d'une heure par de la " canaille ſans pouvoir ſe défendre, & " ſans donner aucune marque de ce qu'il " ſavoit faire.

Le même Auteur nous dit encore, avec autant de jugement, que ces Baſques ſe gliſſoient dans les intervalles, que cette gendarmerie leur avoit ouverts, faiſoient leur coup d'arquebuſe, ſur le gendarme le plus apparent de la troupe, qu'ils ne manquoient pas de tuer, reſſortoient de ces intervalles pour aller recharger leurs arquebuſes, & enſuite revenoient auſſi-tôt tuer de la même façon, qui bon leur ſembloit (*a*). En vérité je ne comprens pas, comment Mr. Folard hom-

(*a*) *Ibid. Varillas.*

me auſſi judicieux que ſavant militaire a pu donner crédit à de pareilles fables, & cru appuyer ſon ſyſtème par de ſemblables ſornettes.

Remarquons cependant, pour l'honneur de cette brave gendarmerie, que ces arquebuſiers parurent à cette bataille pour la première fois (*a*), & que s'ils firent

(*a*) Ces arquebuſiers parurent à cette bataille pour la première fois.

C'eſt-à-dire ce fut à cette bataille de Pavie donnée en 1525., où les Impériaux commencèrent à en avoir un certain nombre, que Varillas fait monter à quinze cents, & le Père Daniel juſqu'à trois mille; mais l'invention de ces arquebuſes remonte à quelques années avant cette bataille, le Père Daniel d'après Fabrice Colonne, la fixe aux dernières années du regne de Louis XII., c'eſt-à-dire vers l'an 1514. ou 1515. que ce Prince mourut: preſque tous les autres Auteurs datent cette invention ſous le regne de François I.

Du-Bellay cité encore par le même Père, dit, qu'une des premières occaſions où l'on s'en ſervit, fut en l'année 1521., lorſque le Pape Leon X. & l'Empereur Charles V. ſe liguèrent contre la France, & que leurs troupes firent le ſiège de Parme, que le Maréchal de Foix défendoit.

De cette heure, dit du Bellay, *furent inventés les arquebuſes que l'on tiroit ſur une fourchette*, & l'Auteur du Dictionnaire militaire que j'ai conſulté à l'article *Arquebuſe* dit, que la première fois qu'on ait vu des arquebuſes, fut dans l'armée Impériale de Bourbon, qui chaſſa Bonnivet de l'état de Milan, cela reviendroit en l'an 1524. une année avant la bataille de Pavie: & cela eſt confirmé par Varillas, qui dit que, Bonnivet dans ſa retraite des bords de la Seſia vers Ivrée, ayant été atta-

tant de bruit, ce fut plutôt en raiſon de la ſurpriſe qu'ils cauſèrent (car l'on ſait que tout ce qui eſt nouveau étonne) que par

qué par Bourbon fut bleſſé d'une arquebuſade, qui lui fracaſſa le bras droit: il y eut encore dans cette retraite deux perſonnes de marque de tués, Bayard & Vandeneſſe; le premier fut celui à qui Bonnivet après ſa bleſſure remit le commandement des troupes, & combattit ſi vaillemment; dit encore Varillas, que les Impériaux malgré leurs avantages furent contraints de ſe retirer, & laiſſer aller Bonnivet, qui s'en retournoit à la tête de l'armée Françoiſe couché dans une litière.

Mais ce brave Guerrier Bayard y fut tué avec ſon Lieutenant Vandeneſſe, tous deux d'un coup d'arquebuſe à croc. (*Varillas pag.* 110. *tom.* 2.)

On voit bien par-là, que l'armée de l'Empereur en Italie avoit déjà quelques arquebuſiers, mais il ne paroit pas qu'elle en eût un certain nombre, comme elle le fit paroître l'année d'après à la bataille de Pavie. Ainſi je ne crois pas me tromper en diſant que ce fut à cette bataille, où ils parurent pour la première fois, dans un certain nombre à pouvoir primer par la ſurpriſe qu'ils cauſèrent. Il eſt encore bon de remarquer, qu'il ne faut pas confondre l'arquebuſe avec le mouſquet, car l'on ne ſe ſervit de mouſquets, que quelques années après, & ſi nous en croyons Brantome ce fut le Duc d'Albe, qui le premier en fit uſage ſous le regne de Philippe II. contre les Flammands: voici ce qu'il dit dans la vie du Duc d'Albe parlant de ſes ſoldats: *Il fut le premier qui leur donna en main de gros mouſquets, & que l'on vit les premiers en la guerre, & parmi les compagnies*; enſuite il dit: *Ces mouſquets étonnèrent fort les Flamands, quand ils les ſentirent ſonner à leurs oreilles; car ils n'en avoient vu non plus que nous*: Brant. vie du Duc d'Albe tom. prem. pag. 72.

Or cela reviendroit à l'an 1566. ce ſeroit plus de 40. ans, après l'invention des arquebuſes.

par le mal qu'ils peuvent avoir fait à cette cavalerie par leurs arquebuſades. Ces braves gendarmes accoutumés à ſe battre vaillamment corps à corps avec leur lances, & qui avoient déjà renverſé la cavalerie ennemie, ſe voyant tout-à-coup attaqués de loin à coups d'arquebuſe, furent fort ſurpris de cette nouvelle façon de combattre : leur armure quoique très-peſante, ne les défendoit pas de ces coups d'arquebuſe qu'on leur tiroit : ce fut auſſi dans un de ces premiers momens de ſurpriſe, que le Roi lui-même, au déſeſpoir de voir tuer ſes gens de ſi loin, ordonna que l'on élargit les files, croyant par-là remédier au mal, & pouvoir eſquiver en partie les arquebuſades, qu'on lui adreſſoit ; & ce fut encore dans ce moment critique, qu'il fut attaqué & inveſti de toutes parts ; mais encore une fois, quoique ces pelotons de Baſques ayent contribué par leur feu à la défaite de cette gendarmerie, ils ne ſe ſont cependant pas jetés dans les intervalles des eſcadrons, ainſi que le prétend Mr. Folard, appuyé ſur l'autorité de Varillas, car, comment ces Baſques auroient-ils pu agir offenſivement dans ces intervalles, que les gendarmes leur

avoient ouverts, on ſait qu'ils n'avoient point de bayonnettes (*a*), & que pour tirer ils étoient obligés alors d'appuyer leurs longues arquebuſes ſur des fourchettes : ainſi que l'on juge par-là, ſi l'exemple que Mr. Folard nous cite de cette bataille, vient bien à propos, pour ce qu'il veut nous prouver.

Je ne finirai point ce chapitre, ſans parler encore des deux batailles, de Leipzig & de Lutzen, gagnées par Guſtave Adolphe ſur les Généraux de l'Empereur, Tilly & Wallenſtein. Ce ſeroit faire tort à Mr. Folard que de les paſſer ſous ſilence. D'ailleurs on pourroit croire que c'eſt à deſſein, que j'ai négligé d'en parler, car dans ces deux batailles on ne peut pas nier que les pelotons de mouſquetaires, que le Roi de Suéde inſéra dans ſes eſcadrons, n'ayent fait merveille, & n'ayent vraiment contribué au ſuccès de ſa cavalerie, qui battit celle des Impériaux, qui étoit en plus grand nombre ; & quoique Mr. Folard n'ait point parlé de la cavalerie dans

(*a*) Le Pere Daniel dans ſon hiſtoire de la milice Françoiſe tom. 2. pag. 422. dit, qu'il croit que le premier corps qui en a été armé, eſt le régiment des Fuſiliers, créé en 1671.

Cela reviendroit à 146. ans après la bataille de Pavie.

les réflexions qu'il fait ſur la première de ces batailles. Mais comme il en a parlé dans celle de Lutzen, & qu'il nous fait remarquer, que ſoit dans l'une ſoit dans l'autre, Guſtave Adolphe fortifia toujours ſa cavalerie par de gros pelotons, qu'il inſéra dans les intervalles de ſes eſcadrons, *méthode* (dit Mr. Folard) *que ce grand Roi n'oublia jamais dans tous les combats qu'il a donnés* (*a*). Il eſt donc à propos, dis-je, d'éclaircir le fait, & de faire remarquer que, ſi ces pelotons du Roi de Suéde influèrent beaucoup pour la victoire de ſon côté ; la mauvaiſe diſpoſition, & l'ordre pitoyable, avec lequel les deux Généraux Autrichiens firent combattre leur cavalerie, contribua encore davantage à leur défaite.

Voici en partie la rélation de la bataille de Leipzig, tirée de l'hiſtoire de Guſtave Adolphe, imprimée à Amſterdam en 1764. L'Auteur nous aſſûre qu'il a écrit ſur des mémoires excellents, & ſur un manuſcrit des plus précieux.

Guſtave Adolphe attiré en Alemagne ſoit par les Proteſtans, ſoit par le Cardinal Richelieu (cela n'a rien à faire ici) com-

(*a*) *Folard traité de la colonne tom.* 1. *pag.* 92.

mença ſes conquêtes en entrant dans ce pays, par l'Ile de Rugen & par la Pomeranie, pour être aſſuré de ſes derrières; enſuite il s'avança vers le Brandebourg, & força cet Electeur à ſe joindre à lui, en ſe faiſant remettre les fortereſſes de Spandaw & de Cuſtrin (*a*). Il ſut en même tems perſuader à l'Electeur de Saxe de joindre ſes troupes aux ſiennes, & marcha au devant de Tilly, qui l'attendoit auprès de Leipzig. " Tilly prit le parti de ne point s'é-
" carter de Leipzig, & de chercher ſeule-
" ment aux environs un champ de batail-
" le avantageux, où l'ennemi ne put l'at-
" taquer, ſans courir grand riſque d'être
" défait (*b*).

Il crut apparemment l'avoir trouvé au pied d'une chaîne de collines, qui forment un long rideau depuis Lindenthal juſqu'à la Pleiſſe, & près du village de Wahren, qui n'eſt qu'à trois quarts de mille de Leipzig. Là, il rangea ſon armée en bataille à micôte ſur une ligne, l'infanterie au centre par gros bataillons, la cavalerie ſur les ai-

(*a*) *Voyez mémoires de Brand. vie de Géorge Guillaume tom.* 1. *pag.* 82. *ed. in* 4. *Berlin* 1767.

(*b*) *Hiſt. de Guſtave Adolphe par Mr. Arkenholtz tom.* 3. *pag.* 288.

les par gros eſcadrons, & il plaça toute ſon artillerie le long, & ſur le ſommet de cette chaîne de collines qu'il avoit à dos; ſon armée ſe montoit à 35m. hommes, la droite étoit commandée par Fruſtemberg, la gauche par Pappenheim, & lui-même commandoit le centre.

Le Roi de Suéde ayant paſſé la Mulda à Duben, marcha par Welhaune, Lindenhayn, Hohen-Leyna, & ſe trouva le 7. Septembre au matin à portée du canon des Impériaux. Et voici quelle étoit, encore ſelon mon Auteur, la force & la diſpoſition de ſon armée.

Il avoit vingt mille hommes de ſes propres troupes, & les Saxons étoient quatorze à quinze mille. Il rangea cette armée ſur deux lignes, avec un gros corps de réſerve auprès du village de Podelwitz (*a*). " La première étoit compoſée au centre de " petits bataillons bien plus faciles à ſe mou- " voir, & à ſe rallier que ceux de Tilly: la " cavalerie, qui étoit ſur les ailes, étoit auſſi di- " viſée en eſcadrons beaucoup moins gros, " que ceux de l'ennemi. Ces eſcadrons

(*a*) Ce village ſe trouvoit derrière la droite de ſa ſeconde ligne.

" étoient entremêlés de pelotons de mouſ-
" quetaires. Chaque ligne avoit ſon corps
" de réſerve, & ſon artillerie " (*a*).

Il avoit placé à ſa gauche toutes les troupes Saxonnes, rangées de même ſur deux lignes, mais ſéparées par un grand intervalle de l'aile gauche de ſes troupes. Le Roi de Suéde avoit pris, dit-on, cette précaution, prévoyant que les Saxons pourroient être mis en déroute, & ne voulant pas en ce cas, qu'ils puſſent en fuyant, mettre la confuſion dans l'aile gauche de ſon armée.

L'Electeur & le Général Arnimb Saxon les commandoient.

Le Roi en perſonne s'étoit placé à la droite de ſon armée, au centre il y avoit le Général Teufel, & la gauche étoit commandée par Guſtave-Horn.

A midi la canonnade commença des deux côtés avec un fracas terrible, & dura deux heures. L'Auteur remarque, que ce jour-là un vent d'oueſt ſouffloit avec violence en face aux Suédois; & que ce vent, la pouſſière & la fumée, les incommodoient beaucoup, mais que le Roi pendant la canonnade fit faire divers mouvemens à ſa droi-

(*a*) *Tom. 3. pag. 302.*

te pour gagner le vent, ou dumoins pour ne l'avoir que de profil. " Il manœuvra ſi " bien, qu'il parvint enfin à ſon but, & que " ſa droite, ſe tournant un peu vers le nord, " évita en grande partie l'incommodité de " la fumée & de la pouſſière. Ce mouve- " ment fut ſi prompt, & le Roi ſut ſi bien " le dérober à l'ennemi, que celui-ci n'en " put profiter.

" Sur les deux heures, les deux armées " s'ébranlèrent, & ſe chargèrent au milieu " des éclats de l'artillerie. Tilly vint fon- " dre des hauteurs ſur les Suédois ; mais, " ſe trouvant trop incommodé du feu de " leur canon, il ſe jeta à droite, & tomba " ſur les Saxons avec une telle impétuoſité, " que ces troupes la plupart de nouvelles " levées, & déjà ébranlées par Fruſtenberg, " ne purent ſoutenir un ſi rude choc, & " s'enfuirent à Vauderoute avec l'Electeur, " qui piqua de deux juſqu'à Eulenbourg ..... " Il n'y eut (continue l'Auteur) que ſes " gardes qui ne fuirent point, & qui firent " leur devoir en braves gens (*a*).

Le Roi apprenant la fuite des Saxons, ſans nullement ſe déconcerter, détacha auſſi-

(*a*) *Ibid. pag.* 309. *& ſuivantes.*

tôt de ſa droite le régiment de Weſt-gothie cavalerie, & deux autres régimens d'infanterie de la ſeconde ligne, pour renforcer le flanc du Maréchal Horn.

" Il en étoit alors lui-même aux mains " avec Pappenheim, qui étoit venu fondre " ſur lui avec la gauche, dont la princi- " pale force conſiſtoit en cavalerie. Ce " fut alors qu'on vit combien l'induſtrie " peut ſuppléer à la force. La cavalerie " Suédoiſe, qui toute ſeule n'auroit jamais " pu réſiſter à ce choc, fut ſi bien ſecon- " dée par les pelotons de mouſquetaires, " entrelaſſés dans les eſcadrons, qu'elle " ſoutint parfaitement la charge; & les " mouſquetaires, n'ayant tiré qu'à bout por- " tant, toute cette cavalerie fut ſi décon- " certée de cette première décharge qu'elle " elle recula, & fit un à gauche, qui " mit en déſordre tout le régiment d'in- " fanterie du Duc de Holſtein, qui étoit " à l'extremité de la gauche du centre. " Ce fut alors que le Roi, avançant de " plus en plus vers le nord, gagna preſ- " que entièrement le vent & le ſoleil.

" La cavalerie Impériale, qui venoit " d'être ſi vertement repouſſée, ſe jeta " ſur la réſerve de la droite de la pre-

" mière ligne du Roi à la faveur des mou-
" vemens, que ce Prince faiſoit pour ga-
" gner le vent. Cette réſerve, comman-
" dée par Jean-Banner, fit d'abord la plus
" grande réſiſtance, & donna au Roi le
" tems d'accourir à ſon ſecours.

" Ce Prince, qui ne vouloit point s'
" écarter du flanc de ſon infanterie, fit
" charger cette gauche des Impériaux,
" par troupes détachées de cavalerie mê-
" lée de mouſquetaires. En même tems il
" fit avancer ſes canons de cuir bouilli (*a*),
" qui tirant de près & fort vîte, firent
" un effet étonnant. Alors cette gauche, ſe

(*a*) Voici la deſcription que l'Auteur nous donne de ces canons de cuir bouilli. " La machine entière, " dit-il, conſiſtoit en un grand tuyau de cuivre battu, " & très-mince. La chambre de même métal, étoit " renforcée de quatre fortes bandes de fer, de gros " cables & de cordes, autant qu'il en faloit pour don-" ner à la machine la forme d'un canon; le tout étoit " couvert de cuir, ou de toute autre peau teinte de tel-" le couleur qu'on vouloit, ſouvent dorée par-ci par-là. " On en pouvoit tirer coup ſur coup, ſans qu'il fût be-" ſoin de rafraichir ni de laver la machine, qui d'ail-" leurs, étoit montée ſur un affût ſi leger, que le tout " pouvoit être aiſément trainé par deux hommes par " tout où l'on vouloit. Les meilleurs Ecrivains attri-" buent l'invention de cette ſorte de canon au Baron " Melchior De-Wurmbrand, qui, ayant quité le ſervi-" ce de l'Empereur, avoit paſſé dans celui du Roi de " Suéde". *Hiſt. de Guſt. Ad. tom.* 2. *pag.* 22. 23.

A la deſcription que fait l'Auteur de ces canons, je ne vois pas bien, pourquoi on les appelloit de *cuir bouilli*,

" voyant prise en flanc & en tête, foudroyée
" d'une artillerie nombreuse, qui tiroit à
" brûle pourpoint, plia & prit la fuite,
" malgré tout ce que put faire Pappenheim,
" pour obliger ses cuirassiers à se rallier.

Pendant que cela se passoit où étoit le Roi? Tilly à sa droite faisoit tonner le canon qu'il avoit pris aux Saxons, sur le flanc gauche des Suédois, tandis que sa cavalerie poursuivoit les Saxons fuyards. Mais le Général Horn, qui venoit d'être renforcé, comme nous avons dit, par les trois régimens que le Roi lui avoit envoyés: " Chargea les Impériaux avec beaucoup de
" vigueur; mais il ne put jamais les fai-
" re reculer d'un pas, & le combat devint
" très-sanglant en cet endroit. La cavale-
" rie Suédoise fut repoussée à diverses re-
" prises: mais enfin l'infanterie fit perdre
" du terrain à celle de Tilly, qui, en
" marchant au combat, s'étoit formée en
" quatre corps ou gros bataillons, consi-
" stant en seize régimens; masses énormes,
" qui se virent bientôt assaillies de droite
" & de gauche, & en front par les petits
" bataillons Suédois. On en vint là à la
" longueur des piques avec un acharne-
" ment incroyable, & parmi des tourbillons

" de flammes, de fumée, & de pouſſière.
" Mais ce qui décida de la victoire,
" c'eſt que le Roi, après avoir enfoncé,
" battu & diſſipé la gauche des Impériaux,
" que commandoit Pappenheim, gagna le
" ſommet des éminences vis-à-vis de Brei-
" tenfeld (*a*), s'empara de vingt-ſix pièces
" de gros canon, & les tourna ſur le
" centre & ſur la droite de Tilly, qui com-
" battoit alors chaudement contre le Feld
" Maréchal Horn. En même tems il déta-
" cha toute ſa cavalerie, & des pelotons
" de mouſquetaires, qui, chargeant ces
" groſſes maſſes d'infanterie par derrière,
" tandis que Horn les preſſoit de flanc,
" & de front, les jeta dans le déſordre
" & la confuſion. Ce qui fut bien-tôt ſuivi
" d'une déroute entière & générale. Cinq
" vieux régimens ſeulement ſe rallièrent,
" & gagnèrent la bordure du bois de Lin-
" kel (*b*), d'où le Roi s'approchoit en per-
" ſonne. Là ils parurent vouloir réparer

(*a*) Ce Village ſe trouvoit derrière la gauche de l'infanterie Autrichienne, & les vingt-ſix piéces de gros canon s'étendoient de cette gauche vers le centre de l'infanterie.

(*b*) Ce bois étoit derrière le centre de l'armée de Tilly.

" l'honneur de leurs compagnons. Ces ré-
" gimens, qu'on pouvoit nommer les viel-
" les bandes de Tilly, (& qui avoient en-
" core ce Général à leur tête) n'étoient
" pas accoutumés à lâcher le pied; auſſi
" diſputèrent-ils encore opiniâtrement le
" terrain. Ces régimens ſe défendirent com-
" me des lions, faiſant face de tous cô-
" tés, & combattant avec une valeur di-
" gne d'éloge (*a*). On vit des ſoldats (con-
" tinue l'Auteur) combattre à genoux, après
" avoir eu les jambes rompues ou em-
" portées, & ne quitter leur poſte qu'avec
" la vie; il y en eut très-peu qui deman-
" daſſent quartier; la plupart ſe firent tuer
" ſur la place, & le reſte ſe ſauva à la
" faveur des ténèbres, qui vinrent à pro-
" pos ſauver la vie à beaucoup de bra-
" ves gens.

" La déroute fut ſi complete que Tilly,
" fuyant vers Halle, & de-là à Halberſtadt,
" ne put raſſembler dans ſa fuite que quin-
" ze drapeaux, qui ne faiſoient qu'à pei-
" ne ſix cents hommes. Il fut joint au mê-
" me Halberſtadt par le Comte de Pappen-
" heim, qui amenoit quarante cornettes

(*a*) *Hiſt. de Guſt. Ad. tom. III. pag.* 313. 314. *& ſuiv.*

" de cavalerie, faiſant à peine quatorze " cents hommes (*a*).

Le butin que les Suédois firent, fut immenſe, tout le bagage de l'armée ennemie, toute l'artillerie, & plus de cent drapeaux ou étendarts, leur tombèrent dans les mains.

" Sept mille Impériaux reſtèrent morts " ſur la place, plus de cinq mille furent " bleſſés, ou faits priſonniers " (*b*).

Tandis que les Suédois ne perdirent que ſept cents hommes, les Saxons dans leur déroute en eurent deux mille de tués.

Voilà une des plus célèbres batailles, qui ſe ſoit jamais donné, depuis que des hommes puiſſans, ſe jouant de l'humanité, vuident leur querelles les armes à la main. Je ſuis ſurpris que Mr. Folard, qui nous a parlé de tant de faits mémorables, qu'il a ſouvent accompagnés d'excellentes réflexions, ne nous ait preſque point parlé de cette bataille de Leipzig, & qu'il ſe ſoit contenté dans ce qu'il en dit, de nous faire ſimplement remarquer que Guſtave Adolphe *dut le ſuccès de cette grande journée à des*

(*a*) *Ibid. pag.* 316. *&* 317.

(*b*) *Ibid. pag.* 318. Le brave Tilly lui-même fut bleſſé de trois coups de feu, & ne ſe retira que le dernier. *Voyez Hiſt. génér. d'Allemagne du P. Barre tom.* 9. *pag.* 163.

çoins ſimples, ou pour mieux dire à des colonnes qu'il entrelaſſa entre les brigades de ſon infanterie (*a*) : mais comme il s'écarte un peu de la vraie diſpoſition que ce grand Roi donna dans cette célèbre journée à ſes brigades, j'ai cru que le lecteur verroit avec plaiſir ; quoique ce ne ſoit pas de mon ſujet (ces corps d'infanterie n'ayant rien à faire avec la cavalerie) j'ai cru, dis-je, qu'on verroit ici avec plaiſir planche XIX. les deux diſpoſitions. La figure I. repréſente celle que Mr. Folard nous donne dans ſon traité de la colonne. Et la figure II. eſt la véritable diſpoſition de Guſtave Adolphe, que j'ai tracée d'après le plan de la bataille donné par l'Auteur, & que l'on trouve encore telle, dans un ouvrage intitulé : *De la diſcipline Suédoiſe* cité par le même Auteur, imprimé à Londres in 4. en 1631., c'eſt-à-dire la même année que la bataille fut livrée (*b*). Mais en démeurant d'accord avec Mr. Folard, que la diſpoſition du Roi

(*a*) *Folard traité de la colonne pag.* 70.

(*b*) Mr. Folard ne dit point le nombre précis des hommes, qui compoſoient ces colonnes de Guſtave Adolphe : mais on voit par ſa diſpoſition qu'il s'eſt trompé dans le nombre ainſi que dans l'arrangement, dans le nombre en le ſuppoſant beaucoup plus fort qu'il n'étoit, dans l'arrangement en formant une maſſe, qu'il dit avec

à ſon infanterie quelle qu'elle ait été, fut une des principales cauſes du ſuccès de cette mémorable journée.

Que de réflexions ne reſte-t-il pas encore à faire, pour un Prince, pour un Miniſtre,

---

raiſon devoit être très-lourde, & très-difficile à ſe mouvoir: voici comme il s'explique.

" Bien que j'aye dit que Guſtave ſe rangea par co-
" lonnes entre les brigades, je crois qu'en rigueur on
" ne peut pas les qualifier de ce nom, mais ſeulement
" de portions de croix, ou de coins ſimples: parceque
" les deux bataillons DD. faiſoient corps avec elle, &
" que tous enſemble agiſſoient du même branle & du
" même mouvement, ſans s'en ſéparer; cela les rendoit
" peſantes & difficiles à manier dans leurs différentes
" manœuvres, & leur ôtoit la force & l'impétuoſité du
" choc. Le Roi, qui remarqua un défaut ſi eſſentiel,
" le corrigea à Lutzen." *Traité de la colon pag.* 70. 71.

Comment eſt-il poſſible que Mr. Folard, qui étoit ſans contredit un très-ſavant Officier d'infanterie, ait jamais pu croire un ſeul moment, que ce fut là la véritable diſpoſition, avec laquelle Guſtave Adolphe agit à ſon infanterie à la bataille de Leipzig: quelle différence entre cet ordre, & celui de cet habile Roi? Que l'on y jette les yeux deſſus. Ce Prince avoit rangé ſon infanterie par demi brigades ſelon l'ordre repréſenté dans la figure n. 2., ſept petites troupes partie piquiers, partie mouſquétaires, faiſant en tout 1224. hommes, formoient la demi brigade: mais comme les mouſquetaires, n'ayant point de bayonnette, ne pouvoient combattre que de loin à coups de fuſil, il les entremêla avec les piquiers, dont toute la force conſiſtoit dans le choc, de cette façon, ces deux armes ſe ſoutenoient reciproquement l'une l'autre; & comme l'on voit tous ces petits corps devoient agir avec beaucoup de légéreté, rien n'étoit plus aiſé que de faire avancer, ou reculer au beſoin telle ou telle troupe que l'on jugeoit à propos, l'Offi-

pour un Général? Là l'on voit 1.° le peu de cas qu'il y a à faire sur des troupes nouvellement lévées, ou mal entretenues, ou ce qui est pis encore mal disciplinées: quinze mille Saxons qui lâchent d'abord le pied; il n'y eut, dit l'Auteur, de toute cette armée Saxonne, *que les gardes de l'Electeur*, (apparemment troupe d'élite) *qui ne fuirent point & qui firent leur devoir en brave gens*: n'auroit-il pas mieux valu pour cet Electeur, qu'il n'eut entretenu que huit mille hommes, au lieu de quinze mille mauvais soldats, mais que ces huit mille hommes

---

cier intelligent verra tout cela d'un coup d'œil, il verra aussi combien il est aisé avec ces petites troupes, de former cinq ou six ordres différens en très-peu de tems; une preuve que le Roi de Suéde devoit avoir une grande aisance à se mouvoir, je la trouve dans ces paroles de l'Auteur: *Le Roi fit faire divers mouvemens à sa droite pour gagner le vent, il manœuvra si bien, qu'il parvint à son but, & évita en grande partie l'incommodité de la poussière, & de la fumée. Il sut encore si bien dérober ces mouvemens à l'ennemi, que celui-ci n'en put profiter.* Or comment auroit-il pu agir en présence de l'ennemi si lestement, s'il avoit eu toutes ses brigades d'infanterie rangées à la façon de Mr. Folard? Disons donc, que Mr. Folard a très bien remarqué en habile fantassin les défaut de ces masses énormes, qu'il appelle des portions de croix, mais que trompé par de fausses rélations il a cru un peu légérement (pour un homme comme lui) que le Roi de Suéde, le plus habile Général de son tems, en ait fait usage à la bataille de Leipzig.

mes euſſent été auſſi braves, & auſſi jaloux de leur honneur que ces intrépides gardes? Il n'eſt pas plus difficile à un Prince d'avoir de bonnes troupes, que de mauvaiſes, il n'a qu'à le vouloir, mais il faut qu'il le veuille tout de bon? L'intérêt de ſa gloire, l'avantage de ſes finances, la conſervation de ſes états, tout le demande, & cependant il y a plus de médiocres, que de bonnes troupes, d'où provient cela? Je le ſais bien, mais je ne le dirai pas, les gens habiles le ſavent auſſi bien que moi; les pareſſeux ſeroient bien fachés de l'apprendre; & encore plus fachés que l'on voulut y remédier.

Remarquons en ſecond lieu l'habileté & l'intrépidité du Roi de Suéde: ce Héros que rien n'abat, que rien ne démonte; un Officier vient l'avertir que les Saxons ont lâché le pied, c'étoit preſque la moitié de ſon armée; il ne perd point le tems en queſtions hors de propos, en lamentations inutiles, en frivoles raiſonnemens, comme ne font que trop ſouvent dans ces ſortes d'occaſions les Généraux médiocres. Mais ſans ſe déconcerter, il penſe auſſi-tôt à remédier à cet inconvénient, & tandis que lui-même en eſt aux mains avec Pappen-

heim, il envoit trois régimens pour renforcer ſa gauche, qui ſe trouvoit affoiblie par la fuite de quinze mille Saxons, & ſans s'en embaraſſer davantage, comptant avec raiſon ſur l'habileté de ſes Généraux, & ſur la bravoure de ſes ſoldats, il ne penſe plus qu'à remédier par un plus grand effort de valeur au déſaſtre arrivé, & qu'il avoit ſi bien prévu. Enfin il fait ſi bien par ſon habileté à ſaiſir les moindres avantages, & par ſon exemple à encourager ſes ſoldats, qu'il vient à bout de battre pleinement les ennemis de beaucoup ſupérieurs en nombre, plus avantageuſement poſtés, & ce qui eſt de plus encore, commandés par un Général qui avoit remporté autant de victoires, qu'il avoit livré de batailles; ouï, tel étoit Tilly, qui juſqu'à ce jour avoit paſſé pour le plus heureux & le plus habile Général de ſon ſiècle. C'eſt ici qu'il faut ſe rappeller la maxime de Polybe qui dit, *qu'il eſt aſſez ordinaire qu'un habile ſoit vaincu par un plus habile.* Souvent il arrive qu'un Général commet des fautes, mais c'eſt vis-à-vis un autre Général qui n'en ſait point profiter, ou qui en fait de plus grandes encore, alors c'eſt tout comme s'il n'en avoit point commis, il va toujours

ſon train, s'établit une réputation, juſqu'à ce que ce plus habile arrive, alors, gare s'il fait une bévue, il trouve à qui parler & qui ſait en profiter; il perd dans un jour ſa réputation, & la gloire qui l'environnoit, paſſe au moment de ſa défaite ſur le front de ſon adverſaire.

On dit que tous les hommes commettent des fautes, je le veux; mais l'on conviendra du moins avec moi de deux choſes.

La première, que les plus habiles en font beaucoup moins, & de moins grandes.

La ſeconde, qu'ils ſavent profiter de celles que l'on commet vis-à-vis d'eux.

Il nous reſte encore une troiſième remarque à faire très eſſentielle, c'eſt le peu de monde que les Suédois perdirent dans cette bataille; preſque toutes les rélations de ces tems ne la font monter qu'à ſept cents hommes.

Quoi! ces intrépides ſoldats Suédois qui ſe battirent comme des lions, qui défirent une armée juſqu'à l'annéantiſſement, ne perdent dans pluſieurs heures de combat, que ſept cents hommes, tandis que ces lâches Saxons, qui fuirent ſans rendre le moindre combat, en perdent dans leur déroute juſqu'à deux mille. Peut-être, s'ils s'étoient

battus en gens courageux, ils n'en auroient pas perdu le quart. Du moins auroient-ils conſervé leur honneur, qui pour des militaires doit leur être plus cher que la vie.

Que l'on voye préſentement, par l'exemple de ces vaillans Suédois, ce que peuvent la diſcipline, le courage & le bon ordre dans une armée. Ce bon ordre ſurtout, l'ame de toutes les expéditions; & ſans lequel on ne peut rien entreprendre ſans échouer. Qu'on le demande à l'Alexandre du nord, ſi ce n'eſt pas là le génie heureux qui préſide aujourd'hui à toutes ſes victoires.

On prétend que ce Général de l'Empereur Ferdinand II. fit beaucoup de fautes dans cette journée. Mon Auteur, qui n'eſt cependant pas un Auteur militaire, lui en reproche quelques unes; je ne ſais ſi c'eſt de ſon chef, ou s'il ne fait que répéter celles que l'on reprocha alors à ce Général, il y auroit quelque choſe à dire là-deſſus, mais cela me meneroit trop loin, & je ſortirois de mon ſujet. Je ne parlerai donc que de ce qui regarde la cavalerie.

Il eſt ſûr que Tilly ne ſut point profiter de la ſupériorité du nombre qu'il avoit ſur celle du Roi. Pourquoi ranger ſa cavalerie, non ſeulement en eſcadrons mon-

ſtrueux par rapport au nombre, mais ce qui eſt pire encore, diſproportionnés quant à la figure : *il rangea*, dit l'auteur, *la cavalerie ſur les ailes par gros eſcadrons* : Folard qui les lui reproche, ainſi qu'à Wallenſtein à Lutzen, les fait monter à quatre cents maîtres par eſcadron, ſur ſept ou huit de hauteur : & Folard a raiſon de trouver à redire à ces groſſes maſſes de cavaliers réunis, pour combattre enſemble ; mais par tout ce qu'il en dit, on voit qu'il marche lui-même à tâtons, & qu'il ne connoît pas la véritable méchanique d'un eſcadron. J'ai déjà fait remarquer, que ce qui eſt trés-eſſentiel pour qu'un eſcadron ſoit bien organiſé, c'eſt que ſes flancs ſoient en proportion de ſon front ; faites enſorte que la hauteur ſoit toujours proportionnée à l'étendue, & vous aurez un eſcadron propre à toutes ſortes d'évolutions : Mr. Folard décide un peu trop vîte en faveur des petits eſcadrons, il auroit dû en habile cavalier, comme il ſe vantoit d'être, entrer un peu plus en matière, & nous déduire les raiſons de cette préférence, & non pas trancher à ſa façon ordinaire, comme s'il n'y avoit plus rien à lui répondre : voici comme il raiſonne, pour ſoutenir la cauſe des petits eſcadrons.

" Quelques-uns de ceux, dit-il, qui ſont " pour les gros eſcadrons, me blâmeront " ſans doute, & trouveront à redire que " j'en oppoſe de ſi petits contre des gros. " Cette objection n'eſt pas autrement fort " vigoureuſe, je répondrai à cela que je " ne ſerai jamais pour les gros eſcadrons; " mais pour les petits bien commandés, " bien menés & qui vont bruſquement " aux ennemis ſans tirer (*a*). D'ailleurs mes " pelotons ſuppléent au de-là de la foi- " bleſſe de mes eſcadrons, ... Car ce que " le grand Condé dit des gros eſcadrons " n'eſt pas article de foi (*b*).

Eſt-ce raiſonner, cela? Eſt-ce inſtruire? Eſt-ce vouloir perſuader? C'eſt tout comme ſi une perſonne nous ſoutenoit qu'une choſe vaut mieux qu'une autre, parcequ'elle vaut mieux, ou parceque tel eſt ſon ſentiment. Il paroît ici que Mr. Folard ne ſoutient la cauſe des petits eſcadrons, que parcequ'il veut enſuite les renforcer avec des pelotons d'infanterie, de ſorte que, ſi l'on eſt de ſon ſentiment quand il dit, qu'il

(*a*) Comment aller bruſquement à l'ennemi ſi vous avez de l'infanterie mêlée avec vos eſcadrons?

(*b*) *Folard tom. 4 pag. 118. 119.*

eſt pour les petits eſcadrons bien commandés, bien menés & qui vont bruſquement à l'ennemi ſans tirer; l'on ne penſe plus comme lui quand il propoſe d'entrelaſſer des pelotons de fantaſſins parmi ces eſcadrons, qui doivent marcher avec tant de célérité à l'ennemi: cela eſt une contradiction manifeſte, & nous l'avons déjà aſſez prouvé.

Ce que le grand Condé dit des gros eſcadrons n'eſt pas article de foi (dit-il encore) Mais ce Prince, qui avoit ſouvent combattu à la tête de la cavalerie Françoiſe, pouvoit, je crois, en parler, & n'avançoit pas les choſes ſi légérement. D'ailleurs il étoit homme à étudier, & à remarquer quelle pouvoit être la meilleure façon de ranger, & de faire combattre des eſcadrons de cavalerie, aſſûrement bien mieux que Mr. Folard, qui ne s'étoit, peut-être, jamais trouvé à la tête d'un ſeul eſcadron en ſa vie. Enfin par tout ce que ce dernier avance touchant cette arme, ſoit dans l'arrangement, ſoit dans la façon de la faire agir, on s'aperçoit que ce ne ſont que les réflexions d'un homme de génie, qui avec un peu de théorie avance ce que ſon eſprit lui ſuggère.

Je ne prétens cependant pas ſoutenir ici

la cauſe des gros eſcadrons contre les petits, ni celle des petits contre les gros; il y a un juſte milieu à tenir, duquel il eſt très-dangereux de s'écarter, j'en ai déjà dit quelque choſe ailleurs (*a*), j'ajouterai encore ici quelques réflexions. Mais la matière eſt ſi abondante qu'elle augmente ſous la plume en écrivant, & ſi l'on vouloit tout dire, on feroit bien-tôt un gros in folio, & ce n'eſt ſûrement pas là mon deſſein. Voici en attendant ce qu'une longue expérience m'a fait connoître, je ne parle qu'en connoiſſance de cauſe. J'ai eſſayé toutes les figures, ou formes, ſous leſquelles on peut ranger un eſcadron: je n'entends cependant pas parler ici, ni des différens loſanges adoptés, dit-on, par les Theſſaliens, qui furent un des premiers peuples chez qui l'art de l'équitation fut en honneur, ni des coins en uſage d'abord chez les Grecs, & enſuite chez d'autres nations, ni de quelques autres ordres encore pratiqués des anciens, mais qui n'ont rien à faire avec notre façon de combattre d'aujourd'hui, ceux qui ignorent ces choſes, & qui ſeront curieux de s'en mettre au fait, n'ont

(*a*) *Voyez la note de la page* 93.

qu'à conſulter, pour s'épargner de la peine, l'Auteur de l'eſſai ſur la cavalerie tant ancienne, que moderne, qui a réuni en peu de pages preſque tous les paſſages de la plupart des auteurs qui en ont parlé, & qui a donné là-deſſus les éclairciſſemens, que l'on peut ſouhaiter. Je dis d'abord, qu'il ne faut pas croire que la peſanteur ou la légéreté d'un eſcadron, ne ſoit abſolument qu'en raiſon du nombre plus ou moins grand des individus, qui le compoſent. Non, la forme que vous donnerez à votre eſcadron, la juſte proportion que vous ſaurez garder entre ſes flancs & ſon front (*a*), influera bien davantage à le rendre plus peſant ou plus léger, plus prompt, ou plus tardif; ſi les flancs ſont ſi épais, qu'ils ſurpaſſent le quart de l'étendue du front (*b*), votre eſcadron ſera maſſif, peſant & lourd, il n'exécutera ſes évolutions

(*a*) *Voyez la note cité ci-devant.*

(*b*) Quand on dit le quart du front, cela ne veut pas dire le quart du nombre des chevaux, qui compoſent le front de l'eſcadron: les gens du métier ſavent que la longueur du cheval eſt comptée trois chevaux en largeur: ainſi un eſcadron de 36. de front, étant ſur trois de hauteur, aura ſon flanc proportionné à ſon front; car ſi 36. chevaux en largeur ou de front occupent 36. pas de terrain, 3. chevaux en longueur ou de hauteur en occupent 9. qui fait le quart de l'étendue du front,

que lentement & avec peine, ſi au contraire votre eſcadron eſt d'une ſi grande étendue, que les flancs ſoient au deſſous du quart de ſon front, alors il ſera ſi flottant & ſi peu uni dans ſes mouvemens, qu'au moindre petit inconvénient du terrain il ſe rompra, & ſera peu propre pour le choc.

Or donc ſelon ces principes, qui ſont inconteſtables, un eſcadron par exemple de cent quatre-vingt douze maîtres rangés ſur quatre de hauteur & quarante-huit de front, quoiqu'il ſoit de beaucoup trop gros, ſera cependant formé ſelon la juſte proportion que l'on doit garder, eu égard au nombre des chevaux qui le compoſent, pour n'être à proportion de ſa maſſe, ni trop peſant, ni trop flottant dans ſes mouvemens; au contraire, un autre eſcadron qui ne ſeroit que de cent cinquante maîtres rangés ſur cinq de hauteur & trente de front, ſera beaucoup plus peſant & plus lourd dans ſes évolutions que le premier, quoique le nombre des cavaliers qui le compoſent ſoit moindre de quarante deux; la raiſon en eſt dans la diſproportion qui ſe trouve entre ſes flancs & ſon front, car les flancs de celui-ci ſont en hauteur la

moitié de l'étendue du front (*a*). Un autre défaut ſe rencontreroit, & bien plus grand encore, ſi l'on rangeoit ce même eſcadron de cent cinquante maîtres ſur deux de hauteur, alors avec des flancs ſi foibles en raiſon de ſon front, il trouveroit dans ſes flottemens des inconvéniens, qui le rendroient peu propre à caracoler.

Mais revenons à Tilly, que nous avons laiſſé un peu en arrière par cette courte digreſſion, qui étoit cependant néceſſaire. Ce Général commit à ſa cavalerie dans cette journée de Leipzig trois fautes capitales.

1.° Par rapport au nombre, car il forma ſes eſcadrons de quatre cents maîtres chacun, & ce nombre étoit exorbitant.

2.° Il les rangea ſur huit de hauteur, & cinquante d'étendue, c'étoit une terrible diſproportion entre les flancs & le front, il leur donna en hauteur la moitié de trop.

3.° Il fit la faute encore de laiſſer des intervalles entre ces monſtrueux eſcadrons, qui ne pouvant agir qu'en ligne droite,

(*a*) Il faut remarquer que tous les rangs d'un eſcadron dans la caracole, ne parcourent pas des arcs concentriques : de-là vient la difficulté qu'ont les cavaliers à tenir leur chef de file, quand ils font la caracole.

devoient être rangés ſans intervalles, pour ne point préſenter tant de longs & foibles flancs à l'ennemi.

Il eſt étonnant qu'un Général du mérite de Tilly, ſoit tombé dans des fautes ſi énormes! Je ſai que l'uſage fait beaucoup, & que la coutume étoit alors de ranger la cavalerie par groſſes troupes; mais encore une fois, un Général tel que lui, auroit dû, avant le combat, un peu mieux réfléchir de quelle façon il auroit fait combattre cette cavalerie, & c'eſt ce qu'il ne paroît pas avoir fait: il ſemble avoir agi tout-à-fait en écolier. Il rangea ſa cavalerie par gros eſcadrons, parceque telle étoit la coutume: je ſuis ſûr qu'une perſonne du métier, & intelligente qui auroit vu, avant le combat, cette diſpoſition de Tilly à ſa cavalerie, n'auroit jamais deviné, comment ce Général prétendoit la faire agir, car cette diſpoſition n'étoit propre à rien, s'il vouloit faire marcher ſa cavalerie en droite ligne pour choquer celle des Suédois, comme il paroiſſoit le plus probable, par la grande profondeur, ſur laquelle il la rangea, & comme en effet il fit. Pourquoi laiſſer des intervalles parmi ſes eſcadrons? On ne laiſſe des eſpaces d'un eſcadron à

l'autre, que lorſque l'on veut en caracolant ruſer vis-à-vis des eſcadrons ennemis, ou quand on a un terrain difficile à parcourir, & pour cela il faut de petits eſcadrons bien organiſés; & ce n'étoit pas là ſon cas, il fit aſſûrément une terrible faute en laiſſant ces grands intervalles, car il ne fit par-là que donner beau jeu à l'ennemi, pour entourer de tous côtés avec de petites troupes ces énormes maſſes, qui ne pouvoient ſe mouvoir qu'en ligne droite: il devoit donc, ou ne laiſſer aucun eſpace parmi les eſcadrons, ou en les laiſſant, diminuer la profondeur, & de huit rangs les réduire au-moins à quatre, alors il auroit pu, ou former une ſeconde ligne, qui auroit ſoutenu la premiere en cas de déroute; ou bien s'il vouloit être ſur une ſeule ligne, il pouvoit étendre ſon front du double, & ſe procurer par-là l'avantage de tourner les ailes de l'armée ennemie. Il ne fit rien de tout cela, il fut battu, & il méritoit bien de l'être. Il reçut le juſte prix de ſa pitoyable diſpoſition. Auſſi le Roi de Suéde ſut-il en habile Général oppoſer l'ordre le plus propre pour battre ces énormes eſcadrons. Il forma ſa cavalerie par petits eſcadrons qu'il entrelaſſa de gros

pelotons de mouſquetaires, & attendit les ennemis de pied ferme. Il avoit raiſon d'en agir de la ſorte. 1.° Son infériorité dans cette arme, & les pelotons qu'il avoit inſérés entre ſes eſcadrons, quoiqu'en diſe Mr. Folard, ne lui permettoient pas de marcher contre la cavalerie Autrichienne. 2.° Il prévoyoit l'avantage qu'il auroit eu ſi l'ennemi venoit l'attaquer ſous le feu de ſon canon & de la mouſqueterie de ſa droite, joint au feu de ſes pelotons, il ſe promettoit bien par-là de mettre le déſordre dans ces lourdes maſſes de cavalerie, qui s'avanceroient lentement vers lui. Et véritablement tout réuſſit au gré de ſes ſouhaits.

Rappellons encore ici ce paſſage de l'Auteur, où il y a quelque erreur à relever.

" Pappenheim, dit-il, étoit venu fondre " avec la gauche, dont la principale for- " ce conſiſtoit en cavalerie, ſur le Roi de " Suéde. Ce fut alors qu'on vit combien " l'induſtrie peut ſuppléer à la force: la " cavalerie Suédoiſe, qui toute ſeule n'au- " roit jamais pu réſiſter à ce choc, fut ſi " bien ſecondée par les pelotons de mouſ- " quetaires entrelaſſés dans les eſcadrons " qu'elle ſoutint parfaitement la charge (a),

(a) Ici l'Auteur me permettra de lui dire qu'il ne

" & les mouſquetaires n'ayant tiré qu'à " bout-portant, toute cette cavalerie fut " ſi déconcertée de cette premiere décharge, qu'elle recula, & fit un à gauche, " qui mit en déſordre tout le régiment " d'infanterie du Duc de Holſtein, qui " étoit à l'extrémité de la gauche du centre ".

L'Auteur nous dit que Pappenheim vint fondre avec ſa gauche ſur le Roi de Sué-

---

s'eſt point du tout bien expliqué, car il dit que la cavalerie Suédoiſe qui toute ſeule n'auroit jamais pu réſiſter au choc des eſcadrons Impériaux, *fut ſi bien ſécondée par les pelotons de mouſquetaires entrelaſſés dans les eſcadrons qu'elle ſoutint parfaitement la charge.*

D'abord cette charge, ou ce choc, qui eſt ici la même choſe, ne fut point donné par la cavalerie Impériale, car les mouſquetaires n'ayant tiré qu'à bout-portant, toute cette cavalerie fut ſi déconcertée qu'elle recula & ne choqua point la Suédoiſe: l'Auteur devoit donc dire, que les mouſquetaires ayant par leur feu mis en déſordre les eſcadrons de Pappenheim, ils les empêchèrent par-là de choquer, & non comme il dit, que *la cavalerie Suédoiſe ſoutint parfaitement la charge.* 1. Parceque cette charge, ou ce choc, ne s'enſuivit pas. 2. Je défie, que, malgré les pelotons de mouſquetaires, elle eut jamais pu ſoutenir le choc de ces peſans eſcadrons Impériaux, ſi s'embaraſſant peu de leur feu, ils euſſent marchés tout droit la choquer. Je le repète encore, il eſt très-ſûr que ſi ces eſcadrons étoient tombés à bride abattue ſur cette cavalerie Suédoiſe, qui les attendoit de pied ferme, ils auroient tout à la fois renverſé & cette cavalerie, & ces pelotons.

de, cette expreſſion *vint fondre* n'eſt pas propre dans cet endroit, car elle ſignifie tomber impétueuſement, attaquer tout-à-coup, charger avec vélocité; & ſûrement ce Général ne put pas exécuter ce mouvement avec tant de vîteſſe, la preuve en eſt. 1.° Dans ce que dit le même Auteur, qu'il y avoit de l'infanterie qui avançoit avec la cavalerie. Or nous avons déjà vu, que toute cette infanterie étoit rangée par gros bataillons, donc ſi quelques-uns de ces bataillons avancèrent avec cette cavalerie, celle-ci ne pouvoit aller qu'au pas, d'autant plus qu'il paroît qu'ils arrivèrent enſemble. 2.° Il étoit impoſſible de faire mouvoir avec beaucoup de vîteſſe, quoiqu'en ligne droite, ces énormes eſcadrons de quatre cents maîtres ſur huit de hauteur. 3.° Il eſt encore impoſſible, ſi cette cavalerie avoit chargé avec célérité, qu'elle pût faire le mouvement retrograde, que l'Auteur nous dit, qu'elle fit, lorsque les pelotons Suédois firent feu: *les mouſquetaires n'ayant tiré qu'à bout portant, toute cette cavalerie fut ſi déconcertée de cette première décharge, qu'elle recula, & fit un à gauche qui mit en déſordre tout le régiment d'infanterie du Duc de Holſtein.*

Notre

Notre Auteur, quoiqu'il ſoit un hiſtorien très-exact, n'étant pas du métier, n'a pas pris garde qu'il fait faire ici deux ou trois mouvemens à cette cavalerie Autrichienne, qu'il eſt impoſſible qu'elle ait jamais pu exécuter (*a*). Il me faut donner ici une portion de l'ordre de bataille des deux armées, pour bien faire comprendre, même à ceux qui ne ſont pas militaires, que toutes ces manœuvres, dont l'Auteur nous parle, n'ont jamais pu avoir lieu.

Voyez la planche n.° XX. Cette partie d'armée A. fig. 1. eſt la gauche de l'armée Impériale, & la partie B. fig. 2. la droite de celle du Roi de Suéde. Cette gauche des Impériaux étoit compoſée de ſix régimens de cavalerie C. ne formant que 6. eſcadrons, & de deux régimens d'infanterie, qui s'avancèrent en même tems que les eſcadrons, dont l'un étoit le régiment du Duc de Holſtein D., & l'autre le régiment De-Chieſa E., il eſt donc bien certain que les eſcadrons, pour ſe tenir en règle avec ces deux gros bataillons, ne pouvoient pas marcher, comme nous l'avons déjà remarqué, avec une grande vîteſſe.

(*a*) *Voyez la note ci-devant.*

Mais ſuppoſons qu'ils ayent abandonné ces bataillons pour charger avec vigueur, & ſuppoſons encore, quoique rangés ſur huit de hauteur, que cela ne les ait pas empêché d'aller le grand galop; ſi ces eſcadrons ont donc vraiment chargé avec tant de vélocité, comment veut-on qu'ils ayent pu en arrivant à l'endroit F., que je ſuppoſe à vingt pas des ennemis, où les pelotons firent leur décharge *à bout portant*, s'arrêter tout d'un coup, reculer, & enſuite faire un à gauche? Rien de tout cela n'a pu arriver.

1.° Quand des eſcadrons marchent avec cette célérité que l'Auteur leur ſuppoſe ici, ils ne ſont pas les maîtres de s'arrêter ſur cul auſſi aiſément qu'il pourroit bien s'imaginer.

2.° Il faudroit qu'ils euſſent été les plus lâches de tous les hommes, ſi en ſe trouvant à vingt pas des ennemis (*a*), & en ſi beau train, ils euſſent comme par une eſpèce de miracle, épouvantés par quelques coups de fuſil, arrêté tout court leurs chevaux; mais paſſons lui encore cela, nous ſavons que la peur enfante quelquefois des miracles; n'avons-nous pas vu lors de la guer-

(*a*) L'expreſſion de l'Auteur, qui dit, *à bout portant* ſignifie bien à la rigueur plus près encore de vingt pas.

re du 1742. dans une bataille que l'on donna, toute une aile de cavalerie ſe rompre, faire volte face, & fuir à vauderoute, épouvantée par quelques centaines de coups de fuſil qu'on lui tira, qui ne tuèrent, ou ne bleſſèrent pas dix hommes; il eſt vrai que cette cavalerie étoit menée par un Général ivre mort, qu'il y fut bleſſé, & qu'il le méritoit bien. Mais notre Aureur dit encore que cette cavalerie recula & fit un à gauche, qui mit en déſordre le régiment du Duc de Holſtein: de la façon dont il le dit, on croiroit que ces eſcadrons reculèrent tous enſemble, & par le commandement de leurs Officiers; apparemment parcequ'ils s'approchèrent trop près des ennemis, ils furent obligés de faire ce mouvement rétrograde, pour ſe ménager du terrain, & pouvoir faire cet à gauche, dont il parle. Mais des eſcadrons rangés ſur huit de hauteur reculer! Ceux qui ont fait quelquefois reculer leurs eſcadrons de trois rangs ſeulement, ſavent s'il eſt poſſible de les faire reculer, lorſqu'ils ſont rangés ſur huit; il faudroit pour cela des chevaux de manége, & des cavaliers écuyers montés deſſus, & puis, je ne ſais pas encore comment ils ſe tireroient d'affaire: venons

à la gauche que ces eſcadrons firent, eſt-ce un à gauche par file? Cela ne ſe peut, un cheval étant plus long que large, ne peut pas ſe tourner dans le rang ſans que l'on ait auparavant ouvert les files (*a*), & il n'y a point

(*a*) Cela ne ſe peut, dis-je, quand on eſt très-proche de l'ennemi, comme étoient les eſcadrons de Pappenheim, car ſi l'on en eſt à une certaine diſtance, on le peut très-facilement, & même ſans allonger le front des eſcadrons, moyennant une petite manœuvre très-aiſée; la voici: on fait avancer toutes les files par les nombres pairs ou impairs, cela eſt égal, enſuite chaque file fait un à droite, ou un à gauche, un demi-tour à droite, ou un demi-tour à gauche individuel, ſelon le côté, ou elle doit ſe tourner, cela fait, les eſcadrons gagnent en marchant tous enſemble avec célérité, le terrain que l'on veut leur faire occuper, font halte, ſe remettent en préſence par une ſemblable manœuvre, & les files rentrent auſſi-tôt dans leurs places.

On remarquera que par de pareils mouvemens, on peut très-facilement ſe porter avec les eſcadrons de tel côté, que l'on juge à propos, gagner ou perdre du terrain ſans recourir aux converſions.

Ces manœuvres par exemple, paroiſſent avoir été très-adroitement exécutées par Amilcar Barcas, à l'occaſion de la bataille du Macar, pour tromper les rebelles d'Afrique, quand il fit faire volte-face à ſes eſcadrons, afin de les faire paſſer derrière l'armée, pour enſuite les placer ſur les ailes, ſans faire de converſions, & Monſieur de Guiſchardt en habile militaire a très-bien développé toutes ces manœuvres, & les a parfaitement expliquées. *Voy. ſes principes de l'art milit. tom.* 1. *chap.* 3.

On fait encore face en arrière, ſans prendre le moindre terrain, ni à droite, ni à gauche, par la manœuvre connue du volte face: la moitié de l'eſcadron de la droite avance autant de pas, qu'il en faut pour donner aſſez de terrain au demi-eſcadron de la gauche, de faire demi-tour à droite, tandis que le demi-rang

d'apparence qu'ils ayent fait une auſſi jolie manœuvre ſi près de l'ennemi : ſera-ce un à gauche par diviſion ? Cela n'eſt pas poſſible non plus, car ils auroient alors prêté autant de flancs, qu'ils auroient eu de diviſions ; l'auroient-ils fait par eſcadron, c'eſt-à-dire auroient-ils fait un quart de caracole à gauche, parcourant les points G. ? Je ſais bien (je le répète encore) que la peur fait ſouvent faire de terribles ſottiſes, cependant je ne puis me perſuader que ces vieux régimens de cuiraſſiers ayent pu en commettre une auſſi grande, qu'auroit été celle de prêter d'auſſi longs flancs au canon, à la mouſqueterie, & à la cavalerie des ennemis : d'ailleurs par un à gauche, de quelque façon qu'ils l'euſſent exécuté, ils n'auroient jamais pu mettre la confuſion (comme dit l'Auteur) dans le régiment du Duc de Holſtein D., qui ſe trouvoit à leur droite : ainſi il eſt clairement démontré que rien n'a pu ſe paſſer, comme l'Auteur le marque.

On peut cependant très-aiſément ſur ſon

qui s'eſt avancé fait demi-tour à gauche, & rejoint, pour former derechef l'eſcadron. Cette manœuvre peut tout auſſi-bien répondre au mouvement rétrograde des eſcadrons d'Amilcar Barcas. Et ce n'eſt que pour cela que j'en ai parlé ici.

récit même, deviner comment tout cela dut aller : voici mes conjectures, & je ne crois pas me tromper de beaucoup. Pappenheim ayant eu ordre du Général en chef d'attaquer avec ſa gauche, dans le même tems que Fruſtemberg attaqueroit avec ſa droite, comme il étoit obligé d'avancer avec des eſcadrons qui étoient très-lourds, & très-peſants, ayant encore à ſa droite deux gros bataillons rangés ſur beaucoup de profondeur, n'aura pu marcher de A. en H., que je ſuppoſe à cent pas des ennemis, (où il aura commencé à charger au galop) que très-lentement & le pas, pour ſe tenir en règle avec ces bataillons, qui étoient apparemment deſtinés à prendre les Suédois en flanc, après qu'il auroit renverſé & battu leur cavalerie ; (car il croyoit la choſe aſſez facile, comptant ſur la ſupériorité du nombre qu'il avoit ſur eux). Mais le Roi de Suéde fit ſi bien avec ſon canon, que profitant du tems que la lenteur de la marche de Pappenheim lui donnoit, il mit le déſordre dans ces maſſifs eſcadrons, leſquels ayant encore été reçus par une décharge de mouſqueterie faite par les pelotons à brûle pourpoint, ne purent ſoutenir ce feu ; alors une partie de ces cuiraſ-

ſiers (c'eſt-à-dire les plus lâches) au lieu de pouſſer plus roide étant de ſi près, auront retenu leurs chevaux, tandis que les autres ſuivant leur mouvement en avant ſeront encore avancés (*a*) ; cela dut être cauſe qu'il ſe forma pluſieurs bouquets derrière les eſcadrons, c'eſt ce qui fit croire que cette cavalerie avoit reculé, & cet accident acheva de mettre une confuſion ſi épouvantable dans ces gros eſcadrons, qui foudroyés en même tems par d'autre canon que le Roi fit encore avancer, & attaqués de tous côtés par les petits eſcadrons Suédois, ne ſurent plus de quel côté ſe tourner, ils prirent la fuite, malgré tout ce que put faire Pappenheim pour les obliger à ſe rallier. Et voilà comment une cavalerie d'ailleurs eſtimée bonne, & de beaucoup ſupérieure en nombre ſe fit battre par ſa mauvaiſe diſpoſition : bien au contraire de celle de Guſtave Adolphe, qui ayant été fortifiée très-à-propos par des pelotons de mouſquetaires fit vraiment merveille, quoique inférieure en nombre. Mais remarquons ici

(*a*) Ce que j'avance ici, paroît encore être confirmé par l'Auteur, qui nous dit, que quelques eſcadrons ſe jetèrent ſur la réſerve de la droite de la première ligne du Roi.

avant de finir, deux choſes. 1.° Que ce Prince ne marcha point avec ſa cavalerie au devant des ennemis, mais qu'il les attendit de pied ferme (*a*). 2.° Que les pelotons de mouſquetaires ne paſſèrent point dans les intervalles des eſcadrons Autrichiens, apparemment parcequ'ils auroient bien plus mal ajuſté leurs coups dans cette confuſion qu'en ſe tenant dehors.

Nous allons encore voir qu'à la bataille de Lutzen, de laquelle nous parlerons ici, il ne paroît pas que les pelotons que Guſtave Adolphe inféra dans ſes eſcadrons, l'ayent ſuivi, lorſqu'il s'avança, pour attaquer ceux des ennemis.

Cette bataille ſe donna le 6. de Novembre 1632., c'eſt-à-dire 14. mois & un jour après celle de Leipzig.

Tilly n'étoit plus, il avoit été tué, ou pour mieux dire, il étoit mort d'un coup de feu, qui lui avoit fracaſſé l'os de la cuiſſe, & qu'il avoit reçu en diſputant vaillamment, mais en vain, le paſſage du Lech à Guſtave Adolphe le 5. Avril de cette même année.

(*a*) J'ai déjà fait remarquer qu'Epaminondas à la bataille de Mantinée, n'entremêla auſſi des pelotons d'infanterie, que parmi les eſcadrons deſtinés à attendre de pied ferme l'ennemi, & point parmi ceux, qui devoient l'attaquer bruſquement, *Voyez la note* (*b*) *de la page* 63.

Albert de Wallenſtein Duc de Fridland déjà trop célèbre par pluſieurs victoires remportées (*a*), puiſque par des raiſons de politique, ou autres, Ferdinand II. l'avoit

(*a*) Ce Général avoit déjà rendu de très-grands ſervices à Ferdinand II., car lors des troubles ſurvenus en Bohéme, il s'offrit à cet Empereur avec une armée de 30m. hommes à condition cependant qu'il la commanderoit en chef, ce qui lui ayant été accordé, il ſubjuga d'abord le Diocèſe d'Halberſtat, ravagea les terres de Magdebourg & d'Anhalt, & après avoir remporté divers avantages ſur le fameux Mansfeld Général du parti Proteſtant, & un des plus terribles ennemis de la maiſon d'Autriche, qui l'appelloit *l'Attila de la Chrétienté*, il le défit entiérement à la bataille de Daſſou en 1626., & le pouſſa hors de l'Allemagne. Il reprit enſuite toute la Siléſie, vainquit le Marquis d'Urlach, conquit l'Archevêché de Brême, & l'Holſace, ſe rendit maître de tout le pays, qui eſt entre l'Océan, la Mer Baltique & l'Elbe, & chaſſa de la Poméranie le Roi de Dannemarck, auquel il ne laiſſa que Glukſtad. Ces rapides conquêtes firent conclure le traité de Lubeck. Alors Ferdinand II. au plus haut dégré de ſa gloire, pour récompenſer tant de ſignalés ſervices, donna à Wallenſtein les titres, & la dépouille du Duc de Mecklelbourg, qui s'étoit revolté: cependant les ennemis que ce grand homme avoit auprès de l'Empereur, envieux de ſa gloire, trouvèrent les moyens de le rendre ſuſpect à ce Prince, qui eut la foibleſſe de le dépoſſéder du commandement des armées, juſqu'à ce que Tilly ayant été entiérement défait à Leipzig, & enſuite tué, Ferdinand allarmé des progrés de Guſtave Adolphe en Allemagne, le rappella, & lui donna la qualité de Généraliſſime, & de Maître indépendant de la paix, & de la guerre. Wallenſtein à la tête des armées enleva à Guſtave Adolphe preſque toute la Bohéme par la priſe de Prague, & repouſſa ce Roi, qui vint l'attaquer dans ſon camp retran-

enſuite dépoſſédé du commandement des armées, fut rappellé pour ſuccéder à Tilly.

Le beſoin urgent que l'on avoit d'un habile Général pour faire tête au grand Guſtave, fit éclipſer toutes ces raiſons,

ché auprès de Nuremberg. Son courage & ſon habileté ne purent cependant point empêcher la perte de la bataille de Lutzen, après laquelle il fut obligé de ſe retirer en Bohême. Ses ennemis qui ne ceſſoient de le mettre mal dans l'eſprit de l'Empereur, l'accuſèrent de vouloir ſe rendre indépendant: ce Prince delivré de Guſtave Adolphe, crut pouvoir ſe paſſer de ce grand Capitaine, ainſi il le déclara déchu de tout ſon pouvoir, & donna le commandement de l'armée à Galas. Wallenſtein allarmé par cette nouvelle, ſe fit prêter ſerment de fidélité par les Officiers de ſes troupes; ce ſerment conſiſtoit à promettre, *de défendre ſa perſonne, & de s'attacher à ſa fortune.* Cette démarche pouvoit ſe juſtifier par les amples pouvoirs, que l'Empereur avoit donnés à Wallenſtein. On l'accuſoit encore de négocier avec les Princes Proteſtans, & même avec la Suéde & la France: mais dit l'Auteur des Annales de l'Empire: *Ces intrigues, dont on l'accuſoit, ne furent jamais manifeſtées*; cependant elles allarmèrent le Conſeil de Vienne, où Wallenſtein avoit contre lui le parti d'Eſpagne, & le parti Bavarois, au point que Ferdinand prit la réſolution de le faire aſſaſſiner, Butler Irlandois, à qui Wallenſtein avoit donné un régiment de dragons, & deux Ecoſſais ſe chargent de cet aſſaſſinat, & l'exécutent le 15. Fevrier 1634. *Si Ferdinand II.*, dit l'Auteur Philoſophe, que j'ai cité, *fut obligé d'en venir à cette extrêmité odieuſe, il faut la compter parmi ſes malheurs.*

Voilà comment, la baſſeſſe, l'envie & la jalouſie, unies enſemble contre ce grand homme, vinrent à bout de le perdre: peut-être auſſi que pouſſé à bout, il eut le malheur d'oublier ſon devoir. *Voyez Annales de l'Empire. Moreri Dict. hiſtoriq. Hiſt. de l'Allemagne par le P. Barre.*

ou bien fit taire pour quelque tems les ennemis, que ce grand homme avoit à la Cour de l'Empereur! Malheur à tout Général, qui ſe trouve avoir auprès de ſon maître des courtiſans jaloux de ſa gloire. Ce furent de pareils motifs, ſelon un célèbre Auteur, qui enhardirent le Maréchal de Villars à dire à Louis XIV. en prenant congé pour aller joindre l'armée, qu'il alloit commander: *Sire, ce n'eſt point les ennemis de Votre Majeſté, que je vais combattre, qui me font peur, mais ce ſont ceux, que je laiſſe ici auprès de votre perſonne, que je crains.*

Wallenſtein donc, nommé Généraliſſime des troupes de l'Empereur, après avoir pendant quelques mois ruſé vis-à-vis du Roi de Suéde, bien informé que ce Monarque s'avançoit vers lui, décampe ſur cette nouvelle de Mersbourg, & arrive dans la plaine de Lutzen le 5. Novembre au matin.

Là il ſe campa dans un terrain extrêmement avantageux, il avoit devant lui le grand chemin, qui va de Lutzen à Leipzig, & ce chemin ſe trouvoit bordé de deux foſſés parallèles, le bord de ces foſſés du côté des terres étoit élevé de deux

juſqu'à trois pieds, & du côté du chemin il étoit au niveau de la chauſſée. Wallenſtein fit encore approfondir davantage ces foſſés, & les garnit de mouſquetaires, il y fit auſſi braquer du canon à barbette, de manière que tant les mouſquetaires, que le canon étoient à couvert du feu des Suédois; ſa droite s'étendoit juſqu'à la petite ville de Lutzen, à laquelle il fit d'abord mettre le feu en arrivant, & au devant de cette droite il plaça 24. pièces de gros canons en un endroit, où il y avoit des moulins à vent; ſa gauche s'appuyoit à un petit ruiſſeau (*a*), qui étoit cependant guéable par tout: là il paſſa la nuit du cinq au ſix: " Le lendemain (dit l'Auteur, " qui eſt ici aſſez d'accord avec Mr. Fo- " lard) Le lendemain il forma de toute " ſon infanterie cinq groſſes brigades, ou " bataillons quarrés avec des pelotons de " piquiers aux angles. Sa cavalerie diſtri- " buée par gros eſcadrons fut miſe ſur les

(*a*) Ce petit ruiſſeau eſt appellé par Mr. Folard Chuſitz, & par l'hiſtorien Flœſſ-Graben; Mr. Folard dit encore que le Général Autrichien appuya ſa gauche, c'eſt-à-dire quelques eſcadrons à un petit bois, qui étoit au delà de ce ruiſſeau; & l'hiſtorien dit qu'il n'y a jamais eu d'autres bois dans cette plaine, que celui de Schkoelzig, qui ſe trouvoit à la droite des Suédois.

" ailes, & ſur deux lignes (*a*). " Son armée ſe montoit au commencement de la bataille, ſelon les plus juſtes calculs, à trente ou trente-deux mille hommes, il fut enſuite joint par Pappenheim, qui en avoit encore avec lui dix mille, comme nous le verrons ci-après.

Le Roi de Suéde arriva le même ſoir du 5. vis-à-vis de Wallenſtein, & fit d'abord ſes diſpoſitions pour l'attaque, bien faché de ne pouvoir commencer ſur l'heure même, car il étoit de ſon interêt de prévenir la jonction du corps, que commandoit Pappenheim, qui étoit à Halle à trois mille de Lutzen; mais malgré ſon impatience, la nuit qui ſurvint le força d'attendre au lendemain. Ce Monarque avoit avec lui vingt mille hommes (*b*).

" Guſtave Adolphe (dit notre Auteur) " ſuivit dans cette bataille le même ordre, " qu'il avoit obſervé à celle de Breinten- " feld ou de Leipzig (*c*). De gros pelotons

(*a*) *Hiſt. de Guſt. Ad. tom. 4. pag. 399.*

(*b*) Je n'ai point ſuivi ici l'Auteur mot-à-mot, car j'ai beaucoup abrégé ſon récit. C'eſt pour cela que je n'ai point diſtingué ce paſſage par des guillemets.

(*c*) Quoique le plan de cette bataille, que l'Auteur nous donne, ſoit en tout pareil à celui, que Mr. Folard a donné; & que les deux Auteurs ſoient enco-

" d'infanterie entrelaſſés dans de petits eſca-
" drons. L'armée rangée ſur deux lignes,
" l'infanterie au centre, la cavalerie ſur
" les ailes, & l'artillerie diſtribuée ſur le

---

re preſque entièrement d'accord ſur la diſpoſition des troupes, eu égard au local; ils diffèrent cependant beaucoup ſur l'arrangement de ces troupes, & à dire la vérité je pancherois plus volontiers du côté de Folard, que du ſien; car notre Auteur parle de cette bataille plus en hiſtorien, qu'en militaire, & quoiqu'il ſe ſoit piqué d'une grande exactitude en citant preſque tous les auteurs, qui en ont parlé, il ſemble néanmoins avoir confirmé ce que Folard a dit.

" Le plan de cette bataille (dit ce ſavant militaire)
" quoique fidelle & pris ſur les lieux, ne peut être en-
" tendu que des gens du métier. Car ce n'eſt pas ici
" la routine qui parle, c'eſt la ſcience toute parfaite,
" & cette ſcience n'eſt connue que d'un fort petit nom-
" bre de perſonnes." *Folard traité de la colonne pag.* 91. *tom.* 1.

Voilà pourquoi l'hiſtorien de Guſtave Adolphe, qui n'eſt pas militaire, tombe ſouvent en faute, quand il s'agit de batailles, d'arrangemens ou de mouvemens militaires, c'eſt ainſi qu'il nous dit ici, que le Roi de Suéde ſuivit dans cette bataille le même ordre, qu'il avoit obſervé à celle de Breintenfeld, ou de Leipzig, quoique cet ordre ſoit tout-à-fait différent à ſon infanterie, comme il eſt aiſé de s'en convaincre en approchant ſeulement les deux plans, que l'Auteur même nous a donnés. Guſtave ſe rangea à Leipzig par petits bataillons, nous a dit l'Auteur, qui même dans cette bataille-là n'eſt pas trop exact, car ſon récit diffère du plan qu'il donne.

Il eſt vrai que le Roi de Suéde ſe rangea par petits bataillons, ou pour mieux dire par petites troupes, à la bataille de Leipzig, mais il ne ſe rangea pas ainſi à celle de Lutzen.

" front de la première ligne. " Sa gauche aboutiſſoit à deux cents pas de Lutzen vis-à-vis des moulins à vent, où Wallenſtein avoit placé ſon gros canon: la droite juſqu'au même ruiſſeau, où nous avons dit que le Général de l'Empereur avoit appuyé

Ecoutons encore Mr. Folard, qui étoit trop ſavant fantaſſin, pour ne pas trouver une très-grande différence entre le premier, & le ſecond arrangement de ce Roi célèbre. " Il avoit, dit-il, huit brigades très-affoi-" blies par les combats précédens. Il en mit quatre à ſa " première ligne, & autant à ſa ſeconde. Entre les eſpa-" ces de chacune, & à une petite diſtance hors de la " ligne, le Roi plaça une colonne de 15. à 18. cents " hommes ſur beaucoup de profondeur & peu de front. *Ibid. même page.*

Voilà donc bien clairement démontré que ces brigades, que Guſtave Adolphe rangea à la bataille de Leipzig par petites troupes, ne formèrent plus à celle de Lutzen, que trois gros corps chacune, c'eſt-à-dire chaque brigade fut rangée ſur deux gros bataillons avec une petite diſtance entr'eux, & au devant, & vis-à-vis de cet eſpace, le Roi plaça une colonne de quinze à dix-huit cents hommes, dont la tête étoit de piquiers, & à Leipzig chaque demi brigade étoit partagée en ſept petites troupes. *Voyez encore la pl. XIX. fig. II.*

Pour ce qui regarde la diſpoſition des troupes de Wallenſtein, la ſeule différence qu'il y a entre mon Auteur, & Mr. Folard: c'eſt que le premier fortifie les angles des bataillons carrés Impériaux par des piquiers, & que le Chevalier y met des mouſquetaires, car il dit: " Wallenſtein forma ſon infanterie par gros bataillons " carrés, & comme les angles d'un carré d'hommes " ſont très-foibles, pour remédier à cette foibleſſe, il " couvrit ou fortifia chacun de ſes angles d'un gros pe-" loton de cinquante mouſquetaires. *Ibidem.*

ſa gauche. Le Roi de Suéde fit même paſſer quelques eſcadrons au delà de ce petit ruiſſeau, qu'il appuya au bois de *Schkœlzig*.

Ces diſpoſitions faites, il paſſa cette nuit dans ſon caroſſe, s'entretenant familiérement avec ſes Généraux : cependant le combat ne commença qu'à onze heures du matin à cauſe d'un grand brouillard ſi épais, qu'il étoit impoſſible de ſe voir à dix pas loin :

" Ce brouillard diſſipé (continue l'hiſto-
" rien), & le Soleil éclairant cette va-
" ſte plaine, fit voir ces deux formidables
" armées, qui ſe dévoroient déjà des yeux
" & ſe préparoient à s'élancer l'une con-
" tre l'autre. Le Roi n'étoit vêtu que d'un
" ſimple buffle, ne pouvant ſupporter une
" cuiraſſe, à cauſe d'une balle, qui lui
" étoit reſtée dans l'épaule, & qui lui cau-
" ſoit de grandes douleurs, quand il étoit
" armé. Il parut là comme un jeune lion
" à la tête de ſon armée, pouſſant ſon
" cheval de la gauche à la droite, &
" criant à ſes ſoldats de charger. Alors
" tout s'ébranla. Le Roi ſe plaça à deux
" pas en avant du centre de ſa droite,
" qu'il commandoit en perſonne (*a*).

(*a*) *Hiſt. de Guſt. Ad. tom.* 4. *pag.* 409. *& ſuiv.*

On aborde les deux foſſés, qui ſéparoient les armées, & nonobſtant le feu, que les ennemis faiſoient à couvert de ces deux foſſés, les Suédois les en délogent, s'emparent de ſept pièces de canon, & les tournent auſſi-tôt contre les Impériaux.

" Les mouſquetaires à cheval, & les " carabins Impériaux, après avoir fait leur " décharge, & caracolé devant la cavale- " rie Suédoiſe, ſe retirèrent fort en déſor- " dre derrière les cuiraſſiers Impériaux, " parmi leſquels ils jetèrent la terreur. Si " dans ce moment la cavalerie Suédoiſe " avoit pu les charger, il eſt probable " qu'elle en auroit eu bon marché (*a*).

Le Roi, qui étoit à la tête de ſa cavalerie encore de l'autre côté du foſſé, voyant flotter ces gros eſcadrons ſi remarquables par leurs grandes cuiraſſes, qui leur couvroient tout le corps " exhorta " (continue l'Auteur) ſa cavalerie à ſuivre l'infanterie; mais elle trouva de " grandes difficultés à paſſer le premier " foſſé, qui fort élevé du côté des terres, ſe " trouvoit fort bas du côté du chemin. (*b*)"

" En même tems (dit Folard) la co-

(*a*) *Ibid. pag.* 411.
(*b*) *Ibid. pag.* 412.

" lonne jaune (*a*) de Guſtave marchoit droit
" à la brigade Impériale, qui faiſoit la tê-
" te de tout. C'étoit l'élite de cette armée:
" cette colonne s'élance deſſus cette bri-
" gade piques baiſſées avec tant de force
" & de fureur, qu'elle enfonce & pénètre
" cette maſſe énorme d'infanterie, ſans au-
" cun reſpect de ſes angles & de ſes ſa-
" tellites: tout eſt rompu, diſſipé & paſ-
" ſé par les piques. Ce carré étant diſ-
" paru, en voici un autre qui ſuccède &
" qui ſe préſente, avec cette gravité &
" cette peſanteur toute naturelle aux grands
" corps rangés de la ſorte. Cette colonne,
" animée & fière de ce premier avantage,
" va donner de tête ſur ce ſecond corps,
" qui lui fait eſſuyer la bourre au corps,
" une ſalve de mouſquetades; mais com-
" me le feu n'a plus lieu, qu'il s'éteint,
" & qu'il tombe lorſqu'on le joint ... Cet-
" te colonne fondit ſur ces rangs de mouſ-
" quetaires. Les voilà réduits à la néceſſité de
" jeter leurs mouſquets, qui leur déviennent
" inutiles, pour mettre l'épée à la main. (*b*)"

(*a*) Ce que Mr. Folard appelle ici colonne étoit une brigade, qui avoit à la vérité, comme nous avons dit, une colonne de quinze à dix-huit cents hommes au devant de ſon front.

(*b*) *Folard tom.* 1. *pag.* 91. *Traité de la colonne.*

Les affaires n'alloient pas tout-à-fait ſi bien à la gauche des Suédois commandée par le Duc de Saxe-Weymar; cette gauche (ſelon la rélation que nous a donné le Comte de Kevenhuller) fut ſi fort incommodée de la groſſe artillerie plantée près des moulins à vent, qu'elle fut obligée de reculer, ne pouvant plus ſoutenir un ſi grand feu.

" Cependant le Roi, s'étant mis à la tête
" du peu d'eſcadrons, qui avoient paſſé le
" foſſé à ſa droite, charge les cuiraſſiers Im-
" périaux, & fait plier leur première li-
" gne; la ſeconde s'avance pour charger le
" Roi à ſon tour, tandis que l'autre ſe ral-
" lie. Les Suédois s'arrêtent. Le Monarque
" crie au régiment de Stenbock d'avancer
" & de le ſuivre: il part pour charger ces
" eſcadrons frais de cuiraſſiers. Il ne s'a-
" perçoit pas qu'il n'eſt ſuivi que de
" deux palefreniers, & du ſeul Duc Fran-
" çois Albert de Saxe-Lawenbourg, avec
" un domeſtique, ou Officier de ce Duc.
" Dans ce moment, le Roi reçoit un coup
" de piſtolet, ou ſelon d'autres un coup
" de canon, ou de mouſquet, qui lui caſ-
" ſe le bras. Sa cavalerie arrive. On s'e-
" crie, *le Roi eſt bleſſé*. Ce cri parti des

" premiers rangs, fit de la peine à ce vail-
" lant Prince ; il craignit que ſa troupe n'en
" fût intimidée. Il releva aigrement cette
" parole, & ſe faiſant violence, il reprit
" ce viſage riant & ſerein, qu'il avoit
" dans les plus grands périls : *Ce n'eſt rien*,
" s'écria-t-il, *ſuivez-moi & chargez*. En
" même tems il dit tout bas en François
" au Prince de Saxe Lawenbourg : *Mon*
" *Couſin*, *j'en ai tout autant qu'il m'en faut*,
" *tâchez de me tirer d'ici* : au même inſtant
" une balle lui traverſa les reins entre les
" deux épaules. Il tomba de cheval avec un
" *mon Dieu*, *mon Dieu* dans la bouche (*a*).
" Il reçut encore d'autres coups, & la mê-
" lée devint ſi grande en cet endroit, par
" les efforts, que les Suédois firent, pour
" garantir le corps de leur bon Roi, &
" l'arracher des mains des Impériaux, qui
" le fouloient aux pieds de leurs chevaux,
" qu'il ne fut pas facile de le reconnoître,
" étant couvert d'une foule d'autres morts,
" & confondu avec le plus ſimple ſoldat.
" Cependant le Colonel Stalanske fit une

(*a*) Pufendorff dans ſon hiſt. de Suéde jette de violens ſoupçons, pour faire croire que ce fut le Duc de Saxe-Lawenbourg lui-même, qui tua le Roi. Voyez les raiſons qu'il en apporte. *Tom. 2. pag. 258. ed. d'Amſt. in 12. 1743.*

" ſi furieuſe charge aux Impériaux, qu'il " les fit reculer, & regagna le corps de " ſon bon Maître (*a*). "

(*a*) *Hiſt. de Guſt. Ad. tom.* 4 *pag.* 413. 414.

J'ai ſuivi ici mot à mot l'hiſtorien, parcequ'il m'a paru être le plus inſtruit de tous ceux, qui ont parlé de cette affaire; d'ailleurs parmi les témoins qu'il prend pour garants de ce qu'il avance, touchant la mort de ce grand Roi, il en cite un, qui doit être d'un grand poids: c'eſt Chemnitz Miniſtre de ce Prince.

Notre Auteur reproche auſſi au Chevalier Folard d'avoir avancé mal à propos, que la mort de ce Héros ne fut ſue qu'après la bataille.

Il eſt vrai, qu'il n'y a que ce Chevalier, de tous ceux que j'ai lu, qui diſe cela, & ſans preuves ni garants.

" Perſonne n'ignore, dit-il, que le Monarque Suédois " fut tué dans cette bataille ſans ſavoir trop bien com- " ment, & ſans que l'on ſût alors ce qu'il étoit devenu. " On ignora ſa mort, tant que l'action dura, & ce fut " un bonheur; on combattit avec cette ardeur, & cet- " te confiance, que les morts n'inſpirent guère. *Folard tom.* 2. *pag.* 92. Puſendorff dit préciſément le contraire. *Voyez pag.* 260. *du tom. cité ci-devant.*

On peut auſſi voir la rélation du Comte de Kevenhuller, que l'Auteur cite encore.

Cette rélation dit, que le Roi apprenant à ſa droite, où il étoit victorieux, le mouvement rétrograde de ſa gauche, chargea le Maréchal Horn d'achever de ce côté la déroute des Impériaux, & courut à ſon aile gauche, pour la ramener lui-même à la charge: que ce Monarque en arrivant ſe mit à conjurer ſoldats & Officiers, de ne lui pas faire cet affront, que de reculer devant l'ennemi, que ces paroles les ayant ranimés, ils s'arrêtèrent, & firent bonne contenance: en même tems le Roi s'avance pour examiner, comment il pourra le mieux enfoncer les Impériaux: & s'étant trop approché, il eſt tué ſur la place. *Relat. du Comte Kevenhuller cité par l'Auteur.*

Dès que le Roi fut mort, la nouvelle s'en répandit dans toute l'armée (*a*): la gauche des Suédois, qui avoit été miſe en déſordre par le gros canon des Impériaux, apprenant ce triſte événement, ſe rallia, & marcha de nouveau contre les ennemis.

Les ſoldats furieux de la mort de leur Roi, ne ſongeoient plus qu'à la venger. La droite de Wallenſtein fut attaquée avec tant de fureur, qu'elle plia, & le Duc de Saxe Weymar, qui prit le commandement de l'armée, après la mort du Roi, ſut ſi bien profiter du moment, qu'il acheva de mettre en déroute toute cette armée Impériale, malgré les efforts de Wallenſtein, & de l'Abbé de Fulde, qui galopoit après les ſoldats, le Crucifix à la main, les exhortant, & les encourageant de ſon mieux à faire tête à l'ennemi, mais inutilement.

Tout fuit, tout cède, tout eſt chaſſé hors du champ de bataille. Les Suédois pourſuivant les fuyards, tuent l'Abbé de Fulde, qui leur tombe entre les mains, font un grand carnage des Impériaux, & s'emparent du gros canon placé près des moulins à vent.

Mais pendant tout ce déſordre, Pappen-

(*a*) *Puf. à l'endroit cité ci-deſſus.*

heim, qui accourroit en hâte au ſecours des ſiens, arrive avec huit régimens Impériaux. Ce ſecours quoique un peu tard venu, ranime le courage des fuyards, qui ſe rallient d'eux-mêmes. Wallenſtein en homme habile & courageux, ſe prépare auſſitôt à profiter de ces heureuſes conjonctures; il range de nouveau ſes troupes en bataille, & marche encore fièrement aux ennemis. " Ainſi cette plaine (comme dit Folard) " s'illuſtre par deux batailles rangées, don- " nées dans un même jour, les plus fu- " rieuſes, les plus rudes, & les plus ob- " ſtinées, que l'on ait vu depuis long-tems."

Les Suédois de leur côté, ſans s'épouvanter du nombre de leurs ennemis, trop intéreſſés à ſoutenir leur première gloire, & ayant encore à cœur la mort de leur grand Roi, ſe remettent auſſi-tôt avec cette promptitude, dont des troupes bien exercées, & bien ſubordonnées ſont ſuſceptibles.

Leur Général les ayant rangé ſur une ſeule ligne pleine (*a*), pour pouvoir préſenter aux ennemis un front égal au leur, ils ſoutinrent d'abord le choc des Impériaux,

(*a*) Mr. Folard prétend que les colonnes ſubſiſtèrent toujours au devant du front de la ligne: mais cela ne paroît pas probable.

qui fut des plus furieux ; mais le Général Brahe, qui commandoit le centre, où ſe trouvoit cette fameuſe brigade jaune, qui s'étoit déjà ſi fort diſtinguée, ayant été tué d'un coup de canon : alors les Suédois perdent un peu de terrain, les Impériaux croyant toucher à la victoire redoublent de force & de vigueur, & les pouſſent juſqu'à une batterie enclouée, dont ils ſe rendent les maîtres ; cependant cet avantage ne fut pas de longue durée.

Les Officiers Suédois ſurent encore ſi bien ranimer les ſoldats, au nom de leur maître, en leur faiſant ſentir la honte, qui leur reviendroit, s'ils ne vengeoient point ſa mort dans cette journée même, qu'animés par cette auguſte nom, ils firent de ſi grands efforts, qu'enfin ils vinrent à bout de battre une ſeconde fois les Impériaux, & ſi bien, que la nuit ſeule ſauva les débris de leur armée. Ils ſe retirèrent partie vers Merſebourg, & partie à Leipzig, où Wallenſtein ſe rendit lui-même, pour en repartir le lendemain.

Les Impériaux perdirent dans cette ſanglante journée tout leur canon, beaucoup de drapeaux & d'étendarts. Douze mille des leurs reſtèrent ſur le champ de bataille,

ſans les bleſſés, & les priſonniers que l'on fit ſur eux, & parmi les morts de diſtinction ſe trouva Pappenheim, qui bleſſé d'un coup de canon mourut le lendemain.

Les Suédois paſſèrent cette nuit ſur le champ de bataille dans un morne ſilence, victorieux, mais affligés de la mort de leur bon Roi. Le lendemain ils marchèrent à Leipzig, & s'emparèrent de cette ville, que les Impériaux avoit abandonnée, pour ſe retirer précipitamment en Bohème.

Voilà le récit fidelle de cette ſanglante bataille, qui ſera à jamais célèbre par la perte, que l'on y fit de Guſtave Adolphe, qui a été un des plus grands hommes de guerre, qui ayent jamais paru.

J'ai ſuivi indifféremment les divers Auteurs, qui en ont parlé, que j'ai tâché de coudre enſemble le mieux que j'ai pu, & je n'ai rien avancé, que ce qui a été le plus avéré.

Quelques réflexions ſur cette bataille finiront ce chapitre.

D'abord l'on remarquera qu'à cette bataille, ainſi qu'à celle de Leipzig, les Impériaux étoient en beaucoup plus grand nombre (*a*), placés dans un terrain extrê-

(*a*) Quand on dit que les Impériaux étoient en plus

mement avantageux, & ayant du gros canon avec eux : ils avoient encore à leur tête un Général habile, qui, ainſi que Tilly, n'avoit jamais été battu, parcequ'il n'avoit jamais trouvé de compétiteur aſſez habile, pour pouvoir lui tenir tête, mais il le rencontra dans cette journée de Lutzen, en la perſonne de Guſtave Adolphe, qui le vainquit.

Le Roi de Suéde n'avoit que vingt mille hommes. Mais il ſuppléa au nombre par la diſpoſition, par le courage, & par la diſcipline de ſes troupes. Que d'obſtacles ce Héros n'eut-il pas à ſurmonter ! Il lui fallut paſſer, pour aller à l'ennemi, ces deux grands foſſés, qui couvroient leur front, garnis d'un bon nombre de mouſquetaires, & défendus par ſept piéces de canon ; les Suédois ſouffrirent beaucoup, mais ne ſe dérangèrent jamais : car leur diſcipline étoit telle, que l'on pouvoit bien leur tuer du monde, mais on ne pouvoit pas les mettre en déſordre.

---

grand nombre que les Suédois à la bataille de Leipzig, on n'entend point parler des quinze mille Saxons, puiſqu'ils lachèrent d'abord le pied, ſans rendre le moindre combat.

Leur gauche même, qui fut ſi maltraitée par le gros canon de la droite des Impériaux, fut obligée, il eſt vrai, de reculer un moment, ne pouvant plus ſoutenir un ſi grand feu, mais elle ne fut jamais miſe en déroute, & elle parvint à la fin en redoublant de courage, & en ſachant toujours bien garder ſon ordonnance; elle parvint, dis-je, à s'emparer de ce gros canon, & à battre cette droite, qui lui étoit oppoſée.

Cependant, ce n'eſt rien encore, que d'avoir battu une armée ſupérieure en nombre, de l'avoir chaſſée hors du champ de bataille; de s'être emparé de ſon canon, & de pluſieurs trophées militaires. Ces braves & intrépides Suédois, après cinq heures de combat, ſont prêts encore dans un moment à recommencer ſur nouveaux frais: & c'eſt dans ce ſecond combat qu'ils ſe montrent plus que jamais dignes ſoldats du grand Guſtave, ils vengent, en battant une ſeconde fois leurs ennemis, la mort de leur Maître, & élèvent ſur ſa tombe des trophées vraiment dignes de ſa grande ame.

Venons à Wallenſtein. Mr. Folard lui reproche ces gros bataillons carrés. Comme il parle en homme entendu, on peut voir

dans ſon traité de la colonne ce qu'il en dit.

Quant à la cavalerie, ſa diſpoſition fut aſſurément un peu meilleure que celle de Tilly à Leipzig, ſes eſcadrons furent à la vérité encore de plus de la moitié trop gros, mais il les rangea ſur deux lignes, & laiſſa les intervalles néceſſaires pour qu'une ligne put ſuccéder à l'autre. Il auroit ſans doute beaucoup mieux fait, s'il avoit formé de plus petits eſcadrons, & que les ayant rangés en échec, il eut un peu plus rapproché les deux lignes, avec ordre d'attaquer la cavalerie Suédoiſe à meſure qu'elle auroit paſſé le foſſé. Il auroit encore pu ſe ranger en ligne pleine, pour agir tout d'un coup & avec force, contre les petits eſcadrons du Roi de Suéde, en gardant quelques eſcadrons en arrière, pour ſoutenir ſes brigades d'infanterie, qui devoient avoir grand beſoin de protection; mais dans ce cas il auroit dû faire mettre pied à terre à ſes carabins ou arquebuſiers à cheval, ou du moins ſe bien garder de ne pas les placer au devant de ſa ligne. C'eſt à ces carabins que Montécuculi attribue la défaite de la cavalerie de Wallenſtein à cette journée de Lutzen (*a*).

(*a*) " Les arquebuſiers ou carabiniers (dit ce

Mais, ſi je dois dire ce que j'en penſe, je crois qu'il y eût auſſi un peu de lâcheté de la part de ces cuiraſſiers Impériaux, & qu'ils ne firent pas tout-à-fait leur devoir en gens courageux (*a*) ; ſi cependant l'on peut reprocher à de nouveaux cavaliers de n'avoir pas mieux fait; car il devoit y avoir beaucoup de ſoldats de nouvelle levée parmi eux, & ſi cela étoit, je trouve leur excuſe dans ces paroles du Maréchal de Saxe, qui dit, qu'en fait de cavalerie en temps de guerre, *tout ce qui eſt recrues n'y vaut abſolument rien* : ce n'eſt donc que dans ces fautes compliquées, c'eſt-à-dire:

1.° Dans le déſordre, que cauſèrent les mouſquetaires ou carabins en ſe retirant.

2.° Dans la groſſeur énorme, & dans

" grand homme) ne peuvent faire un corps ſolide, ni " attendre de pied ferme le choc de l'ennemi ; c'eſt " pourquoi il ne ſeroit pas à propos d'en avoir un grand " nombre dans une bataille: car ſi l'ennemi les preſſe, " & qu'ils ſe retirent ſi vîte, que cela ait l'air d'une " fuite, ils font perdre courage aux autres, ou bien " ils les heurtent, & ſe renverſent ſur eux. C'eſt-ce qui " détermina Wallenſtein de les proſcrire de l'armée " après la funeſte expérience qu'il en fit à la bataille " de Lutzen l'an 1632. " *Mémoir. de Montécuculi tom.* 1. *pag.* 18.

(*a*) Wallenſtein après la bataille fit trancher la tête à divers Officiers de cavalerie, & fit même exécuter quantité de ſimples cuiraſſiers.

la figure diſproportionnée de ces eſcadrons qui rangés ainſi, ne pouvoient combattre qu'avec bien du déſavantage.

3.° Dans le peu de courage, qu'ils firent paroître dans l'action. C'eſt dans toutes ces fautes, dis-je, qu'il faut chercher la raiſon de la défaite de cette cavalerie de Wallenſtein, & non dans ces pelotons, que Guſtave Adolphe inſéra dans ſes eſcadrons, qui, comme je l'ai déjà dit plus haut, ne paroiſſent pas ſeulement l'avoir ſuivi, lorſqu'il chargea les eſcadrons Impériaux (*a*); car de toutes les rélations, qui ont parlé de ce fait mémorable, il n'en eſt aucune, qui faſſe encore mention de ces pelotons, après que le combat fut engagé; il n'y a que Mr. Folard, qui nous aſſûre, que ſi les pelotons de mouſquetaires entrelaſſés entre les intervalles des eſcadrons Suédois, ne ſe fuſſent jetés entre les diſtances de ceux des ennemis, la cavalerie Suédoiſe n'en eut pu ſoutenir le choc. " Au moment qu'on en vint aux mains, " ces pelotons ſe trouvant entre les flancs " des Impériaux les accablèrent d'un feu

(*a*) Je crois que ces pelotons ſuivirent les eſcadrons du Roi juſqu'au foſſé, que là ils protegèrent par leur feu leur paſſage, & qu'enſuite ils ſe retirèrent derrière les ailes de l'infanterie.

" terrible de mouſquetades, qui les mirent " en déſordre; méthode que ce grand Roi " n'oublia jamais dans tous les combats, " qu'il a donnés, pratiquée par les plus " grands Capitaines anciens & modernes, " & ſi peu connue aujourd'hui, qu'on trou- " ve étrange, que nous oſions la propo- " ſer (*a*). "

En vérité ſi l'on propoſoit à des fantaſſins, de ſe placer par pelotons dans les intervalles d'un nombre d'eſcadrons, qui ſeroient deſtinés pour aller attaquer vigoureuſement les ennemis, & pour enſuite au moment du choc ſe porter dans ceux-ci, & les accabler de leurs mouſquetades, je crois bien qu'ils ſeroient très-fachés d'une telle commiſſion, quoiqu'ils euſſent une bayonnette de plus que ceux de Guſtave Adolphe; ils ne manqueroient pas du moins de prier cette cavalerie de ne pas aller un trop grand train, afin d'être moins eſſouflés en arrivant ſur l'ennemi.

Mais parlons ſérieuſement, & finiſſons ce chapitre. Je crois bien que Guſtave Adolphe, auſſi ſavant dans l'art militaire qu'il étoit, & connoiſſant tout l'avantage que

(*a*) *Folard tom. 1. pag. 92.*

l'on peut ſe procurer, en faiſant ſoutenir une arme par l'autre, ſe ſervit ſouvent de ſon infanterie pour ſoutenir, & fortifier ſa cavalerie, qui fut toujours en plus petit nombre que celle des ennemis; & c'eſt encore ce que tout habile Général fera en pareil cas: par exemple, on fera très-bien de faire ſoutenir par de l'infanterie une aile de cavalerie appuyée à un bois, pour prévenir toute ſurpriſe de la part de l'ennemi; on en fera de même, ſi cette aile étoit appuyée à une rivière, ou à un ruiſſeau, dont les bords ſeroient couverts de brouſſailles, afin de la défendre contre de l'infanterie ennemie, qui pourroit ſe porter de l'autre côté pour la fuſiller en flanc; on peut encore mettre des corps d'infanterie aux extrémités des ailes de la cavalerie, comme on le voit par un plan tracé dans les inſtructions militaires du Roi de Pruſſe à ſes Généraux (*a*).

1.° Pour empêcher par le feu de leur canon, & de leur mouſqueterie, que la cavalerie ennemie ne vous approche avec avantage.

2.° Si

(*a*) *Inſtr. milit. pl. XIII.*

2.° Si malheureuſement votre cavalerie eſt battue, l'ennemi n'oſera point la pourſuivre de peur de ſe mettre entre deux feux.

Enfin on pourra encore en placer dans les intervalles des eſcadrons, mais cela ſera, quand vous ſerez ſi foible en cavalerie, que vous n'oſeriez marcher le premier à l'ennemi, ou que toute votre infanterie ſera elle-même ſi bien poſtée, qu'elle aura un très-grand avantage de l'attendre de pied ferme. Alors, dis-je, on pourra entremêler des pelotons, ou même des bataillons, ſi l'on veut, parmi les eſcadrons, leſquels vous protégeant par leur feu, pourront mettre du déſordre dans ceux des ennemis, qui s'avancent vers vous, & vous procurer par là quelque avantage, dont vous profiterez, en les attaquant eux-mêmes dans ce moment de déſordre; mais dans aucun cas vos pelotons ne vous ſuivront, pour paſſer dans les intervalles des eſcadrons ennemis au moment du choc, comme le veut Mr. Folard; car au premier pas, que vous ferez en avant, ils doivent ſe retirer derrière l'aile de l'infanterie, & je le répète encore, il ſeroit ridicule de le prétendre autrement; ainſi que de croire qu'ils puſſent être de quelque utilité, quand même ils

arriveroient juſqu'à joindre les eſcadrons ennemis

Une preuve d'ailleurs bien convaincante, que les pelotons des Suédois ne ſuivirent pas les eſcadrons, quand le Roi à leur tête tomba avec tant de furie (comme dit la rélation du Comte de Kevenhuller) ſur ceux de la gauche des Impériaux, qu'il les rompit & les renverſa ſur la ſeconde ligne, je la trouve : 1.° Dans le ſilence de cet auteur, qui ne parle point de ces pelotons, qu'il n'auroit pas oublié, s'ils avoient tout fait, comme le prétend notre Chevalier. 2.° Je la trouve encore dans cette furie même, avec laquelle il dit, que Guſtave Adolphe attaqua, car il eſt impoſſible que les pelotons l'ayent pu ſuivre.

Si nous nous tournons du côté de l'hiſtorien, nous voyons auſſi, que le Roi ayant été bleſſé d'un ſecond coup de mouſquet, dont la balle lui traverſa les reins, tomba à terre, & fut long-tems foulé aux pieds des chevaux.

En vérité peut-on croire après cela, que s'il y avoit eu de l'infanterie parmi ces eſcadrons, qu'elle n'eût pas tout de ſuite emporté le Roi bleſſé; & qu'elle l'eût tranquillement laiſſé fouler par les chevaux?

Enfin pour appuyer davantage toutes les raiſons, que je viens de déduire, contre le ſentiment de Mr. Folard, ſur le mélange des pelotons d'infanterie parmi les eſcadrons, je finirai ce chapitre par deux paſſages extraits des mémoires ſur l'art de la guerre de Mr. le Maréchal de Saxe.

" Il y en a, qui veulent mettre des petites troupes d'infanterie dans les intervalles de la cavalerie ; cela ne vaut rien. " La foibleſſe de cet ordre intimide ſeule " ces troupes d'infanterie, parceque ces " pauvres miſérables ſentent qu'ils ſont perdus, ſi la cavalerie eſt battue ; & cette cavalerie, qui s'eſt flattée de leurs " ſecours, dès qu'elle fait un mouvement " un peu bruſque (ce qui eſt de ſon eſſence) ne la voyant plus, eſt toute déconcertée ; ſi votre aile de cavalerie eſt " battue, l'ennemi vous prend tout à l'aiſe en flanc, & cela dans le moment (*a*).

" D'autres lardent l'infanterie avec des " eſcadrons de cavalerie ; cela ne vaut rien " du tout, parceque, lorſque l'infanterie ennemie vient vous attaquer, elle tire également ſur ces eſcadrons comme ſur l'in-

(*a*) *Mémoir. ſur l'art de la guerre chap. 4. pag. 63. 64.*

" fanterie ; s'il y a des chevaux de tués, " la confuſion s'y met bientôt, ces trou- " pes de cavalerie lâchent le pied, il n'en " faut pas davantage pour faire tourner " la tête à l'infanterie & la faire fuir auſ- " ſi (*a*). " Par les deux paſſages que je viens de citer, on voit combien ce grand Général déſapprouve toute ſorte de mélanges entre ces deux armes, qui doivent à la vérité ſe ſoutenir l'une l'autre ; mais que l'on doit bien ſe garder de jamais mêler enſemble, pour les faire combattre ainſi pêle-mêle (*b*).

(*a*) *Ibid. pag.* 64.

(*b*) Un des plus fermes partiſans du ſiſtème de Folard, & qui, à mon avis, a non ſeulement ſuivi la route tracée par cet habile tacticien, mais qui l'a encore de beaucoup aplanie en remédiant à divers inconvéniens qui s'y rencontroient, n'a cependant point eu de répugnance de s'écarter de ſon maître, ſur l'article du mélange des armes : il a vu en militaire éclairé, combien il étoit moins embarraſſant & plus avantageux de faire ſoutenir l'infanterie par la cavalerie, que celle-ci par l'autre, en conſéquence il a placé derrière ſes colonnes, ou *pléſions* comme il les appelle, des pelotons de grenadiers à cheval, qui pourront aſſurément être de la plus grande utilité, d'autant plus qu'ils ne peuvent jamais cauſer le moindre embarras dans un ordre auſſi ſolide, & auſſi peu compoſé que le ſien, & c'eſt une des grandes attentions qu'il faut avoir, pour ſe procurer un avantage vraiment conſtant & ſolide, par le ſoutien réciproque de ces deux armes. *Voy. Projet d'un ordre françois en tactique.*

CHAPITRE VIII.

Divers exemples extraits de l'hiſtoire, qui prouvent combien il eſt avantageux d'avoir à la tête de la cavalerie des Officiers intelligens & hardis.

L'Avantage d'avoir à la tête de la cavalerie des Officiers intelligens & hardis eſt ſi conſidérable, qu'il me paroît qu'un Général en chef ne ſauroit jamais apporter aſſez de ſoins, pour bien connoître les ſujets qu'il deſtine à un tel commandement pour un jour d'affaire; & l'uſage, qui veut qu'un tel poſte ſoit donné à tour d'ancienneté, eſt un inconvénient des plus dangereux. Car il eſt bien ſûr que tous les Officiers n'ont pas l'intelligence de connoître les inſtans heureux, qui ſe préſentent à eux, ni la hardieſſe néceſſaire de les ſaiſir à tems ſans balancer.

Auſſi l'hiſtoire fourmille-t-elle d'exemples, des plus beaux exploits, faits par les uns & manqués par les autres. En voici quelques-uns, qui viennent à propos pour confirmer ce que j'avance.

Philopœmen, au raport de Polybe, décida de la victoire en faveur d'Antigonus à la bataille de Selaſie, pour avoir ſu ſaiſir l'inſtant favorable d'attaquer avec le peu de cavalerie, qu'il avoit ſous ſes ordres, l'aile droite de l'armée de Cléomène. Ce jeune homme s'étant aperçu d'une faute commiſe par le Général, qui commandoit la cavalerie de la droite du Roi Cléomène, en avertit incontinent Alexandre, qui commandoit l'aile gauche de la cavalerie d'Antigonus. Mais (dit Polybe, & Plutarque après lui) ce Général ne daigna pas ſeulement l'écouter, par la raiſon, qu'il n'avoit jamais commandé en chef, & qu'il étoit fort jeune. Cependant Philopœmen n'étant pas homme à laiſſer échaper un moment ſi heureux & ſi déciſif, s'ébranle auſſi-tôt avec ſon ſeul eſcadron, attaque les ennemis & les défait. Auſſi le Roi Antigonus ſut-il après le combat lui rendre la juſtice, qu'il méritoit. Plutarque nous dit, qu'Antigonus ayant remporté cette victoire ſignalée, tendit un piége à ſes Macédoniens, pour ſavoir au vrai, à qui il en étoit redevable: " Faiſant ſemblant " d'être fâché, il demanda à Alexandre, " qui commandoit ſa cavalerie, pourquoi

" il avoit attaqué avant le ſignal contre " l'ordre, qu'il avoit donné : Alexandre " lui répondit, que ce n'étoit pas lui, qui " avoit commencé le combat, mais un " jeune ſoldat Mégalopolitain, & qu'il l'a- " voit fait contre ſes ordres.

" Eh bien (reprit Antigonus) ce jeune " homme en ſaiſiſſant l'occaſion, s'eſt con- " duit en grand Capitaine, & vous Capi- " taine, vous vous êtes conduit en jeune " homme (*a*).

Voici un autre exemple, & celui-ci eſt d'autant plus remarquable, qu'il nous préſente à la fois deux chefs, un très-intelligent & prompt à ſaiſir l'inſtant heureux, & l'autre, le laiſſant échaper très-mal à propos, je le tire du récit, que nous fait Polybe de la bataille de Raphie, entre Antiochus Roi de Syrie, qu'il a plu à quelques-uns d'appeller le Grand, & Ptolémée Philopator Roi d'Egypte. Leurs armées ſe rencontrèrent dans une belle plaine auprès de Raphie, l'infanterie des deux côtés étoit au centre, & la cavalerie ſur les ailes.

Du côté de Ptolémée ; ce Roi comman-

(*a*) *Voyez Plutarque vie de Philopœmen. Polybe liv. 2. chap.* 14.

doit en perſonne ſon aile gauche, & Polycarte ſous ſes ordres commandoit deux mille chevaux, qui étoient couverts par quarante éléphans, le centre étoit conduit par Phoxidas, & la cavalerie de la droite, ayant trente trois éléphans au devant d'elle, étoit commandée par l'habile Echécrates.

Du côté d'Antiochus, ſoixante éléphans couvroient ſon aile droite, derrière les éléphans étoient quatre mille chevaux, deux mille en ligne, & deux mille rangés en crochet, qui ne devoient ſe montrer qu'au moment de l'attaque.

Le Roi étoit à leur tête avec ſon Général Antipater, l'infanterie du centre étoit ſous les ordres de Battacus, & l'aile gauche, où il y avoit auſſi des éléphans, étoit commandée par Théniſon.

Après que les deux Rois eurent exhorté leurs ſoldats à faire leur devoir, on ſonna la charge.

Les éléphans de la droite d'Antiochus, avec ceux de la gauche de Ptolémée, commencèrent l'action, mais ceux du Roi de Syrie eurent l'avantage, & mirent en fuite ceux de Ptolémée, qui ſe jetèrent ſur leurs propres troupes, & la garde même

du Roi en fut renverſée. Antiochus en même tems chargea avec ſes quatre mille chevaux l'aile gauche des ennemis, qui fut entièrement défaite, & prit la fuite. Alors ce Monarque, au lieu de tourner tout court ſur le flanc de la phalange, s'amuſa très-inconſidérement à pourſuivre les fuyards, auxquels il n'auroit dû mettre que quelques eſcadrons aux trouſſes, pour les empêcher de ſe rallier.

Echécrates, qui étoit à la tête de la cavalerie de la droite de Ptolémée, s'apercevant de la faute du Roi de Syrie, ne perdit point de tems; mais par une ſavante manœuvre faite à propos il évita les éléphans de l'aile gauche d'Antiochus, & tomba ſur ſa cavalerie, qu'il prit en même tems en flanc & en queue, & la défit entiérement: cependant Ptolémée, qui s'étoit retiré derrière ſa phalange, reprenant courage, s'avança au centre pour ſe faire voir à ſes troupes, & ranimer leur ardeur. Elles marchèrent auſſi-tôt piques baiſſées contre les Syriens, qui d'abord ſoutinrent leur choc, & firent ferme quelque tems; mais Echécrates, qui avoit entièrement mis en déroute la cavalerie de la gauche, revira ſur eux: alors attaqués en front par

la phalange, & en queue par la cavalerie, ils prirent la fuite, & la déroute fut générale. Antiochus, qui ſe croyoit victorieux, parcequ'il avoit défait l'aile gauche des ennemis, fut très-ſurpris, quand ſes troupes, qui ſe ſauvoient, lui apprirent l'entière déroute de ſon armée. Dans ce moment il s'aperçut, mais un peu trop tard, de la faute, qu'il avoit faite en abandonnant ſon armée pour courir après des fuyards.

Par les deux exemples, que je viens de rapporter, on voit de quel avantage il eſt, d'avoir à la tête de la cavalerie des Officiers tels, que Philopœmen, & Echécrates, qui ſachant profiter des momens heureux pour fondre ſur l'ennemi, décident ſouvent du ſort des batailles.

C'eſt encore ainſi, que le jeune Craſſus par un mouvement fait à propos, décida de la victoire en faveur de Céſar dans la bataille, qu'il livra à Arioviſte (*a*).

Si de l'hiſtoire ancienne nous paſſons à celle de nos jours. A Rocroi Mr. De-Gaſſion, qui avoit été placé par le Duc d'Enguien, qui ſe connoiſſoit en hommes, à la tête des eſcadrons de la droite de la

(*a*) *Commentaires de Céſar guerre des Gaules liv.* 1.

première ligne, manœuvra ſi bien & tourna ſi leſtement le flanc gauche de l'armée Eſpagnole, que ce mouvement fait à propos fut le commencement de la victoire. Auſſi ce grand Prince, qui avoit fait lui-même des prodiges de valeur, & qui ſeul de toute l'armée avoit ſurpaſſé Gaſſion, ſut-il après la bataille, rendre à ce brave Officier la juſtice qu'il méritoit (*a*).

Le Duc d'Enguien (dit l'éloquent Déſormaux, dont je tranſcris ici le paſſage) " Le Duc d'Enguien alors certain de la " victoire la plus entière, tombe à genoux " avec toute ſon armée ſur le champ de " bataille, pour en rendre hommage à " l'Arbitre Souverain des Empires. Ce pre- " mier devoir rempli, il ſe jette au col de " Gaſſion, l'embraſſe, & lui promet au " nom du Roi le bâton de Maréchal de " France, dont il fut en effet honoré à " la fin de la campagne (*a*) ".

A la bataille d'Almanza, livrée en 1707. par le Maréchal de Berwik à Milord Galloway: déjà l'infanterie Angloiſe avoit pé-

(*a*) *Hiſt. du Grand Condé par Déſormeaux tom.* 1. *pag.* 96. *ed. de Paris in* 12. 1766.

(*b*) *Voyez auſſi Quinci hiſt. milit. tom.* 1. *pag.* 5. *&* 6.

nétré le centre de l'armée des deux Couronnes, quand le Duc d'Avrey, qui commandoit la cavalerie de l'aile gauche, ayant renverſé les eſcadrons ennemis, tomba ſi à propos ſur le flanc découvert de cette infanterie, qu'il arrêta dans un moment ſes progrès. " A cette bataille, " dit Mr. Folard, le centre fut enfoncé, " & l'on vit le moment, où il alloit être " entièrement ſéparé des ailes. (*a*) " Mais l'habileté du Maréchal de Berwik, le mouvement fait à propos, & le courage intrépide du Duc d'Avrey, remédièrent au déſordre & décidèrent de la victoire, qui fut des plus complètes.

Il ne faut cependant pas croire, que le courage ſeul ſuffiſe pour de pareils exploits. Non, il faut avec du courage avoir de la conduite, & de l'intelligence (*b*).

(*a*) *Préface du tom.* 1.

(*b*) Un exemple mémorable, & peut-être unique, qui prouve combien la valeur ſans la conduite eſt peu de choſe, on le trouve dans l'hiſtoire des révolutions d'Angleterre, dans la perſonne du Prince Robert neveu du Roi Charles I., qui dans trois batailles conſécutives, tomba toujours dans la même faute. La première à la bataille d'Edgehill, où ce Prince, qui commandoit l'aile droite de l'armée Royale, fondit avec tant d'impétuoſité à la tête de ſes eſcadrons ſur la gauche des ennemis, commandée par Ramſei, qu'il la renverſa, &

Un Officier de cavalerie, qui iroit en étourdi attaquer tête baiſſée, & ſans ordre une troupe ennemie, pourroit réuſſir par hazard, car la fortune eſt ſouvent pour les

---

la mit en déroute : mais il ne ſut point profiter de ſon avantage, car au lieu de tourner court ſur l'infanterie dépouillée de ſon aile, il ſe mit à pourſuivre les fuyards, ce qui fut cauſe que le Roi penſa perdre la bataille, laquelle reſta indéciſe. " Si le Palatin (dit le Père d'Orleans cité par Mr. Folard) eût eu moins de feu, " s'il ſe fut moins laiſſé emporter, & qu'au lieu de " pouſſer ſi loin des fuyards, qui ne pouvoient plus " nuire, il fut revenu ſur ſes pas, & qu'il eût replié " ſur l'infanterie rebelle depouillée de ſon aile, dès lors " l'action, & la guerre étoient finies, le Roi étoit " maître.

La ſeconde faute commiſe fut à la bataille de Mortonmer donnée le premier Juillet 1644., où ce Prince commandoit en chef; il commença par faire la faute de ne pas attendre Monroſe, qui lui amenoit un gros corps de troupes, & cela ſans aucunes bonnes raiſons, & contre le ſentiment de tous ſes Généraux; enſuite s'étant placé à la tête de ſa cavalerie de la gauche, il fut victorieux de ſon côté, & même toute l'armée des rebelles étoit déjà en déroute. Si ce Prince ne ſe fût pas éloigné de ſon armée pour courir après des fuyards, il n'y avoit plus de reſſource pour eux. Cromwel qui étoit à cette bataille s'étant aperçu & de la faute du Prince, & du peu d'ordre de l'armée victorieuſe, quoique bleſſé, ramaſſa ce qu'il put de troupes, rattaqua en bon ordre l'ennemi victorieux, qui n'en gardoit plus, & remporta une victoire complète.

" Le Prince Robert (dit l'Auteur déjà cité) ayant " trop loin ſuivi les fuyards à ſon ordinaire, trouva à " ſon retour la victoire entre les mains de ſes ennemis.

Il paroît qu'après ces malheurs il auroit dû au moins profiter de ſes fautes, mais point du tout, le Prince

téméraires; mais que ne feroit-il pas, s'il joignoit une bonne conduite, & de l'intelligence à cette valeur ſi eſtimable, & ſans laquelle on n'entreprend jamais rien de hardi? Si, dis je, il réuniſſoit en lui ces trois qualités? Le courage, pour ne jamais voir rien d'impoſſible dans tout ce qui peut être exécuté. La conduite, afin de ſe contenir toujours dans les bornes d'une valeur raiſonnée, & l'intelligence, pour ſavoir ſaiſir à propos les momens favorables. De tels Officiers de cavalerie ſont aſſez rares, mais d'une grande importance dans les

---

Robert étoit incorrigible; car la campagne d'après à la bataille de Nazeby l'armée du Roi étant en préſence des rebelles commandée par Fairfax, & Cromwel.

" Le Prince Robert à ſon ordinaire fondit ſur l'aile " d'Ireton avec une impétuoſité que nul effort ne put " retenir: en un moment on la vit rompue, peu après " en déroute, & bien-tôt en fuite. Si l'ardent Prince " eut été corrigible au moins la troiſième fois, ſi au " lieu de ſe laiſſer emporter à ſuivre trop loin des " fuyards, il fut revenu ſur ſes pas, c'étoit fait de l'ar- " mée ennemie; mais ne l'ayant pas fait, obſerve Mr. " Folard, Cromwel fit à ſon aile ce que l'autre auroit " dû faire à la ſienne: il laiſſa fuir l'aile, qui lui étoit " oppoſée, & qu'il avoit battue, & repliant tout court " ſur l'infanterie, la prit en flanc & en queue, & quel- " qu'effort, que fit le Roi, il fut totalement battu, & " de la manière du monde la plus complète.

Fol. tom. 5. pag. 378. *Révol. d'Angl. par le P. d'Orleans liv. 9. pag.* 55. *ed. in* 4. *tom.* 2. *à la Haye* 1729.

armées ; auſſi l'on ne ſauroit jamais trop faire pour en multiplier le nombre.

Le Roi de Pruſſe, qui juge par avance, de quelle utilité ils peuvent être pour un jour d'affaire, dit, que dans les plaines il faut toujours mettre derrière le centre des bataillons une réſerve de cavalerie, & que cette cavalerie doit être commandée par un Officier de tête (*a*), parcequ'il faut, qu'il agiſſe par lui-même, ſoit pour porter à-tems du ſecours à une aile, qui pourroit en avoir beſoin, ſoit pour prendre en flanc les bataillons ennemis, ſi l'occaſion s'en préſente, & enfin pour profiter des momens favorables, qui ſe rencontrent, où ſouvent un petit ſecours arrivé à propos, change, ou décide entièrement les affaires.

(*a*) *Inſtr. milit. art.* 22.

CHAPITRE IX.

Belle retraite du Général Schoulembourg dans les plaines de la Pologne.

Exagérations de Mr. Folard ſur cette retraite.

MOnſieur Folard cite avec raiſon pour l'honneur de ſes colonnes la belle retraite, que fit le Général de Schoulembourg dans les plaines de la Pologne, quand pourſuivi par Charles XII., qui le chargea à diverſes repriſes à la tête de ſa cavalerie, il paſſa l'Oder en ſa préſence.

Je ne diſputerai point à Mr. Folard, ni que cet habile Général n'ait très-à-propos formé de toute ſon infanterie une bonne colonne, ni même, que la colonne ne ſoit peut-être la diſpoſition la plus convenable, que l'on puiſſe donner à une troupe d'infanterie, qui eſt obligée de hazarder une retraite en préſence de la cavalerie.

Je conviendrai encore volontiers avec lui, que cette retraite peut entrer dans le nombre

nombre des plus fameuſes, dont l'hiſtoire nous faſſe mention: mais que Mr. le Chevalier n'ait point altéré un peu la vérité, que ſon récit ſoit bien fidelle, c'eſt ce que je ne ſaurois lui accorder. Il s'agit dans cette affaire d'une colonne d'infanterie, qui combat contre une troupe de cavalerie, & cela ſuffit pour que je me défie un peu de ce qu'il dit. Il me ſemble de voir une marâtre, qui décide entre ſon propre fils, & le fils de ſon époux. Dumoins eſt-il ſûr que le très-éloquent & véridique hiſtorien de la vie de Charles XII. rapporte ce fait tout différemment. Cet Auteur célèbre ne prend aſſûrément aucun intérêt ni à la colonne du Général Saxon, ni aux eſcadrons du Monarque Suédois, la vérité ſeule le guide, & il a écrit ſur un journal, qui lui fut envoyé par le Maréchal de Schoulembourg lui-même, comme on peut le voir par ſa lettre du 15. Septembre 1740. adreſſée à ce Général, où il lui dit en propres termes: *Je reformerai mon hiſtoire ſur les mémoires de Votre Excellence.* Il eſt donc plus naturel d'en croire un hiſtorien très-inſtruit, & reconnu pour impartial dans tout ce qu'il rapporte, par préférence à notre Auteur militaire,

qui non content de nous prôner les avantages réels de ſes colonnes, voudroit encore nous les faire croire capables d'exécuter des miracles, & qui d'ailleurs eſt bien aiſe de mortifier un peu la cavalerie, quand l'occaſion s'en préſente.

Je vais donc rapporter ici les deux paſſages mot-à-mot, d'après leurs Auteurs; & le lecteur jugera, ſi j'ai tort de reprocher à Mr. Folard d'exagérer cette retraite.

" Le Général Schoulembourg (dit Mr. " Folard) ſe retirant par les plaines de la " Pologne avec un corps d'infanterie d'en- " viron quatre à cinq mille hommes, ſe " vit tout d'un coup attaqué dans la mar- " che par huit mille chevaux de cavalerie " Suédoiſe, & l'intrépide Roi de Suéde " Charles XII. à la tête. Cet habile chef " Saxon, brave & expérimenté, ne ſe " déconcerte point, & fait voir tout ce " que peut un eſprit éclairé, ſecondé d'un " grand courage & de la confiance de ſes " troupes. Il ſe range en colonne, ſe frai- " ſe de tout ce qu'il a d'armes de lon- " gueur, hallebardes, pertuiſannes & eſ- " pontons, & ſe prépare à une vigoureuſe " réſiſtance; il eſt bientôt joint, & dans " l'inſtant attaqué: il ſoutient le choc

" de cette cavalerie avec tout l'ordre &
" la valeur poſſible. La cavalerie Suédoiſe
" eſt repouſſée, le Roi ne ſe rebute pas;
" il étend ſes eſcadrons & environne cet-
" te colonne de toutes parts, elle fait fa-
" ce par tout: le combat recommence avec
" la même fureur, le Monarque s'abandon-
" ne ſur cette colonne, & la charge à
" différentes repriſes. Il trouve un coura-
" ge & une obſtination égale à la ſien-
" ne; il ſe laſſe enfin de tant de charges
" inutiles & ſans effet, & Schoulembourg
" continue ſa marche juſqu'à un ruiſſeau,
" qu'il paſſe à la faveur de la nuit, &
" du feu d'un moulin où il avoit jeté
" quelque infanterie (*a*) ".

Tout eſt prodige dans cette rélation de Mr. Folard, & je trouve ce qu'il nous dit ſi ſurprenant, qu'il me ſemble lire l'*Arioſte*, le *Pulci* ou quelqu'autre Poëte Italien, dans les deſcriptions, qu'ils nous font de certaines batailles, où ſouvent leurs Héros ſe défendent tous ſeuls contre des armées entières.

C'eſt ainſi, que ſelon Mr. Folard, le Général Saxon, qui n'avoit qu'environ *quatre*

(*a*) *Fol. traité de la colonne tom.* 1. *pag.* 84.

à cinq mille hommes, ſe voyant attaqué dans une raſe campagne par *huit mille chevaux Suédois*, ſe range en colonne, & tient tête à tout ce qui ſe préſente à lui. En vain le Roi de Suéde l'entoure de tous côtés, cela ne l'empêche point de faire ſa retraite : *Charles XII. ſe laſſe enfin* (dit Mr. Folard) *de tant de charges inutiles & ſans effet, & Schoulembourg continue ſa marche.*

S'il exiſtoit encore quelques Officiers de ceux, qui avoient connu & ſervi ſous ce Monarque, je ne ſais s'ils conviendroient que ce Prince le plus intrépide guerrier qui ait peut-être jamais exiſté, fut ſi aiſé à ſe laſſer dans ſes attaques, lui qu'aucun danger, aucune difficulté ne rebutèrent jamais ; qui bien loin delà, plus il en rencontroit, & plus il s'obſtinoit à les vaincre.

Il eſt donc probable, que ſi le Général Saxon vint enfin à bout de faire ſa retraite, ce ne fut qu'à bonnes enſeignes, & non que Charles XII. fut homme à ſe rebuter dans ſes attaques, car s'il avoit pu toujours recharger, il auroit perdu juſqu'au dernier de ſes ſoldats, plutôt que de céder, & l'habile chef Saxon n'ignoroit pas à quel homme il avoit à faire ; auſſi mit-il toute

ſon étude à ménager ſi bien ſon terrain, que Charles XII. ne put jamais ni l'entourer, ni lui couper tout-à-fait chemin à la retraite. Il ſut en habile homme ſacrifier à propos une partie de ſes troupes pour ſauver le reſte.

Voici, comment l'Auteur de l'hiſtoire de Charles XII. rapporte ce fait. Il méritoit ſans doute d'être tranſmis à la poſtérité par une plume auſſi célèbre.

" Auguſte confia pour quelque tems le " commandement de ſon armée au Comte " de Schoulembourg Général très-habile, " & qui avoit beſoin de toute ſon expé- " rience à la tête d'une armée découragée. " Il ſongea plus à conſerver les troupes de " ſon maître, qu'à vaincre; il faiſoit la " guerre avec adreſſe, & les deux Rois " avec vivacité. Il leur déroba des mar- " ches, occupa des paſſages avantageux, " ſacrifia quelque cavalerie pour donner le " tems à ſon infanterie de ſe retirer en " ſûreté. Il ſauva ſes troupes par des re- " traites glorieuſes, devant un ennemi, " avec lequel on ne pouvoit guères alors " acquérir que cette eſpèce de gloire.

" A peine arrivé dans le Palatinat de " Poſnanie, il apprend que les deux Rois

" qu'il croyoit à cinquante lieues de lui, " avoient fait ces cinquante lieues en neuf " jours. Il n'avoit que *huit mille fantaſſins* " *& mille cavaliers* (*a*) ; il falloit ſe ſou- " tenir contre une armée ſupérieure, con- " tre le nom du Roi de Suéde, & con- " tre la crainte naturelle, que tant de dé- " faites inſpiroient aux Saxons. Il avoit " toujours prétendu, malgré l'avis des Gé- " néraux Allemans, que l'infanterie pou- " voit réſiſter en pleine campagne, même " ſans chevaux de friſe, à la cavalerie : " il en oſa faire ce jour-là l'expérience " contre cette cavalerie victorieuſe com- " mandée par deux Rois, & par l'élite " des Généraux Suédois. *Il ſe poſta ſi avan-* " *tageuſement, qu'il ne put être entouré.* " Son premier rang mit un genou en ter- " re, il étoit armé de piques, & de fu- " ſils ; les ſoldats extrêmement ſerrés pré- " ſentoient aux chevaux des ennemis une " eſpèce de rempart hériſſé de piques, & " de bayonnettes : le ſecond rang un peu " courbé ſur les épaules du premier, tiroit " par-deſſus, & le troiſième faiſoit feu en " même tems derrière les deux autres. Les

(*a*) Il n'étoit donc pas tout-à-fait dépourvu de cavalerie.

" Suédois fondirent avec leur impétuosité
" ordinaire sur les Saxons, qui les atten-
" dirent sans s'ébranler : les coups de fu-
" sil, de pique, & de bayonnette effarou-
" chèrent les chevaux, qui se cabroient au
" lieu d'avancer. Par ce moyen les Sué-
" dois n'attaquèrent qu'en désordre, & les
" Saxons se défendirent en gardant leurs
" rangs. Il en fit un bataillon carré long
" (*a*), & quoique chargé de cinq blessu-
" res, il se retira en bon ordre en cette
" forme au milieu de la nuit, dans la pe-
" tite ville de Gurau, à trois lieues du
" champ de bataille. A peine commençoit-
" il à respirer dans cet endroit, que les
" deux Rois paroissent tout-à-coup derrière
" re lui.

" Au delà de Gurau, en tirant vers
" le fleuve de l'Oder, étoit un bois épais,
" à travers duquel le Général Saxon sau-
" va son infanterie fatiguée. Les Suédois
" sans se rebuter le poursuivirent par le
" bois même, avançant avec difficulté dans
" des routes à peine pratiquables pour des
" gens de pied. Les Saxons n'eurent traversé
" le bois que cinq heures avant la cavalerie

(*a*) C'est-à-dire il se forma en colonne.

" Suédoiſe ; au ſortir de ce bois coule la ri-
" vière de Parts au pied d'un village nom-
" mé Rutſen. Schoulembourg avoit envoyé
" en diligence raſſembler des bateaux ; il
" fait paſſer la rivière à ſa troupe, qui
" étoit déjà diminuée de moitié. Charles
" arrive dans le tems que Schoulembourg
" étoit à l'autre bord. Jamais vainqueur
" n'avoit pourſuivi ſi vivement ſon enne-
" mi. La réputation de Schoulembourg dé-
" pandoit d'échaper au Roi de Suéde. Le
" Roi de ſon côté croyoit ſa gloire inté-
" reſſée à prendre Schoulembourg & le
" reſte de ſon armée : il ne perd point de
" tems, il fait paſſer ſa cavalerie à un gué.
" Les Saxons ſe trouvoient enfermés entre
" cette rivière de Parts, & le grand fleu-
" ve de l'Oder, qui prend ſa ſource dans
" la Siléſie, & qui eſt déjà profond & ra-
" pide en cet endroit.

" La perte de Schoulembourg paroiſſoit
" inévitable ; cependant après avoir ſacrifié
" peu de ſoldats, il paſſa l'Oder pendant la
" nuit. Il ſauva ainſi ſon armée, & Charles
" ne put s'empêcher de dire : *Aujourd'hui*
" *Schoulembourg nous a vaincu.* (a).

(a) *Hiſt. de Charles XII. liv. 3. pag. 137. par Mr. de V.*

Voilà le récit fidelle de cette fameuſe retraite, d'après l'Auteur célèbre de l'hiſtoire de Charles XII., qui a écrit, comme nous avons déjà dit, ſur des mémoires très-ſûrs, & qui a eu l'honneur de connoître, & de s'entretenir ſouvent avec deux des plus illuſtres Acteurs, qui ſe ſoient trouvés dans cette affaire, l'un eſt le Roi Stanislas, & l'autre le Maréchal de Schoulembourg lui-même. L'un & l'autre ont fourni des lumières à l'Auteur, & ont lû avec admiration cette hiſtoire, on peut voir par les lettres, que cet Auteur en a reçu, ſi l'on doit un moment douter de ce qu'il avance.

Le preſtige même de la diction à part, aucun Auteur militaire n'a jamais rapporté un fait d'armes avec plus de clarté, il ſemble en le liſant d'y être préſent; on y voit l'empreſſement du Roi de Suéde à pourſuivre ſon ennemi, ainſi que toutes les ſavantes manœuvres de l'habile Général Saxon pour lui échaper, on y compte, & l'on y ſuit tous ſes pas, depuis le commencement de l'affaire juſqu'à ſon entière retraite terminée au delà de l'Oder.

Mais combien ce récit ne differe-t-il pas de celui de Mr. Folard? Celui-ci ne don-

ne que quatre à cinq mille hommes d'infanterie au Général Saxon, qu'il nous repréſente environné de tous côtés par les eſcadrons Suédois, qui ſe montoient à huit mille hommes ; enſuite pour le tirer delà, il ſuppoſe que Charles XII. ſe laſſa enfin de charger ſon ennemi. (car j'en défie qu'il le tira d'affaire autrement) N'ai-je pas raiſon de dire après cela, que tout eſt prodige dans la rélation de Mr. Folard ? N'eſt-ce pas un prodige que quatre mille fantaſſins entourés dans une plaine raſe par huit mille cavaliers puiſſent ſe tirer d'affaire? Et c'eſt un autre prodige encore plus grand que Charles XII. ſe ſoit tout-à-coup laſſé de charger ſon ennemi, ayant ſi beau jeu ſur lui. Que de prodiges ! je le répète : que de miracles Mr. Folard nous préſente pour exercer notre foi ! Mais par bonheur pour les incrédules, il ſe trouve démenti par le ſavant Auteur de l'hiſtoire de Charles XII., qui nous dit :

1.° Que le Général Schoulembourg avoit huit mille fantaſſins, & mille cavaliers.

2.° Qu'il ſe poſta ſi avantageuſement, qu'il ne put être entouré.

3.° Qu'il forma une colonne, & quoique chargé de cinq bleſſures, qu'il ſe re-

tira au milieu de la nuit dans la petite ville de Gurau, qui étoit à trois lieues du champ de bataille.

4.° Que le lendemain étant encore poursuivi par les deux Rois Charles & Staniſlas, il profita pour favoriſer ſa retraite d'un bois très-épais, qui ſe trouvoit au delà de Gurau tirant vers l'Oder.

5.° Que le Roi de Suéde, bien loin de ſe laſſer de pourſuivre les Saxons, les tint toujours de près au travers de ce bois, *avançant* (dit l'Auteur) *avec difficulté dans des routes à peine praticables pour des gens de pied.*

6.° Que le Général Saxon s'échapa enfin, après avoir perdu la moitié de ſon monde, en mettant le grand fleuve de l'Oder, entre lui & le Roi de Suéde, qui le pourſuivoit toujours.

C'eſt ainſi, qu'en ſuivant cette rélation on voit diſparoître tout-à-coup l'impoſſible & l'extraordinaire, dont Mr. Folard nous régale, pour n'y plus voir qu'une des plus belles & des plus ſavantes retraites, qui ſe ſoient jamais exécutées, eu égard aux manœuvres judicieuſes & intelligentes, dont l'ingénieux & habile Général Saxon ſut faire uſage, pour ſe retirer avec honneur de

devant des troupes reconnues alors pour les meilleures de l'Europe, & commandées par l'intrépide Charles XII. & le brave Stanislas.

Paſſons maintenant à voir comment un Officier de cavalerie, qui ſe trouveroit dans le cas de devoir attaquer un bataillon carré, ou une colonne d'infanterie, devroit s'y prendre.

Je ſuppoſe par exemple, comme cela arrive tous les jours, qu'après une affaire, où l'ennemi a été défait, me trouvant à la tête de cinq eſcadrons, je rencontre dans une belle plaine cinq ou ſix bataillons ennemis faiſant enſemble, mettons trois mille hommes, leſquels me voyant venir de loin, ſe ſoient rapprochés, tout en marchant, pour ne former qu'une ſeule colonne. Moi, qui n'ai que mes cinq eſcadrons, faiſant en tout ſept cents vingt hommes (*a*), je n'héſiterai cependant pas de les attaquer, quoique j'aye plus de trois quarts moins de troupes qu'eux; & voici comment je m'y prendrai. Je rangerai d'abord mes cinq eſcadrons en B. (*b*) à ſix cents pas environ de la

(*a*) Selon le nombre établi au chapitre ci-deſſus à 108. hommes par eſcadron, & les deux petites troupes derrière chaqu'eſcadron, de dix-huit maîtres chacune.

(*b*) *Planche XXII.*

colonne (*a*), qui ſera obligée pour ne pas me prêter le flanc de s'arrêter, & de me faire face. Je fais enſuite marcher à la charge la diviſion du centre C. de chaque eſcadron, une partie des Officiers ſera à la tête, mais dans le premier rang. Ces diviſions partiront au grand galop bien ſerrées, & iront droit choquer le front du bataillon. Si ces troupes par leur choc ne le percent point, elles ne doivent pas s'amuſer à donner des coups de ſabre, mais revirer tout de ſuite, alors les cinq marquées D., qui ſont déjà à 200. pas du bataillon, ſans perdre un moment de tems chargeront; & ſi leur choc eſt encore ſans effet, elles ſeront auſſi-tôt ſuivies par les autres cinq E.; & ſi celles-ci ne réuſſiſſent pas mieux, les premières, dont les chevaux auront déjà un peu repris haleine, recommenceront, & ſeront ſuivies toujours de même, afin de ne donner aucun relâche à cette infanterie. Je doute très-fort qu'elle puiſſe long-tems ſoutenir une attaque ſi vigoureuſe, & ſi bien ſuivie ſans ſe déranger, & s'il ſe fait la moindre trouée, les petites troupes F. qui vont rodant pour

(*a*) Je dis *colonne*, parceque tant qu'elle marche par ſon petit côté on peut l'appeler ainſi.

épier le moment heureux, ſe jeteront dans ces crevaſſes, car pour mes eſcadrons, qui dans un moment ſeront formés, quand l'ennemi ſera rompu, je ne veux point qu'ils ſe dérangent, mais qu'ils agiſſent toujours bien ſerrés, & bien unis enſemble, & tous d'un même branle en avant, pour renverſer par leur poids tout ce qui ſe trouve encore devant eux.

Maintenant voici pourquoi j'attaque de cette façon plutôt que d'une autre. 1.° Parcequ'en marchant ainſi par diviſion à l'ennemi, j'avance avec une plus grande célérité, que ſi je marchois en ligne pleine, ainſi je reſte moins de tems expoſé à leur feu, & le choc en ſera auſſi plus violent. 2.° Ces diviſions, dont le front n'eſt que de douze maîtres, au cas qu'elles rebouchent, elles revireront bien plus aiſément que des eſcadrons entiers. 3.° Ces attaques réitérées feront taire tout-à-fait le feu du bataillon, & ne peuvent pas manquer d'épuiſer à la fin les forces des ſoldats, tandis que de mon côté je ménage aux miens toujours quelques momens de repos.

Quant à mes petites troupes F., elles auront ordre de rôder ſimplement au tour des flancs du bataillon, & de ne point paſſer derrière, & cela pour donner beau jeu à

ceux qui auront envie de fuir, afin qu'ils puiſſent le faire ſans apparence de danger.

Voilà quelle eſt, je ſoutiens, la meilleure façon d'attaquer une colonne, ou ce que l'on appelle un bataillon carré long, plein ou vide, ſur-tout quand l'ennemi eſt de beaucoup ſupérieur en nombre.

Je ſais bien que la commune opinion eſt qu'il faut l'entourer; mais ce n'eſt point vrai, que l'on attaque une troupe d'infanterie bien ordonnée avec plus d'avantage en l'entourant, ſur-tout ſi l'on eſt de beaucoup inférieur en nombre aux ennemis, comme je le ſuppoſe ici.

1.° Parceque vous ne pouvez faire aucun grand effort nulle part. 2.° Vous vous expoſez en l'entourant à un plus grand feu, qui vous tuera beaucoup de monde, & qui mettra un ſi grand déſordre dans vos eſcadrons, qu'il ſera cauſe que vous ne pourrez plus arriver ſur elle bien uni & ſerré, comme vous devriez l'être pour la renverſer. 3.° Vous ôtez toute reſſource à cette infanterie, en l'entourant, de ſe ſauver autrement qu'en ſe défendant vaillamment & avec courage, & ce ne ſera pas un avantage pour vous, qui êtes inferieur en nombre. Car que feront vos ſept cents chevaux

contre trois mille fantaſſins réduits au déſeſpoir ? Le champ de bataille ſera bien-tôt jonché d'hommes & de chevaux renverſés, & alors vous ne pourrez plus avancer à eux qu'en déſordre, & vous ne pourrez plus rien eſpérer que des coups de fuſil ; en attendant la nuit ou quelqu'autre accident, qui pourroit ſurvenir, favoriſera leur retraite, & vous reſterez avec beaucoup de perte de votre côté, & la honte de n'avoir point réuſſi.

Il vaut donc mieux, je le repète, étant inférieur en nombre, commençer par faire tous ſes efforts d'un côté ſeulement, enſuite ſi l'on ne peut venir à bout de ce côté, & que le terrain ſoit embaraſſé par des chevaux & des cavaliers, qui auront été abbatus, & qui vous empêchent de recharger coup ſur coup en bon ordre, alors on paſſe de l'autre côté, & l'on attaque de la même façon, & vous aurez l'avantage de trouver un nouveau terrain propre à faire de grands efforts, en remarchant en bon ordre aux ennemis, qui ſeront probablement fatigués de tant d'attaques réitérées, & il y aura bien du malheur, ſi vous ne réuſſiſſez-pas ; mais laiſſez leur toujours derrière les épaules (ſans

qu'ils puiſſent s'aperçevoir, que c'eſt à deſſein) un terrain libre pour pouvoir fuir; & ſouvenez-vous de la maxime de Licurgue, qui diſoit aux Lacedémoniens, qu'il étoit quelquefois plus avantageux de laiſſer échaper les fuyards, que de leur apprendre en les aſſommant, qu'il vaut mieux ſe défendre que de fuir.

Si vous êtes ſupérieur en nombre, c'eſt une autre affaire: par exemple il eſt ſûr, que ſi vous attaquiez avec ſix mille chevaux, au lieu de ſept cents, ces trois mille fantaſſins, vous pourriez alors les entourer de tous côtés, afin qu'il ne vous en échapât aucun; enſuite ſi l'occaſion eſt propre les envoyer ſommer de ſe rendre, leur offrant bon quartier, & c'eſt, je crois, ce qu'ils pourroient faire de mieux dans une telle ſituation, que d'accepter vos offres & mettre bas les armes; n'en deplaiſe à Mr. Folard, car j'avoue qu'il me paroît impoſſible qu'ils puiſſent ſe tirer d'affaire autrement.

Cependant comme l'on peut ſe trouver avoir à faire à de bonnes troupes, à qui l'honneur eſt toujours plus cher que la vie, & qui pourroient préférer en braves ſoldats la gloire de mourir en gens de cœur, à la honte

de ſauver leurs jours en ſe rendant les armes à la main. Alors il faut vous attendre que de tels ſoldats vous répondront à bons coups de fuſil; dans ce cas vous les attaquerez de tous côtés en même tems, comme ci-deſſus, au premier ſignal de vos trompettes. Et voici ce qu'il en arrivera, ou ils ſeront tout de ſuite renverſés & détruits, car il n'eſt pas probable que trois mille fantaſſins, quoique rangés en colonne, puiſſent ſe ſoutenir long-tems contre ſix mille chevaux qui les heurtent, & ſix mille cavaliers qui les ſabrent, ſans leur donner de relâche; ou ſi par le plus grand de tous les miracles, en ſuppoſant qu'ils ne fuſſent pas renverſés, ils ſe trouveroient ſi fort ſerrés dos à dos, qu'ils ne pourroient plus ſe remuer, ni ſe ſervir de leurs fuſils ni de leurs bayonnettes, & encore moins d'eſpontons ou de piques s'ils en avoient, de façon que réduits à ne pouvoir plus ſe défendre, ils ſeroient également pris ou détruits.

Diſons encore ici, que la plus mauvaiſe de toutes les attaques, que puiſſe faire une cavalerie, qui ſe trouve avoir à faire avec une colonne d'infanterie, eſt celle, quand elle marche par eſcadrons ou en li-

gne pleine, de détacher de petites troupes, par exemple, d'un Brigadier & de huit ou dix hommes, comme quelques-uns le pratiquent, qu'ils font marcher les premières au devant de la ligne, pour commencer, diſent-ils, à ébranler cette colonne ennemie, afin qu'en arrivant enſuite ſur elle en bon ordre avec les eſcadrons, & la trouvant déjà ébranlée, en avoir meilleur marché. Il eſt ſûr qu'en accordant l'antécédent de cet enthymème, le conſéquent peut être vrai; mais eſt-il bien facile de trouver une infanterie aſſez lâche, pour ſe laiſſer ébranler par d'auſſi petites troupes, qui la chargent, & qui n'ont pas la force de la pénétrer, cela ſeroit bon tout au plus contre de longs bataillons ſur trois ou quatre de hauteur; mais contre une colonne bien ordonnée elles ne feront que reboucher, & il arrivera que ceux de vos cavaliers qui marchent en avant, étant renverſés par le feu des ennemis, vous embarraſſeront ſi fort le chemin, que vous ne pourrez plus arriver ſur elle en bon ordre, & par conſéquent votre choc n'aura plus d'effet; ceux qui ont ſouvent mené des eſcadrons, ſavent combien ces corps ſont faciles à ſe déranger: un cheval renverſé que vous ren-

contrerez ſur votre chemin, & ſur le corps duquel vous ſerez obligé de paſſer, ſuffira quelquefois pour déſunir votre eſcadron, & y ôter en partie la violence du choc.

Finiſſons ce chapitre en diſant quelque choſe du bataillon rond de Mr. de Puiſégur; mais ce ſera moins pour remarquer la foibleſſe d'un tel ordre, ou la manière de s'y prendre pour l'attaquer (car je crois qu'il ne viendra jamais dans l'eſprit à perſonne de ſe ranger ainſi) que pour parler d'une note, que je viens de lire dans un nouvel ouvrage intitulé: *Eſprit des loix de la tactique*, où l'Auteur parle de la façon qu'il faut s'y prendre, pour attaquer avec des eſcadrons de cavalerie *ce bataillon rond ou carré, ou même une colonne*. Mais voici encore le cas, où un Officier très-habile & très-ſavant en théorie, manquant de pratique dans la partie, qui regarde la cavalerie, propoſe de la faire agir d'une façon qu'il n'eſt pas poſſible qu'elle puiſſe jamais rien exécuter de bon: cet habile militaire que j'eſtime infiniment, & à qui nous devons déjà la belle édition in quarto des rêveries ou mémoires ſur l'art de la guerre de Mr. le Maréchal de Saxe

s'exprime ainſi dans ſon nouvel ouvrage déjà cité, en parlant du bataillon rond de Mr. de Puiſégur à la page 59. du II. volume à la remarque (r).

" Si les Poëtes diſent qu'Homère a dormi quelquefois ſur ſes ouvrages, les militaires ne diront-ils pas que Mr. le Maréchal de Puiſégur avoit bien ſommeil, quand il ſongea au bataillon rond, & quand il le fit attaquer par un corps ſupérieur de cavalerie & d'infanterie, de la manière qu'il a ſuppoſé.

" Un bataillon ainſi formé en rond, doit être planté ſur ſon terrain comme une borne juſqu'à ce qu'il plaiſe à l'ennemi de le laiſſer former autrement pour pouvoir marcher.

" Mr. le Maréchal a ſuppoſé que des bataillons d'infanterie entoureroient ce rond, & s'amuſeroient à tirailler comme après des moineaux, & que des eſcadrons ſe rangeroient en lignes pour le charger; mais il s'eſt trompé dans ſa ſuppoſition, & il auroit bien pu s'imaginer qu'il y avoit un autre moyen, & beaucoup meilleur, pour le détruire.

" Je vais premièrement auſſi ſuppoſer, qu'il fut attaqué par deux bataillons d'in-

" fanterie ; ils ne l'entoureront certainement " pas, & ils n'y employeront pas même " du canon. Ils ſe formeront d'abord ſur " une ligne courbe à la portée du fuſil, " ſur trois hommes de hauteur ſeulement; " & ayant un peu chauffé la moitié de ce " rond, ils en approcheront & ſe diviſe- " ront en quatre à cinq colonnes, qui par- " tiront toutes en même tems pour le char- " ger la bayonnette au bout du fuſil en " quatre à cinq endroits. Venons à l'atta- " que de la cavalerie. Je dirai d'abord " qu'à moins d'une extrême néceſſité, un " gros corps de groſſe cavalerie ne doit " jamais s'amuſer à charger un corps d'in- " fanterie qui eſt en ordre ; ce n'eſt pas " qu'il ne puiſſe venir quelquefois à bout " de l'enfoncer, mais c'eſt, parceque le " jeu n'en vaut pas la chandelle, à cauſe " qu'il lui en coute toujours beaucoup. J'ex- " cepte ici, lorſque dans une bataille, une " aile de cavalerie ayant culbuté celle de " l'ennemi, tombe ſur le flanc de ſon in- " fanterie, car c'eſt leur affaire; mais ce " ne l'eſt pas de pourſuivre des fuyards à " la débandade, c'eſt celle des troupes lé- " gères.

" Je ſuppoſe donc encore que ce batail-

" lon rond fut attaqué par deux, ou trois
" eſcadrons de cavalerie peſante, ou légère,
" n'importe; on ne ſera pas ſi fou, je crois,
" de ranger cette cavalerie en front de
" bandière pour le charger, au contraire
" chaque eſcadron chargera en faiſant tête
" de ſon flanc, d'un bon galop allongé;
" ce flanc devenu front ſera de trois maî-
" tres, & ſi on veut le mettre à ſix, ces
" trois eſcadrons ſe diviſeront chacun par
" demi & ſe doubleront. Je ſuppoſe que
" les trois ou ſix premiers cavaliers &
" chevaux fuſſent tués au moment du choc,
" cela n'empêchera pas ceux qui les ſui-
" vent de continuer leur courſe, & ils
" pourront un peu ſe détourner de côté.
" Le choc de ces premiers maîtres ou
" chevaux tués aura ſans doute auſſi un
" peu dérangé l'économie du rond, cela
" ne peut pas être autrement; donc ceux
" qui ſuivent en auront bon marché pour
" le percer; ſi ce n'eſt pas la première,
" ou ſeconde brigade, ce ſera aſſûrément
" la troiſième, & ces eſcadrons n'auront
" que le feu d'un quart du bataillon rond
" à eſſuyer au moment de la charge. Je
" crois que cette maxime ſeroit non ſeu-
" lement bonne pour charger un bataillon

" rond, mais encore un carré & une co-
" lonne. Je me ſuis exprès étendu ſur cet
" article, pour faire connoître qu'un corps
" de cavalerie ne doit jamais ſur un grand
" front en charger un d'infanterie, qui eſt
" auſſi rangé ſur un grand front & bien
" en ordre.

Par tout ce que l'Auteur nous dit dans ſa remarque ſur le bataillon rond de Mr. de Puiſégur, & que j'ai fidellement rapporté, ainſi que par tout ce qu'on lit dans le cours de ſon ouvrage, on voit qu'il eſt très-intelligent & expérimenté dans toutes les parties de la guerre qu'il traite, & même ce qu'il dit touchant la cavalerie fait voir qu'il connoît aſſez l'uſage qu'il en faut faire, & ſes remarques ſur cette arme ſont ſouvent très-juſtes ; c'eſt ainſi par exemple, qu'il nous dit, qu'il ne faut jamais qu'un gros corps de cavalerie peſante s'amuſe, à moins d'une extrême néceſſité, à attaquer des corps ſéparés d'infanterie (*a*), & qu'elle ne doit ja-

(*a*) Voici ce que cet habile militaire dit encore d'après ſon maître dans la remarque ſuivante touchant le mélange des armes dans les ordres de bataille.

" L'infanterie (dit-il) ne peut ſoutenir la cavalerie, " que quand celle-ci demeure fixée dans ſon poſte, ou

mais ſur tout ſe débander pour courir après des fuyards, mais que ſon affaire eſt d'enfoncer la cavalerie ennemie, & enſuite tomber ſur les flancs de ſon infanterie.

Sur tout cela je ſuis parfaitement d'accord avec lui; mais il me permettra de lui dire comme Officier de cavalerie, que je ne le ſuis nullement ſur la façon de faire attaquer un bataillon (quel que ſoit ſon arrangement) par des eſcadrons formés ſur beaucoup de profondeur : c'eſt de tous les ordres le plus foible, dont une cavalerie puiſſe s'aviſer ; que l'on jette pour s'en convaincre un moment les yeux ſur la planche XXII., où je repréſente en A. l'ordre en rond de Mr. de Puiſégur, & les trois eſcadrons B. en colonne, qui marchent à lui pour l'attaquer ſelon la diſpoſition de l'Auteur: *Chaque eſcadron*, dit-il, *chargera en faiſant tête de ſon flanc d'un bon galop allongé.*

Bon Dieu ! Un eſcadron en colonne ſur trois de front & cinquante de hauteur,

" qu'elle y retourne lorſqu'elle eſt repouſſée par l'enne-
" mi, après l'avoir chargé : car quand la cavalerie mar-
" che à la charge, ce ne doit pas être à pas compté,
" ſon mouvement doit être prompt & bruſque; ainſi les
" troupes d'infanterie ne peuvent pas la ſuivre pour la
" ſoutenir ". *Eſprit des loix de la tactique tom.* II. *pag.* 51. *à la remarque* (s).

galoper de bon galop allongé, cela ſe peut-il ? Il ne ſeroit pas poſſible quand même il ſeroit compoſé tout de chevaux d'Eſpagne des plus leſtes & des mieux dreſſés, à moins que ce ne fut dans un terrain accommodé exprès, & que l'on donnât au moins ſix pieds de diſtance des croupes des chevaux qui précèdent, aux têtes de ceux qui ſuivent ; alors quelle trainée & quelle jolie manœuvre pour un eſcadron, qui doit choquer avec force. Je l'ai eſſayé ſeulement pour m'amuſer ſur ſix de front, & dix-huit de hauteur ; c'eſt bien vrai que mes cavaliers n'étoient point montés ſur des chevaux d'Eſpagne, mais c'étoit une pitié que de voir le dérangement de mon eſcadron. Nul cavalier n'étoit plus à ſon chef de file, les rangs n'étoient plus ni droits, ni à une égale diſtance les uns des autres ; enfin mon eſcadron attaquant ainſi, quand même il auroit été poſſible de garder un certain ordre dans les rangs & dans les files, n'auroit toujours été de nulle exécution ; car les premiers rangs ne peuvent pas aller avec la célérité néceſſaire pour donner un bon choc, ſans laiſſer les autres de beaucoup derrière eux ; d'ailleurs l'Auteur n'ignore pas qu'une colonne de cavalerie ne

chargé pas préciſément, ſelon les loix mécaniques de ſa maſſe, car pour bien ferrée qu'elle ſoit, elle n'eſt pas un bloc de plomb (*a*).

Enfin cette manœuvre ne ſe peut faire tout au plus qu'au trot, & la cavalerie doit toujours attaquer avec la plus grande célérité poſſible.

" Je ſuppoſe (dit l'Auteur) que les trois " ou ſix premiers cavaliers & chevaux " fuſſent tués au moment du choc, cela " n'empêchera pas ceux qui les ſuivent, " de continuer leur courſe, & ils pourront " un peu ſe détourner de côté. "

Et moi je l'aſſure, que ſi un cheval ſeulement des premiers rangs vient à broncher, toute ſa colonne s'arrêtera par bouquets, & ſe remettra de même par bouquets en mouvement, parceque le cavalier obligé de ſoutenir ſon cheval ne peut à moins que de s'arrêter un inſtant, la file qui lui vient après donne un coup de tête dans la croupe de ce cheval qui le précède, & s'arrête de même: cela fait qu'il y

(*a*) Les chevaux ne peuvent pas ſe pouſſer les uns les autres par derrière, comme le peuvent faire des fantaſſins bien dreſſés & rangés en colonne.

y en a pluſieurs qui ſe heurtent & qui s'arrêtent ainſi ſucceſſivement, tandis que les autres avancent, & par là il ſe forme des vides dans la colonne. Mais c'eſt bien autre choſe, ſi ce cheval qui bronche s'étend tout de ſon long ſur le terrain : toute la colonne alors, qui avance en galopant, ſera dans un inſtant dérangée & en confuſion. C'eſt ce que j'ai vu arriver plus d'une fois, allant ſeulement le trot un peu ſerré, parceque quand un cheval de ceux qui ſont à la tête s'abat, ceux qui ſont derrière, qui n'en ſavent rien, & qui avancent avec célérité, s'embaraſſent dans ce cheval renverſé & lui tombent deſſus, & voici encore ce qu'une longue pratique m'a fait remarquer : c'eſt l'ordre dans lequel ils tombent, par exemple ſi un cheval du premier rang vient à s'abattre, il en tombe deux du ſecond, & au moins trois ou quatre du troiſième, & ainſi des autres rangs ſucceſſivement en augmentant toujours ; la raiſon en eſt bien facile à comprendre, un cheval étendu par terre de quelle façon qu'on le ſuppoſe placé, tiendra toujours au moins la place de deux chevaux debout, qui le ſuivent, leſquels choppant contre, lui tomberont infailliblement

deſſus, ces trois chevaux renverſés forment le même inconvénient pour ceux qui les ſuivent, & ainſi des autres en augmentant comme nous l'avons dit (*a*); & voilà encore une des raiſons, pour leſquelles il faut rarement donner plus de trois rangs de hauteur aux eſcadrons, & qu'il ne faut auſſi jamais attaquer en colonne, du moins en colonne ſur pluſieurs rangs ſerrés les uns ſur les autres, comme le propoſe l'Auteur, car ſi l'on vouloit, ou que l'on fut abſolument obligé de marcher ainſi à l'attaque, il faudroit alors laiſſer de trois en trois rangs une diſtance égale au front, ſur lequel on marche, & cela afin que les cavaliers puiſſent voir au devant d'eux, & par là éviter l'inconvénient d'aller les uns ſur les autres

(*a*) L'inconvénient n'eſt pas tout-à-fait ſi grand, ſi l'on n'eſt rangé que ſur trois de hauteur, parceque le ſecond & le troiſième rang, n'étant point preſſés par derrière par d'autres rangs, peuvent encore un peu s'aider, en eſquivant l'embarras d'un cheval renverſé, ou bien en y paſſant légérement & hardiment deſſus, ce qu'ils ne peuvent jamais eſpérer de faire s'ils ſont preſſés par derrière par d'autres rangs qui les ſuivent: j'ai eſſayé de faire mettre à terre des balots de foin bien liés à-peu-près de la groſſeur d'un cheval, mes eſcadrons rangés ſur deux & ſur trois rangs de hauteur, y [illegible] bien deſſus ſans ſe déranger, & il n'eſt r[illegible]vé que très-rarement, que des cavaliers ſoient

ſe précipiter ſur ceux des premiers rangs qui pourroient être renverſés : alors, dis-je, voyant devant eux le chemin empêché, ils pourroient un peu ſe détourner de côté, ou même s'ouvrir tant ſoit peu, pour eſquiver l'embarras. La choſe leur ſera aſſez facile, n'étant que trois ou ſix maîtres de front ſur trois de hauteur.

Mais de la façon que notre Auteur les fait marcher, je les défie de faire aucun de ces mouvemens.

Si les trois ou ſix premiers cavaliers & chevaux fuſſent tués au moment du choc, cela n'empêchera pas ceux qui les ſuivent, de continuer leur courſe, & ils pourront un peu ſe détourner de côté. Ici l'Auteur me permettra de lui dire qu'il eſt tout-à-fait en défaut de pratique. Car ſi au moment du choc les ſix premiers cavaliers & chevaux fuſſent tués, il ſeroit impoſſible à cette colonne de faire le mouvement qu'il lui demande ; c'eſt bien plus, c'eſt que je l'en défie de rien exécuter de bon. Analyſons bien ceci. 1.° Elle ne peut point avancer, & l'Auteur en convient, parceque les ſix premiers cavaliers & chevaux, qui ont été abattus l'en empêchent. 2.° Elle ne peut non plus retourner en arrière, car elle à

une trop longue queue. 3.° Le détour de côté, que l'Auteur propoſe, ne peut ſe faire que de trois façons; ou en faiſant un à droite, ou un à gauche individuel par files, ou en faiſant une caracole par rang d'un des deux côtés, ou en exécutant un mouvement de biais.

Or l'à droite ou l'à gauche par files ne peut ſe faire, ſurtout ſi la colonne eſt à ſix maîtres de front, car un cheval étant plus long que large ne peut ſe tourner dans le rang, ſans que l'on ait auparavant ouvert les files (*a*), il n'en eſt pas comme d'une colonne d'infanterie, qu'avec un à droite ou un à gauche individuel, vous changez le front en flanc & le flanc en front, quand vous le jugez à propos.

La caracole par rang ne peut pas non plus ſe faire, car il faudroit pour cela quelques pas de diſtance d'un rang à l'autre (*b*), & ici la colonne eſt ſuppoſée marcher ſerrée un rang ſur l'autre; d'ailleurs ne ſeroit-ce pas une belle ma-

(*a*) Après cela comment, étant ſi près de l'ennemi, remédier à l'inconvénient des vides, qui ſe trouveroient après avoir exécuté ce mouvement, entre un cavalier & l'autre, qui ſeroient au moins de deux grands pas.

(*b*) Ou du moins une petite diſtance de trois en trois, ou de quatre en quatre rangs.

nœuvre, ſi une colonne de cavalerie ſe mettoit à défiler un rang après l'autre devant l'ennemi qui iroit la ſaluant à bons coups de fuſil dirigé ſur ſon flanc ?

Le mouvement de biais, qui reſte à faire à cette colonne pour ſe détourner, ne peut auſſi ſe faire que lentement, & même aſſez difficilement ; car ſi le mouvement ſe fait de biais, & ſur la gauche, c'eſt en appuyant tous enſemble l'éperon droit au flanc droit du cheval, & en tirant en même tems un peu la rêne droite, & *vice-verſa* de l'autre côté : alors toute la colonne, ſi les cavaliers qui la compoſent ſont bien dreſſés, exécutera ce mouvement de biais de la tête à la queue en même tems, mais ce mouvement auſſi bien exécuté que l'on voudra, exige un certain tems pour le faire, & l'ennemi en profitera pour renverſer une autre fois par ſon feu tout votre premier rang (*a*), & ce ſera toujours même embarras, & toujours à recommencer.

Se

(*a*) Cela lui ſera facile, car le ſecond rang qui après avoir fait ſon mouvement de côté devient premier, n'eſt jamais à plus de trois pas de l'ennemi qu'il attaque, ainſi, comme l'on voit, le feu qu'il eſſuyera ſera à brule pourpoint.

Se détourner de la façon que l'Auteur paroît nous le faire entendre par ces mots: *Ils pourront un peu ſe détourner de côté, & continuer leur courſe.* Cela n'eſt pas poſſible, car il ſuppoſe encore que c'eſt au moment du choc que les ſix premiers cavaliers ſont renverſés: or n'eſt-il pas vrai que quand ces ſix cavaliers par exemple en C. (*a*), qui compoſent le premier rang de la colonne, touchent à l'ennemi, le ſecond rang D., qui eſt ſerré ſur le premier, n'en eſt plus qu'à trois pas: comment veut-il donc qu'avec un ſi petit eſpace qui reſte à parcourir, une colonne qui marche à rang ſerré, puiſſe ſe détourner & charger? Je ſoutiens pour impoſſible & l'un & l'autre. Il faut donc convenir que l'Auteur, (dont d'ailleurs j'admire les talens) faute de pratique a propoſé ici un peu légérement une attaque qu'il eſt impoſſible d'exécuter, & je ſuis très-perſuadé qu'il en conviendroit lui-même après les raiſons, que je viens de déduire.

Mais voici en attendant, comment j'attaquerai ce rond A. me trouvant à la tê-

(*a*) *Voyez la planche XXII.*

te de trois eſcadrons (*a*). Concevons-le formé de quatre diviſions, j'en attaquerai tout de ſuite trois, mes eſcadrons placés en B. ſuppoſons à quatre cents pas des ennemis, comme vous les voyez dans la planche, ſeront partagés en ſix diviſions, de dix-huit maîtres chacune ſur ſix de front & trois de hauteur. Chaque Commandant d'eſcadron eſt averti de faire partir au premier ſignal de mes trompettes trois diviſions de ſon eſcadron en échec, pour aller avec la plus grande célérité poſſible choquer les trois portions de cercle C., qui ſont vis-à-vis d'elles; je prie les gens du métier de me dire s'il eſt probable que ce bataillon puiſſe ſoutenir le choc violent de ces neuf troupes qui lui tombent à la fois deſſus.

D'ailleurs ſi ces neuf troupes ne ſuffiſent pas, les autres qui ſont en arrière chargeront à leur tour (*b*); & s'il étoit beſoin encore les petites troupes D., qui ſont

(*a*) *Voyez la planche XXIII.*

(*b*) Comme nous avons fait ci-deſſus contre la colonne. Si ce n'eſt que j'ai diminué, comme on le voit, pour attaquer ce bataillon rond, le front de mes diviſions de la moitié, parceque avec un plus grand front les cavaliers qui ſe trouveroient ſur les ailes ſeroient inutiles pour le choc.

Digitized by Google

derrière les eſcadrons mettroient pied à terre, & attaqueroient l'épée à la main en paſſant par les intervalles, qui ſe trouvent d'une troupe à l'autre (*a*). Mais il ne vaut pas la peine de ſe mettre en ſi grand frais, car je crois bien, qu'un ſeul eſcadron ſuffiroit pour rompre un ordre auſſi foible.

Arrêtons-nous encore un moment ſur ces petites troupes, & remarquons tous les avantages de cette attaque. 1.° Leur choc ſera d'un plus grand effet, parceque ces petites troupes de dix-huit maîtres chacune iront bien autrement vîte que ces longues colonnes. 2.° Si l'ennemi leur renverſe par ſon feu quelques cavaliers, elles ne ſe dérangeront pas pour cela; ſix hommes de front ſur trois de hauteur, pour peu que les cavaliers ſoient bien dreſſés, peuvent aiſément eſquiver ces petits inconvéniens. 3.° Elles peuvent en ſe ſuccédant les unes

(*a*) Ils ne doivent point craindre les bayonnettes des ennemis. I. Parceque ces fantaſſins, qui ſont ſerrés les uns ſur les autres, ne peuvent pas allonger de grands coups. II. Avec leurs épées ils peuvent pour peu qu'ils ayent d'adreſſe en parer les coups, & gagner aiſément les canons des fuſils avec la main, & en s'approchant d'eux avec célérité, leur plonger l'épée dans le ventre.

aux autres, charger & recharger autant de fois qu'elles le voudront, ſans craindre les embarras du terrain, parcequ'elles peuvent les éviter; rien de plus aiſé que de ſe tourner de tous côtés avec ces petites troupes ſans faire même aucune caracole. & voilà des avantages que ſûrement nul Officier de cavalerie, qui aura un peu étudié ſon métier, ne me conteſtera.

L'Auteur finit ſa remarque par nous dire, qu'il croit que ſa façon d'attaquer en colonne *ſeroit bonne non ſeulement pour charger un bataillon rond, mais encore un carré & une colonne.*

Je n'entrerai point ſur cet article dans une plus grande diſcuſſion, car on voit bien que les mêmes inconvéniens ſubſiſteroient toujours, & il faut encore ajouter que la manœuvre ſeroit beaucoup plus mauvaiſe, ſi elle étoit faite vis-à-vis d'une colonne, ou d'un bataillon carré, car ces ordres ſont bien autrement forts que le rond, qui eſt de toutes les diſpoſitions la plus foible que l'on puiſſe imaginer (*a*).

(*a*) Puiſque je ſuis ſur l'article d'une attaque de cavalerie contre infanterie, il faut que je relève encore ici un autre paſſage, qui ſe trouve dans l'ouvrage déjà

cité de Mr. de B. à la page 13. du premier volume. Cet Auteur en parlant de l'utilité d'avoir dans une armée des roulans friſés, eſpèce de chevaux de friſe montés ſur quatre roues de ſon invention, dit, que ſi l'on avoit une bonne quantité de ces machines dans les armées, on en tireroit un très-grand parti. L'on peut voir dans ſon ouvrage comment avec des ſacs à terre, & ſes roulans friſés il élève dans un moment des retranchemens & des redoutes, comment il s'en ſert pour couvrir les flancs des armées dans les marches, combien ils ſont indiſpenſables pour les paſſages des rivières, enfin comment il les emploie en mille façons différentes; pour moi je ne doute nullement qu'il ne ſe puiſſe rencontrer des occaſions, où ces machines pourroient être d'une grande utilité. D'ailleurs je laiſſe à Meſſieurs les Officiers d'infanterie & Ingénieurs, à examiner s'ils peuvent être d'un uſage auſſi général, que le prétend Mr. de B.; quant à moi je ne réprondrois qu'à ce qu'il dit: *Qu'avec ces corps mobiles vingt mille hommes d'infanterie n'auront rien à craindre d'une armée de cent mille chevaux*. Eſt-il poſſible que Mr. de B. avec tant d'eſprit & de talens militaires, ait pu avancer bien ſérieuſement un tel paradoxe? Il faut pour le ſoutenir, ou qu'il penſe avec Mr. Folard, *que l'on ne ſauroit jamais faire un médiocre fantaſſin d'un bon cavalier*, ou qu'il nous prouve que vingt mille hommes entourés de roulans friſés, peuvent ſe défendre contre une armée de cent mille hommes: car je crois bien que recogné dans ſon cercle, il ne m'empêchera pas de faire mettre pied à terre à autant de maîtres que je le jugerai à propos; mais laiſſons là les cent mille hommes, car je vois qu'il n'y a pas un de tous ces fantaſſins, qui ſont avec lui, qui ne voulût être dans cette occaſion à la place de mes cavaliers. La cavalerie combattra toute-fois que l'on voudra à pied, comme à cheval, ainſi qu'elle a toujours fait. Et s'il arrive rarement, qu'on faſſe mettre pied à terre à des régimens de cavalerie, pour les faire combattre contre de l'infanterie, c'eſt, parceque, comme dit l'Auteur: *ſouvent le jeu n'en vaut pas la chandelle*.

CHAPITRE X.

DE LA BATAILLE DE PHARSALE.

Sentimens de divers Auteurs militaires ſur cette bataille.

Réflexions hazardées par l'Auteur ſur les mouvemens de l'aile droite de l'armée de Céſar.

VOici encore une bataille qu'il ne faut point laiſſer en arrière, car elle paroît faire une trop forte preuve en faveur de ceux qui ſoutiennent, que la ſupériorité de cavalerie n'eſt pas un grand avantage le jour d'une affaire, même pour une armée qui combattroit en raſe campagne. Céſar, diſent-ils, avec mille chevaux en a battu ſept mille, & il eſt aſſez probable, que quand même il n'en auroit point eu du tout, il ne les auroit pas moins défaits. Donc Folard a raiſon de dire, *qu'une armée peut fort bien ſe paſſer de cavalerie*? Voilà ce que j'ai oui dire quelquesfois à des-

gens un peu trop prévenus en faveur des apophtègmes d'un tel maître.

Mais je répons à cet argument en forme.

Quant à la première propoſition, qu'il n'eſt pas bien étonnant que mille cavaliers braves, bien conduits & ſoutenus à propos, battent ſept mille mauvais ſoldats, dont la plûpart n'étoient que de jeunes damoiſeaux, de francs débauchés, ſans mœurs, ſans courage & ſans diſcipline.

Quant à la ſeconde, qu'il n'eſt pas tout-à-fait vrai, que ſi Céſar n'avoit du tout point eu de cavalerie, il les eut également battus. Je crois au contraire que tout mauvais garnemens qu'ils étoient, ils ne l'auroient pas moins empêché de remporter une victoire auſſi complète, & le ſimple récit de cette bataille ſervira de preuve à ce que j'avance.

Quant à la conſéquence, malgré le reſpect que l'on doit au Chevalier Folard, je la tiens pour très-fauſſe. Et c'eſt ce que je penſe avoir ſuffiſamment demontré dans le cours de cet ouvrage, & ce que le narré de cette bataille même, ne fera encore que confirmer: venons au fait.

Pluſieurs hiſtoriens, & quelques militaires ont déjà parlé de cette bataille; mais ils ne ſont pas trop bien d'accord entr'eux. L'arrangement, ou l'ordre, ſur lequel les deux Généraux Romains firent combattre leur troupes, eſt encore un problème, qui eſt très-difficile à réſoudre: il y a par exemple cette quatrième ligne que Céſar forma des cohortes qu'il tira de la troiſième, dont on ne ſait pas trop bien déviner la poſition. Céſar lui-même nous a laiſſé dans l'obſcurité à cet égard. Voici ce qu'il nous en dit dans ſes Commentaires. Après avoir rangé ſon armée en bataille vis-à-vis celle de Pompée, conſidérant que la cavalerie ennemie le débordoit de beaucoup à ſon aile droite, & craignant d'être enveloppé de ce côté-là: *Celeriter ex tertia acie ſingulas cohortes detraxit, atque ex eis quartam inſtituit, equitatuique oppoſuit, & quid fieri vellet oſtendit, monuitque ejus diei victoriam in earum cohortium virtute conſtare* (a). Voilà que Céſar ſe contente de nous dire, que craignant d'être enveloppé à ſon aile droite par la cavalerie de Pompée, il tira promptement

(a) *Jul. Cæſar Comment. lib. 3.*

quelques cohortes de ſa troiſième ligne avec leſquelles il en forma une quatrième, qu'il oppoſa à cette cavalerie, l'inſtruiſit de ce qu'elle devoit faire, l'avertiſſant en même tems qu'en ce jour la victoire dépendoit de ſa valeur. Mais il ne nous dit du tout point comment il plaça cette quatrième ligne.

Commençons par voir quel eſt le ſentiment de Mr. de Puiſégur touchant l'emplacement de ces cohortes.

" Nous ne voyons pas bien (dit ce ſa-
" vant militaire), ſi Céſar met ce quatriè-
" me corps tout entier en quatrième ligne
" à la droite, ainſi qu'il eſt marqué dans
" le plan, ou bien ſeulement étendu le
" long des flancs des trois lignes, com-
" me le côté d'un bataillon carré. Après
" avoir réflechi ſur toutes ces différentes
" poſitions, j'ai trouvé que de joindre ce
" corps le long du flanc des trois lignes,
" cette poſition ne donnoit pas de protè-
" ction à ſa cavalerie; que d'un autre cô-
" té le mettre en ſeconde, troiſième ou
" quatrième ligne, ſur le même alignement
" des cohortes, il ſeroit également débor-
" dé par la cavalerie de Pompée, & fa-
" cilement pris en flanc & par derrière;

" qu'ainſi ce ne pouvoit être qu'en le met-
" tant obliquement, que cet ordre de ba-
" taille devoit avoir toute la force que
" Céſar ſe propoſoit de lui donner. (Enſuite il continue & dit) " Après avoir
" long-tems cherché, voici ce que j'ai trou-
" vé dans Frontin (*a*).

Là-deſſus il cite tout le paſſage de cet Auteur, tel qu'on le trouve dans ſes ſtratagèmes au liv. 2. chap. 3. *de acie ordinanda*, mais je ne rapporterai pour à préſent que le morceau, qui regarde cette quatrième ligne: & j'avertis en même tems, que ceux qui ſeroient curieux de vérifier le paſſage dans l'Auteur même, de ne point ſe ſervir de la traduction françoiſe, car ce paſſage y eſt tronqué, & aſſez mal rendu.

Voici en attendant ce que cet Auteur latin qui vivoit vers le milieu du premier ſiècle, c'eſt-à-dire environ quatre-vingts ans après Céſar, & qui étoit lui-même un très-habile militaire (*b*), nous dit, touchant la diſpoſition de ces cohortes en queſtion:

(*a*) *Art de la guerre du Maréchal de Puiſégur tom. 2, pag.* 113.

(*b*) Sextus Julius Frontinus fut fait Conſul par Veſpaſien environ l'an ſoixante & douze de Jeſus-Chriſt.

In dextero cornu posuit (Cæsar) equitem, cui velocissimos miscuit peditum, & ad morem equestris pugnæ exercitatos.

Sex deinde cohortes in subsidio retinuit ad res futuras: sex (a) *dextero latere conversas in obliquum, unde equitatuum hostium expectabat, collocavit: nec ulla res ad victoriam plus eo die Cæsari contulit.*

Appuyé donc sur ce passage de Frontin, & après avoir long tems médité sur cet ordre de bataille de Césat, Mr. de Puiségur s'est cru en droit de placer les

---

Cet Empereur l'envoya ensuite contre les Anglois qu'il battit plusieurs fois; Frontin étoit un très-savant militaire, & il est sûr, qu'il doit être cru par préférence à tout autre, car en matière de guerre, il parle en homme intelligent & éclairé.

(a) L'on a reproché a Mr. de Puiségur d'avoir lû *sex* au lieu de *sed* qui se trouve dans le texte; & cela est vrai: mais il est aussi vrai, que, soit pour le sens, soit pour la chose, il paroît que l'on doit lire *sex* & non *sed*. Quoiqu'il soit ainsi au texte; car premièrement ce *sed* répété avec ces deux verbes *retinuit* & *collocavit* rendent cette phrase tout-à-fait niaise; & ce n'est pas là le style de Frontin. Secondement, il est plus probable de croire que six cohortes furent reservées pour remédier aux cas fortuits, & que six autres furent placées en oblique pour attendre la cavalerie ennemie de pied ferme. En tout cas si Mr. de Puiségur s'est trompé, il s'est trompé en homme qui se connoissoit en mouvemens militaires: ainsi l'on me permettra sur cela d'être de son sentiment; d'autant plus qu'il n'est pas moralement impossible qu'il ne puisse y avoir faute au texte.

cohortes, que le Général Romain tira de la troiſième ligne, partie en reſerve, comme formant une quatrième ligne derrière la droite, où la cavalerie étoit placée, & partie (c'eſt-à-dire ſix autres cohortes) pareillement ſur le flanc droit, mais obliquement; comme on peut le voir dans le plan qu'il en donne, & qu'il a copié d'après celui des Commentaires de Céſar de l'édition de Londres.

L'homme de guerre, qui a répondu à Mr. Folard ſur différens articles de ſes Commentaires ſur Polybe, traite auſſi dans ſa quatrième lettre de cette bataille de Pharſale: il eſt de même très-perſuadé que ces cohortes furent placées ſur le flanc droit en oblique, & il donne de très-bonnes raiſons pour appuyer ſon ſentiment; cependant il y a encore bien de la différence entre ſon plan, & celui de Mr. de Puiſégur; car le premier range onze cohortes en oblique, appuyant leur gauche à la queue de la dixième légion, à la diſtance de quarante cinq pas, & la droite en l'air (*a*),

(*a*) *Voyez ſentimens d'un homme de guerre lettre 4. ſuppl. à l'hiſtoire de Polybe, où cet Auteur donne un plan de cette bataille.*

& Mr. de Puiſégur, comme nous avons vu, appuyé ſur le paſſage de Frontin, en range ſix en oblique ſur le flanc droit, & ſix autres en quatrième ligne en reſerve: une autre différence, qui ſe trouve encore entre ces deux plans cités, c'eſt dans l'emplacement des troupes légères, des archers & des frondeurs de Pompée. Mr. de Puiſégur range toutes ces troupes derrière la cavalerie, & l'autre les partage par pelotons qu'il entremêle partie dans les intervalles des eſcadrons, & partie dans ceux des cohortes, apparemment fondé ſur un paſſage d'Appien: car pour Céſar dans ſes Commentaires dit ſimplement, que les ennemis ayant leur flanc droit appuyé à un ruiſſeau de difficile abord, cela fut cauſe que Pompée jeta toute ſa cavalerie de l'autre côté, ainſi que les frondeurs & les archers. *Dexterum cornu ejus rivus quidam impeditis ripis muniebat. Quam ad cauſam cunctum equitatum, ſagittarios, funditoreſque omnes in ſiniſtro cornu objecerat.* Mais il ne dit pas, ni que Pompée les ait entremêlés parmi ſes eſcadrons, ni qu'il les ait rangés comme en ſeconde ligne derrière ſa cavalerie; mais ſimplement qu'il les jeta à ſa gauche avec la cavalerie: Frontin

dit la même choſe, ſi non qu'il place ſix cents chevaux à la droite. *Dextero latere* DC. *equites, propter flumen Enipeum, quod & alveo ſuo & alluvie regionem impedierat, reliquum equitatum in ſiniſtro cornu cum auxiliis omnibus collocavit, ut inde Julianum exercitum circuiret* (a).

Par les deux paſſages, que nous venons de citer, on voit que ces deux Auteurs ont rangé les troupes auxiliaires de Pompée, comme bon leur a ſemblé; c'eſt-à-dire ſans être appuyés d'aucunes bonnes autorités: il ſeroit difficile de décider qui des deux peut avoir raiſon, & ils pourroient très-bien ſe tromper auſſi tous les deux. Venons à Mr. Folard. Cet Auteur ne parle de cette bataille qu'en paſſant dans ſon ſixième chapitre, où il traite de l'ordre de bataille des Romains (*b*). Mais ſon ſentiment diffère entiérement de tous les autres militaires, qui en ont parlé; il prétends fondé apparemment ſur un paſſage d'Appien (*c*), car je ne vois pas ſur quel-

(*a*) *Sexti Julii Frontini ſtragematum lib. 2. cap. 3.*

(*b*) *Voyez ſuppl. à l'hiſt. de Polybe chap. 6. pag.* 18. 19. 20. & 21.

(*c*) Appien eſt aſſûrément de tous les hiſtoriens qui ont parlé de cette bataille, celui qui eſt le plus embar-

le autre autorité il pourroit s'appuyer, pour dire que tant Pompée que Céſar combattirent dans cette journée ſur une ſeule ligne en ordre de phalange : voici comment il s'enonce dans le chapitre cité. " Cette méthode de " combattre ſur une ſeule ligne, avec des " eſpaces fort petits entre les cohortes,

raſſé & par conſéquent le plus obſcur, je place ici pour la curioſité des Lecteurs, & auſſi parcequ'on ne peut à moin que d'y recourir quelquefois, le paſſage de cet hiſtorien tel qu'on le trouve dans la traduction françoiſe faite du grec par Mr. Odet Philippe Sieur de Mares. *Edit. de Paris en 1659. in fol.*

" Céſar après avoir parlé ainſi à ſes ſoldats, en " laiſſa deux mille des plus vieux pour la garde du ba- " gage, & les autres en ſortant du camp abbattirent " la paliſſade ſans faire bruit, & comblèrent le foſſé. " Ce qui ayant été rapporté à Pompée par quelques- " uns qui crurent qu'ils ſe préparoient à la fuite, il " reconnut leur audace & commença à ſoupirer de " ce qu'il étoit obligé de combattre contre des bêtes " qu'il eut pu defaire par la faim, qui eſt le ſeul moyen " de reduire les bêtes : mais il ne pouvoit plus s'en " dédire ; car il avoit le couteau ſur la gorge, com- " me dit le proverbe. C'eſt pourquoi ayant laiſſé qua- " tre mille légionaires à la garde du camp, il fit mar- " cher les autres en bataille entre Pharſale & la ri- " vière d'Enipée, où Céſar ſe planta vis-à-vis de lui ; " de ſorte que le front des deux batailles, étoit compoſé " de légions en trois corps, à quelque diſtance l'un de " l'autre, dont les deux pointes étoient couvertes de " deux ailes de cavalerie, parmi laquelle on avoit mê- " lé des archers & des frondeurs. Les légions, où les " deux partis mettoient leur principale eſpérance, étant " rangées en cet ordre, on fit venir les étrangers plus " pour la montre que pour le ſervice. Pompée en avoit " un grand nombre de diverſes langues, deſquels il

" ſemble s'être introduite du tems de Cé-
" ſar, vers la fin de la guerre civile, quoi-
" qu'il en paroiſſe quelques exemples avant
" lui. Elle eut plus de vogue après Tra-
" jan; ce qu'il y a de certain c'eſt que
" Céſar & Pompée combattirent ſur ce
" principe à la bataille de Pharſale. Ap-
pien

" tira à part les Macédoniens, les Pelopponéſiens, les
" Béociens, & les Athéniens comme plus accoutumés
" à garder leur rang avec ſilence, & les rangea auprès
" de ſes légions: & pour les autres, ainſi que Céſar
" l'avoit jugé par conjecture, il en fit un corps à part,
" avec ordre d'environner l'ennemi auſſi-tôt que la ba-
" taille ſeroit commencée, & de faire ce qu'ils pour-
" roient pour le rompre, & de piller le camp de Cé-
" ſar dont il avoit vu abbattre les retranchemens. Sci-
" pion beaupère de Pompée étoit au milieu de ſa ba-
" taille, L. Domitius à la pointe gauche, Lentulus à la
" droite, & Affranius demeura à la garde du camp. En
" celle de Céſar commandoient Sylla, Antoine & Gn. Do-
" mitius, & lui ſuivant ſa coutume choiſit ſa place à la tê-
" te de la dixième légion. Ce que les ennemis ayant remar-
" qué, il lui oppoſèrent tout ce qu'ils avoient de meilleure
" cavalerie, afin qu'étant les plus forts en nombre,
" ils l'envelopaſſent. Céſar au contraire connoiſſant leur
" deſſein, fit un corps de trois mille des meilleurs hom-
" mes de ſon infanterie, pour le ſecourir au beſoin,
" & leur commanda qu'auſſi-tôt qu'ils verroient que
" l'ennemi viendroit pour l'inveſtir, ils allaſſent à
" la charge avec le javelot, & tiraſſent principalement
" au viſage, parceque des jeunes gens, ſans expérien-
" ce, & qui faiſoient cas de leur beauté, auroient peur
" de recevoir quelque bleſſure qui les rendît diformes.
" Ainſi chacun employoit ce qu'il avoit d'art & de
" ſcience contre ſon ennemi. Les Capitaines alloient
" par les rangs, pour donner ordre aux choſes néceſ-

" pien dans la deſcription de cette batail-
" le s'écarte aſſez avec Frontin ſur ces
" deux ordres de bataille, qui ſont aſſez
" embaraſſés dans les Commentaires de
" Céſar. "

Je n'entrerai point dans une longue diſcuſſion avec Mr. Folard pour lui prouver

---

" faires, & exhortoient leurs gens à témoigner leur
" courage, en leur donnant pour le mot de ce jour-là,
" à ceux de Céſar, *Venus la victorieuſe*, & à ceux de
" Pompée, *Hercule l'invincible*. Lorſqu'ils furent en ba-
" taille, ils gardèrent long-tems le ſilence de tous les
" deux côtés. . . . . .

" Cependant le jour s'avançoit, & tandis que les
" deux partis s'obſervent l'un l'autre, les légions de-
" meurent, ſans branler en leur places, juſqu'à ce que
" Pompée voyant que les étrangers ennuyez du retar-
" dement, gardoient mal leurs rangs; il craignit qu'à
" leur exemple, les autres ne priſſent la liberté d'en
" faire autant, devant la commencement de la bataille.
" C'eſt pourquoi il commanda le premier qu'on ſonnat
" la charge, & Céſar de l'autre côté en fit de même.
" Alors les ſoldats animés par le ſon des trompettes
" & par la préſence de leurs Officiers qui allant par
" les rangs, les exhortoient à bien faire, commencè-
" rent à marcher les uns contre les autres, avec une
" ardeur incroyable, & dans un profond ſilence, com-
" me des gens qui ſouvent avoient été dans de ſem-
" blables occaſions. Quand ils furent à la portée du
" trait, l'infanterie légère ayant fait ſa premiè re dé-
" charge, la cavalerie donna, où après avoir fait voir
" des preuves de leur valeur de tous les deux côtés,
" celle de Pompée eut l'avantage, comme elle ſurpaſ-
" ſoit l'autre en nombre, & alla pour inveſtir la dixiè-
" me légion. Là-deſſus Céſar fait ſigne au corps de re-
" ſerve, deſtiné à cet effet, qui au même tems s'avan-

préciſément le contraire de ce qu'il avance, car ce ne ſeroit que répéter ce que d'autres ont déjà dit, on n'a qu'à lire la lettre quatrième, qui ſe trouve dans le ſupplement de l'hiſtoire de Polybe que j'ai

---

" ce & donne du javelot dans le viſage des cavaliers " qui ne pouvant ſoutenir le choc de ces deſeſperés " ni ſouffrir qu'on leur perçat les joues, & qu'on leur " crevat les yeux, prirent la fuite en déſordre ". *Ce qui donna occaſion à la cavalerie de Céſar, qui auparavant craignoit d'être enveloppé, d'aller prendre en flanc les légions de Pompée découvertes de ce côté-là, & abandonnée de leur cavalerie.* " Pompée l'ayant ſu, " donne ordre à ſon infanterie, de n'aller pas plus " loin, de n'attaquer pas l'ennemi, & même de ne " lancer aucun javelot; mais d'en préſenter la pointe " à ceux qui viendroient à eux, & de combattre " de pied ferme ..... Après que les gens de " cheval de Céſar eurent pris en flanc la pointe gauche de Pompée, denuée de cavalerie, & que, ſe tenant " immobile, ils la battoient de loin avec une grêle de " traits, la dixième légion la vint attaquer de front, " & la trouvant en déſordre, lui fit lâcher le pied: " ce qui fut le commencement de la victoire ..... " Pompée ayant vu la fuite des ſiens, perdit courage, " ſe retira peu à peu dans ſon camp, & étant entré " dans ſa tente, demeura long-tems aſſis, ſans dire une " ſeule parole ..... Céſar ſans laiſſer ralentir l'ardeur de " ſes ſoldats, & pour terminer tout en un jour cette " guerre, courant par toute ſon armée, ſe mit à les " prier de ne point ſonger à ſe repoſer, qu'ils n'euſſent pris le camp de Pompée, en leur faiſant connoître que s'ils ſouffroient que les troupes ennemies " ſe ralliaſſent, ils ne ſeroient victorieux, que pour un " jour, au lieu qu'après s'être rendus maîtres du camp, " leur victoire ſeroit parfaite, & ils mettroient la dernière main à l'ouvrage ..... Quoiqu'ils fuſſent ex-

déjà citée (*a*), & voir auſſi dans Mr. de Puiſégur tom. 2. art. 6., l'on trouvera les raiſons, que ces deux Auteurs militaires ont déduites, pour prouver que les deux armées Romaines combattirent ſur trois lignes le jour de la bataille de Pharſale. J'obſerverai cependant ici, que l'aſſûrance avec laquelle Mr. Folard parle, n'eſt point du tout à ſa place, quand il dit: *Ce qu'il y a de certain, c'eſt que Céſar & Pompée combattirent ſur ce principe à la bataille de Pharſale.* Car rien n'eſt moins prouvé que cela; & c'eſt tout ce que l'on peut faire que de conſerver quelques doutes. Je vais rapporter ici les deux paſſages, celui de Frontin & celui de Céſar, & l'on jugera

" trêmement fatigués, le diſcours & l'autorité de Cé-
" ſar leur donnèrent de nouvelles forces ..... Ainſi ils
" attaquèrent la paliſſade en mépriſant ceux qui la dé-
" fendoient. Lorſque Pompée le ſut, enfin il rompit
" cet extraordinaire ſilence par cette parole: *He quoi!*
" *même à notre camp!* Et auſſi-tôt changea d'habit, mon-
" ta à cheval, & accompagné de quatre de ſes amis,
" courut toute la nuit à toute bride, juſqu'à ce que ſur
" le point du jour il ſe trouva à Lariſſe. Céſar, ainſi
" qu'il l'avoit prédit, en mettant ſon armée en batail-
" le, logea dans le camp de Pompée, ſoupa des mets
" qui lui avoient été apprêtés, & toute l'armée fut re-
" galée aux dépens des ennemis. " *Appian Alexand. des guer. civ. des Rom. liv. 2.*

(*a*) *Sentimens d'un homme de guerre.*

après cela ſi Mr. Folard a raiſon de parler avec tant d'aſſûrance ; commençons par Frontin, voici comme il s'enonce. Pompée à la journée de Pharſale rangea ſes légions ſur trois lignes à dix de hauteur, mit les meilleures troupes ſur les ailes & au milieu, & remplit les eſpaces entre les deux ailes de jeunes recrues nouvellement levées ; à ſa droite qui étoit couverte par des marais, qui bordent la rivière Ænipée, il y mit ſeulement ſix cents chevaux, & jeta tout le reſte de ſa cavalerie à l'aile gauche avec ſes auxiliaires à deſſein d'envelopper l'ennemi. Céſar ayant obſervé cette diſpoſition rangea de même ſes légions ſur trois lignes &c. (*a*) Voilà mot-à-mot le paſſage de Frontin : venons à Céſar. Voici la traduction *ad litteram* de ce que l'on trouve écrit dans ſes Commentaires. " Céſar s'étant approché de l'armée de Pompée, s'aperçut qu'elle étoit rangée en cette façon ; Pompée étoit à l'aile gauche avec les deux légions que Céſar lui avoit renvoyées d'ordre du Sénat, au commencement de la guerre civile, dont l'une s'appelloit la première &

(*a*) *Voyez le reſte du paſſage cité ci-devant, ou dans Frontin liv. 2, chap. 3.*

l'autre la troiſième légion ; Scipion étoit au milieu avec les légions de Syrie, & Affranius avec les légions de Cilicie & les cohortes qu'il avoit amenées d'Eſpagne, que Pompée eſtimoit ſes meilleures troupes, commandoit l'aile droite ; le reſte étoit partagé dans le milieu & entre les deux ailes : le total formoit la ſomme de CX. cohortes (*a*) : il y avoit outre cela deux mille volontaires, qui étoient répandus ſur tout le front de l'armée, ſans les ſept cohortes qui furent laiſſées pour la garde du camp & des forts voiſins. Son aile droite étoit couverte par un ruiſſeau qui avoit des bords impratiquables, & ce fut la raiſon, pour laquelle Pompée jeta toute ſa cavalerie, ſes archers & ſes frondeurs ſur l'aile gauche.

Céſar obſervant cette diſpoſition, plaça ſa dixième légion à l'aile droite, & la neuvième à la gauche ; mais comme cette légion avoit beaucoup ſouffert aux combats de Dyrrachium, il la fortifia de la huitième, & les deux enſemble ſuffiſoient à pei-

(*a*) Si elles avoient été complètes elles auroient formé le nombre de cinquante-cinq mille hommes, car la légion en ce tems-là étoit de cinq mille hommes, & la cohorte de cinq-cents.

ne pour en former une : le reſte de ſes légions rempliſſoit l'eſpace qui étoit entre les deux ailes, & toutes enſemble formoient le nombre de vingt-deux mille hommes, ſans compter les deux cohortes, qu'il avoit auſſi laiſſées pour la garde du camp : il mit ſur l'aile gauche Antoine, Sylla ſur la droite, & Domitius au centre : pour lui, il ſe plaça vis-à-vis de Pompée. Conſiderant en même tems toutes les choſes que nous venons de démontrer, & craignant d'être enveloppé à ſa droite par la multitude de la cavalerie de Pompée, il tira promptement quelques cohortes de ſa troiſième ligne, avec leſquelles il en forma une quatrième, qu'il oppoſa à la cavalerie, l'inſtruiſit de ce qu'elle devoit faire, en l'avertiſſant que le ſuccès de cette journée dépendroit de ſa valeur (*a*).

Peut-on bien, après avoir lu & médité ces deux paſſages que je viens de rapporter, dire auſſi hardiment que le fait ici Mr. Folard, qu'il eſt certain que Céſar & Pompée combattirent en ordre de phalange, c'eſt-à-dire ſur une ſeule ligne, le jour de la bataille de Pharſale.

(*a*) *Jul. Cæſ. Comment. lib.* 3.

Mais n'allons pas plus avant pour à préſent : ce que j'en ai dit ſuffit ; j'ai voulu un peu éclaircir la matière avant que de donner l'ordre de bataille que je place ici. Céſar & Frontin ſeront mes guides. Voyez planche XXIV. en A. l'armée de Pompée rangée à ſon infanterie ſur trois lignes à dix de hauteur : ſur la gauche B.B. ſont les deux légions que Céſar renvoya à Pompée d'ordre du Sénat dès le commencement de la guerre civile. En C.C.C., qui eſt le centre de la bataille, ſont les trois légions de Syrie qui étoient ſous les ordres de Scipion. Sur la droite D.D. eſt Affranius (*a*) avec les légions de Cilicie & les cohortes Eſpagnoles, dans l'entredeux des légions de droite & de gauche & du centre en E.E.E.E. ſe trouvoient les troupes de nouvelle levée. Les deux mille volontaires, en ſuivant ce que nous dit Céſar, je les partage ſur tout le front de l'armée, & je les place à la tête des cohortes de la première ligne en f.f.f.

Venons à la cavalerie. Frontin dit que Pompée plaça ſix cents chevaux à ſa droi-

(*a*) Appien dit que Affranius demeura à la garde du camp, mais cet Auteur ſe trompe ici, comme en bien d'autres endroits.

te, & tout le reſte de ſa cavalerie avec ſes troupes auxiliaires ſur ſa gauche : quoique je faſſe très-grand cas de ce que nous dit Frontin, j'aime cependant mieux tant que je puis m'en tenir à Céſar, même dans les plus petites choſes ; cet habile Capitaine peut bien avoir négligé d'entrer dans un certain détail, mais il ne peut pas avoir dit les choſes différemment de ce qu'elles ont été : *L'aile droite de Pompée*, dit-il, *étoit couverte par un ruiſſeau qui avoit des bords impratiquables, & ce fut là la raiſon, pour laquelle il jeta toute ſa cavalerie, ſes archers & ſes frondeurs ſur l'aile gauche* : (ſon intention étoit auſſi de tourner le flanc droit de l'armée de Céſar, & de le vaincre par ſa ſeule cavalerie, comme il s'en étoit vanté quelques jours auparavant) Pompée avoit ſept mille chevaux, moitié troupes réglées & moitié volontaires (*a*) ; Céſar ni Frontin ne nous diſent pas bien clairement, comment cet-

(*a*) Les Pères Cartrou & Rouillé de la Compagnie de Jéſus dans leur hiſtoire Romaine diſent après Plutarque, que les ſept mille chevaux de Pompée étoient tous de jeunes Chevaliers Romains ; mais ils ſe trompent : car Céſar nous dit que parmi cette cavalerie de Pompée il y avoit des Galates, des Capadociens, des Traces, des Macédoniens, des Gaulois ou Germains.

te cavalerie fut rangée. Appien, ſur qui Mr. Folard paroît encore ſe fonder ici, pour nous aſſurer que Pompée la fit combattre en ordre de phalange, ne dit pas tout-à-fait cela. Voyez le paſſage cité ci-deſſus; il n'y a que dans Plutarque, où je puiſſe trouver quelque éclairciſſement là-deſſus (*a*), voici ce qu'il dit: " Les deux corps de bataille étant " engagés, & combattant avec beaucoup " de furie, la cavalerie de l'aile gauche " de Pompée s'avance fièrement, & étend " ſes turmes ou eſcadrons pour envelopper " l'aile droite de Céſar (*b*) ". J'ai donc ſuivi Céſar en mettant toute la cavalerie de Pompée ſur ſon aile gauche, & Plutarque au défaut de Céſar en la partageant par eſcadrons; & voici comment. Des ſept mille chevaux j'en ai formé quarante-ſix eſcadrons ſur quinze de front & dix de hauteur; cela faiſoit cent cinquante maîtres par eſcadrons, dont les cinq premiers rangs étoient de volontaires, & les autres

(*a*) *Conſlingentibus ita in medium peditibus, jamque prælium ex cornu inventibus, Pompejani equites turmas pertinaciſſimè adigunt, ut dextrum Cæſaris cornu circumirent.* Plut. Cajus Cæſar.

(*b*) *Plutarq. dans Mr. Dacier, vie de Céſar tom. 6. pag. 276. ed. in 4.*

cinq ſerrés ſur ceux-là étoient de troupes réglées (*a*); ces eſcadrons devoient avoir la forme d'un carré double en hauteur, tels que vous les voyez placés en G.G. à la diſtance de leur front d'un eſcadron à l'autre. Les archers & les frondeurs que Mr. de Puiſégur range derrière la cavalerie, & que l'homme de guerre que j'ai cité place par pelotons dans les intervalles des eſcadrons, je les mets tout-à-fait au bout des ailes de la cavalerie en H.; & voici ſur quoi je me fonde: 1.° Sur ce que l'intention de Pompée étoit de tourner l'aile droite de Céſar (*b*), & par cette raiſon il aura tâché de s'étendre le plus qu'il aura pu ſans

(*a*) Il eſt bien naturel que toute cette jeuneſſe qui ſervoit comme volontaire dans l'armée de Pompée, eut le poſte d'honneur; il eſt ſûr que ſi ce Général l'eût mieux connue, il ſe ſeroit bien gardé de la placer au devant de ſes troupes réglées, & certes, il auroit mieux fait encore de la renvoyer à Rome aux pieds de leurs maîtreſſes.

(*b*) Appien dit auſſi, que Pompée fit un corps à part compoſé de troupes étrangères pour environner l'ennemi & aller piller ſon camp. Or il eſt très-probable que ce corps fut placé à la pointe de l'aile gauche, comme l'endroit le plus propre pour exécuter ce projet. *Voyez la note* (c) *page* 270.

D'ailleurs Pompée n'avoit nullement beſoin de fortifier ſa cavalerie par des troupes légères, il étoit ſi ſuperieur en cette arme à Céſar, qu'il ne penſa jamais que la déroute dût commencer par ſa cavalerie.

cependant diminuer en rien la profondeur des files à ſes cohortes, car il eſt dit, comme nous avons déjà vu, qu'il ſe rangea à dix de hauteur & ſur trois lignes; ainſi il auroit ſans cela de bien peu dépaſſé le front de l'armée de Céſar. 2.° Il eſt encore dit que les gens de traits ayant été abandonnés par la cavalerie furent tous taillés en pièces; il me ſemble que s'ils avoient été placés derrière la cavalerie, ou dans les intervalles des eſcadrons, pluſieurs auroient pu ſe ſauver derrière l'aile gauche de l'armée, & delà à leur camp. Mais il eſt clairement ſpécifié qu'ils furent tous hachés en pièces; il faut donc qu'ils ayent été placés loin de leur infanterie pour avoir ſubi tous également le même ſort (*a*). Voilà quel fut ſelon toute apparence l'ordre ſur lequel combattit l'armée de Pompée. Venons à Céſar: cet habile Capitaine n'avoit qu'environ vingt-deux mille hommes de pied, ſans compter les deux

(*a*) Appien à la vérité dit auſſi, que l'on mêla la cavalerie, les archers & les frondeurs; mais Céſar ni Frontin n'en diſent rien. D'ailleurs Appien peut très-bien avoir avancé cela ſur la foi de Lucain qui dit dans un vers de ſa Pharſale:

Sparſa per extremos levis armatura maniplos.

Luc. lib. 7.

cohortes qu'il avoit laiſſées pour la garde du camp ; Frontin dit ſeulement qu'il ſe rangea ſur trois lignes, ſans nous dire à combien de hauteur ; Céſar lui-même ne nous dit pas non plus ſur quelle profondeur il rangea ſes cohortes, & ſi ce n'étoit qu'il dit après, que craignant d'être enveloppé à ſa droite par la cavalerie de Pompée il tira promptement quelques cohortes de ſa troiſième ligne pour en former une quatrième, nous ſerions encore embaraſſés à ſavoir s'il combattit ſur une, ou ſur pluſieurs lignes dans cette mémorable journée ; mais comme il eſt preſque aſſuré qu'il ſe rangea ſur trois lignes (du moins de vingt degrés de probabilité il y en a dix-neuf contre un à le croire ainſi) je m'en tiendrai là quant au nombre des lignes, m'embaraſſant fort peu de ce que Mr. Folard avance contre (*a*).

(*a*) " A l'égard de Pharſale (dit Mr. Folard) je ne " puis encore comprendre que Céſar ait pu jamais ſe " former ſur trois lignes contre une armée ſi ſupérieu- " re à la ſienne : Pompée eut dû le déborder de la moi- " tié, non ſeulement à ſon infanterie, mais plus enco- " re à ſa cavalerie. Le même Frontin dit que Pompée " ſe rangea ſur dix de profondeur à ſon infanterie : ce " qui dut beaucoup diminuer de l'étendue de ſon armée. " Céſar qui reconnut toute cette diſpoſition, avant que

César avoit vingt-deux mille hommes divisés en quatre-vingts cohortes, cela faisoit deux cents soixante & quinze soldats pour chacune ; réduisons-les à deux cents cinquante, & mettons les vingt-cinq hommes qui nous restent de chaque cohorte,

---

" de se mettre en bataille, fut sans doute se ranger sur " moins de hauteur, on voit clairement qu'il combattit " sur une seule ligne, & une réserve de six cohortes " à sa droite, pour soutenir sa cavalerie plus foible de " deux tiers. *Fol. suppl. à l'hist. de Polyb. chap. 6. p. 21.*

Nous avons déjà vu que Frontin, que Mr. Folard cite ici, ne dit pas seulement que Pompée se rangea sur dix de profondeur, mais il nous dit aussi que tant Pompée, que César se rangèrent sur trois lignes ; donc si Pompée se rangea sur trois lignes, César n'avoit pas besoin de se ranger autrement sur une seule, pour n'être point dépassé à cette aile.

Il aura précisément fait ce que Mr. Folard en habile militaire a supposé, c'est-à dire il aura su sans doute se ranger sur moins de hauteur, & par-là égaler le front de l'armée ennemie, quoique rangé ainsi que Pompée sur trois lignes. *Voy. le plan de la bataille de Pharsale des Comment. de César, ed. de Londres.*

Il faut encore remarquer, qu'il ne paroît pas seulement que Pompée se soucia beaucoup de le déborder aux ailes par son infanterie, car il comptoit si fort sur la supériorité de sa cavalerie qu'il se tenoit assuré de la victoire par elle.

Je sai bien (avoit dit Pompée) *que cela paroît incroyable, mais comme elle est plus forte que la sienne, je veux qu'elle enveloppe son aile droite, avant que l'infanterie vienne aux mains, & après l'avoir mise en désordre, je prendrai son armée en queue ; ainsi la victoire nous demeurera presque sans combat.* Comment. de César trad. d'Ablanc. liv. 3. pag. 335.

pour ceux que Céſar choiſit (ſelon ce que nous dit Frontin) pour faire combattre avec ſa cavalerie, puiſque Céſar lui-même nous dit auſſi, qu'il en avoit de dreſſés tout exprès pour combattre parmi les chevaux (*a*).

(*a*) Céſar à la vérité dans le récit qu'il nous fait de cette bataille ne nous dit point expreſſement qu'il ait mêlé dans cette journée parmi ſa cavalerie des gens de pied pour combattre avec elle, il nous parle ſimplement des cohortes qu'il tira de ſa troiſième ligne.

Mais comme il nous a dit qu'il avoit des troupes dreſſées exprès pour cela, & que nous trouvons dans ſes Commentaires, qu'ayant eu à combattre le jour précédent contre la cavalerie de Pompée, qu'il les mêla parmi ſes cavaliers, pour les fortifier contre le nombre beaucoup ſupérieur de ceux de Pompée; il eſt aſſez probable qu'il en fit de même dans cette journée de Pharſale, d'autant plus qu'il ſe propoſoit d'attendre la cavalerie ennemie de pied ferme. D'ailleurs Frontin le dit, & c'eſt un auteur, auquel on peut raiſonnablement ajouter foi.

On peut encore remarquer ici, que quand Céſar ſe trouvoit ou très-foible, ou n'avoir que de mauvaiſe cavalerie, il la faiſoit ſoutenir par de l'infanterie; mais en ce cas il ſe contentoit auſſi d'attendre l'ennemi de pied ferme en un endroit avantageux, ſi cela lui étoit poſſible, comme il fit à l'occaſion dont nous venons de parler, & en quelque autre rencontre encore: au lieu que quand il avoit de bonne cavalerie, il l'envoyoit toute ſeule à la charge, ſans qu'il fut queſtion d'y mêler de l'infanterie; c'eſt ainſi qu'il fit preſque toujours combattre ſes eſcadrons Allemans, qu'il préféroit d'envoyer ſeuls bien ferrés, & avec célérité attaquer l'ennemi, quoiqu'ils euſſent de l'infanterie dreſſée toute exprès pour ſe mêler avec eux, comme on le voit par le paſſage ci-après.

" Après avoir combattu depuis midi juſqu'au ſoleil " couchant ſans qu'aucun eut l'avantage, les Allemans

Il lui reſtoit donc vingt mille hommes diviſés en quatre-vingts cohortes, pour faire tête à l'infanterie de Pompée. Ces vingt mille hommes, il les rangea ſur trois lignes, cela eſt prouvé; & il doit être encore très-probable, qu'ayant plus de la moitié moins de troupes que ſon antagoniſte, il ſe ſera auſſi rangé ſur la moitié moins de profondeur que lui, pour égaler à-peu-près le front de ſon infanterie. Il aura donc rangé ſes cohortes ſur cinquante de front à cinq de hauteur (*a*). La dixième légion fut placée ſur la droite I.I., la neuvième fortifiée par la huitième ſur la gauche K.K., le reſte de ſes légions rempliſſoient l'eſpace qui étoit entre les deux ailes, comme vous le voyez en L.L.L.

Antoine commandoit l'aile gauche; Sylla la droite & Domitius le centre; de

" bien ſerrés tombent en gros eſcadron (c'eſt-à-dire en " ligne pleine) ſur l'ennemi, qui étant renverſé & enfon- " cé en même tems de toutes parts, plie & s'enfuit en " laiſſant à la boucherie ſes gens de trait qui furent tous " taillés en pièces. *Comment. de Céſar guer. des Gaules liv.7.*

(*a*) Tel eſt auſſi le ſentiment de Mr. de Puiſégur qui de tous les Militaires qui ont traité de cette bataille, eſt un de ceux qui en ont le mieux raiſonné; il ſuppoſe encore, & avec raiſon, que Céſar aura pu donner quelques pas davantage aux diſtances qu'il laiſſa entre ſes cohortes, de façon qu'il aura tout-à-fait égalé le front de l'armée ennemie à ſon infanterie.

cette façon il aura dis-je égalé, ou preſqu' égalé le front de l'armée de Pompée à ſon infanterie. Après avoir ainſi diſpoſé ſes gens de pied ; comme ſa gauche étoit appuyée au même ruiſſeau qui couvroit l'aile droite de ſon ennemi, ne craignant rien de ce côté-là, il fit paſſer les mille chevaux qu'il avoit tous à ſa droite, avec les deux mille hommes qui devoient combattre avec eux : mais tout cela ne ſuffiſoit pas, car Pompée le ſurpaſſoit encore de beaucoup à cette aile (*a*) : ce que Céſar ayant obſervé, &

(*a*) Je ne ſais pas non plus pourquoi Folard ne donne à Pompée que deux tiers davantage de cavalerie qu'à Céſar, quand ce dernier dit poſitivement que Pompée avoit ſept mille chevaux, & que lui n'en avoit que mille.

" Pompée (dit Folard) qui étoit plus fort de deux " tiers à ſa cavalerie, rangea celle-ci comme en pha- " lange : (c'eſt-à-dire en ligne pleine) cela prouve ſa " ſotiſe ; il ſe trouva mal de cette méthode ; car il fut " battu & totalement défait, par l'ordre même dont il " eſpéroit la victoire ". *Tom. 7. chap. 4. du ſupplem.*

Il y auroit de quoi faire un bien long chapitre, ſi l'on vouloit s'arrêter à combattre toutes les erreurs qui ſe trouvent dans ces quatre lignes.

I. Pompée avoit plus du double de cavalerie de ce que Mr. Folard lui en donne, comme on a pu le remarquer par les paſſages cités.

II. Il ne ſongea jamais de faire combattre ſa cavalerie en ligne pleine, & Mr. Folard n'a ni preuves ni raiſons pour ſoutenir le contraire.

III. Bien loin que c'eut été une ſotiſe de la faire combattre ainſi, c'auroit été la ſeule choſe, qui auroit

& craignant d'être enveloppé de ce côté-là par la multitude de la cavalerie ennemie, il tira promptement de ſa troiſième ligne une cohorte de chaque légion, & en forma une quatrième ligne, afin de protéger ſa cavalerie & aſſurer ſon flanc droit. Céſar, Frontin, & les autres Auteurs qui ont parlé de cette bataille, ne nous en diſent pas davantage : il nous laiſſent deviner quel a pu être l'arrangement de cette cavalerie ainſi que de ces troupes deſtinées à com-

---

pu lui aſſurer la victoire, & il me ſeroit bien facile de le prouver ſi je n'étoit très-perſuadé, que pour la plupart des lecteurs ces preuves ſont ſuperflues.

J'en dirai cependant deux mots en conſidération de ceux qui ne veulent pas ſe donner la peine de méditer. Si Pompée avoit fait combattre ſa cavalerie en ligne pleine, il auroit eu entre pluſieurs autres, trois grands avantages. Premièrement il auroit pu étendre ſon aile du double, car je penſe bien qu'il n'auroit pas été ſi fou, que de ranger ſa cavalerie à dix de hauteur s'il l'avoit fait marcher à la charge en ligne pleine. Secondement, il auroit ôté par là les moyens à l'infanterie de Céſar de gagner les flancs droit & gauche de chaque eſcadron, ce qui fut, il n'en faut pas douter, la principale cauſe de la défaite de cette cavalerie. Troiſièmement, le choc de cette cavalerie qui n'auroit pu être retenu ni ralenti (parceque étant rangée ſans intervalles on n'auroit pu s'y préſenter que de front) auroit renverſé tout à la fois & la cavalerie & les cohortes de Céſar, & alors ne faiſant la caracole qu'après le choc donné, Céſar n'auroit pu empêcher non plus cette aile de tourner les derrières de ſon armée.

battre avec elle, & qui furent toutes jetées à cette aile droite.

Il faut être un peu du métier, & avoir bien réflechi ſur toutes les circonſtances de cette affaire, pour oſer ſe promettre d'en deviner la poſition, ou du moins de donner l'équivalent : voici en attendant comment je les range ; je dirai dans la ſuite les raiſons qui m'ont porté à préférer cet arrangement à tout autre, & pourquoi je me ſuis un peu écarté de tous les autres Auteurs, ſoit dans la diſpoſition de cette cavalerie, ſoit dans celle des troupes deſtinées à protéger cette aile.

Des mille chevaux que Céſar avoit, j'en forme vingt-cinq eſcadrons de quarante maîtres chacun, ſur vingt de front & deux de hauteur, que je place en M. (*a*)

(*a*) Ou ſi l'on aime mieux, au lieu de vingt-cinq eſcadrons on en peut ſuppoſer trente-deux, ſur ſeize de front & deux de hauteur, pour lors Céſar n'avoit qu'à dédoubler ſes turmes, qui comme on ſait étoient ordinairement de trente-deux cavaliers. D'ailleurs les anciens n'avoient pas une méthode fixe de ranger leurs eſcadrons, ils les faiſoient tantôt plus gros, tantôt plus petits. On remarque auſſi qu'il leur arrivoit rarement de former deux lignes d'eſcadrons ſéparées l'une de l'autre par un grand intervalle, comme nous le pratiquons aujourd'hui, mais ſouvent ils formoient leurs eſcadrons ſur beaucoup de profondeur, par exemple ſur huit rangs ; enſuite quand ils marchoient à l'attaque, les quatre premiers rangs chargeoient, s'ils étoient repouſſés ils ve-

à vingt-quatre pas de distance les uns des autres : les douze cohortes que je tire de la troisième ligne des endroits marqués *o.o.*, j'en range six en oblique P., & six en quatrième ligne derrière la cavalerie Q., les deux mille hommes qui étoient dressés & destinés à combattre parmi les chevaux, je les range par pelotons derrière les cohortes de la quatrième ligne aux endroits *r.*; voilà je pense quelle a pu être la disposition, qui devoit le mieux répondre aux vues de César.

Venons au combat. César après avoir pris toutes ses précautions, & fait de son côté tout ce qui dépendoit d'un habile Capitaine pour se procurer la victoire, commande à toute son armée, & particulièrement à sa troisième ligne de ne bouger sans son ordre, & dit qu'il fera signe avec un étendart lorsqu'il sera temps de donner.

" Comme il encourageoit (*a*) ses soldats " selon sa coutume, & repassoit les faveurs

noient se rallier derrière les autres, qui chargeoient à leur tour. Si l'ennemi étoit rompu, les quatre premiers rangs les poursuivoient tandis que les autres qui étoient restés en arrière tournoient les flancs & les derrières de l'armée.

(*a*) Je suivrai ici la traduction d'Ablancourt tant qu'il ne s'écarte point du latin.

" qu'il leur avoit faites, il ajouta qu'ils " étoient témoins de la paſſion qu'il avoit " toujours eue pour la paix, & des en- " trevues de Vatinius avec Labienus, & " de Clodius avec Scipion; qu'ils ſavoient " bien qu'il avoit fait tout ce qu'il avoit " pû à Orique, pour envoyer des Dépu- " tés, afin d'épargner le ſang Romain, " & de conſerver les forces de l'état. La " harangue finie, il fit ſonner la charge, " pour ne point laiſſer ralentir l'ardeur " des ſoldats, qui demandoient la bataille. Alors le brave Craſtinus, qui étoit volontaire dans l'armée, fut le premier qui marcha à l'ennemi, après avoir dit à Céſar qu'il vouloit le forcer dans cette journée à le louer vif ou mort ..... " Il " n'y avoit entre les deux armées qu'au- " tant d'eſpace qu'il en falloit pour cho- " quer, mais Pompée avoit commandé à " ſes gens de demeurer fermes ſans s'é- " branler (*a*), eſpérant par là de faire per- " dre le rang & l'haleine aux nôtres, & " rompant leur effort, rendre leurs jave-

(*a*) Ceci eſt bien différent de ce que nous dit Appien, qui aſſure que Pompée fut le premier à faire ſonner la charge. *Voyez le paſſage cité ci-deſſus pag.* 273.

" lots comme inutiles, qui fut à ce qu'on " dit, un conſeil de Triarius, que je n'ap- " prouve nullement.

" Car il y a dans l'homme une certaine ar- " deur & impétuoſité naturelle, qui ſe rallu- " me par le mouvement, & qu'il faut tâcher " d'entretenir plutôt que de laiſſer éteindre...

" Lorſque ceux de Céſar virent que les " autres ne bougeoient, ils s'arrêtèrent " d'eux-mêmes au milieu de la carrière, " & après avoir un peu repris haleine, " lancèrent le javelot en courant, puis " mirent l'épée à la main, ſelon l'ordre de " Céſar.

" Ceux de Pompée les reçurent fort " bien, car ils ſoutinrent le choc ſans bran- " ler, & mirent auſſi l'épée à la main, " après avoir lancé leurs javelots (*a*). En même temps leur cavalerie qui étoit à l'aile gauche, comme elle en avoit reçu l'ordre, vint en courant avec tous les gens de trait (*b*) fondre ſur la nôtre qui ne pouvant ſoutenir ſon choc, céda un peu.

(*a*) Que l'on faſſe attention je prie qu'ici Céſar ne fait aucune mention des troupes légères.

(*b*) C'eſt-à-dire, le corps d'archers H. placé ſur l'aile, qui étoit deſtiné à tourner derrière l'armée de Céſar pour aller piller ſon camp.

La cavalerie de Pompée alors la pouſſant plus vivement ſe deploye par eſcadrons, pour commencer à environner le flanc découvert de notre armée (*a*). Dans ce moment Céſar fait ſigne aux cohortes, qui étoient en quatrième ligne de donner. " Ce qu'elles firent ſi bruſquement, que la cavalerie ennemie plia, & s'enfuit juſqu'aux montagnes, laiſſant à la boucherie ſes gens de trait, qui furent tous taillez en pièces.

" Auſſi-tôt tournant ſur l'aile gauche de Pompée, qui combattoit encore, elles la prirent en queue; & la troiſième li-

(*a*) *Eodem tempore equites a ſiniſtro Pompei cornu, ut erat imperatum, univerſi procurrerunt, omniſque multitudo ſagittariorum ſe profudit, quorum impetum noſter equitatus non tulit, ſed paulum loco motus ceſſit, equiteſque Pompejani hoc acrius inſtare, & ſe turmatim explicare, aciemque noſtram a latere aperto circumire cœperunt.* Jul. Cæſar Comment. lib. 3.

Voici comment Mr. d'Ablancourt, duquel je me ſuis écarté dans cet endroit, rend ce paſſage. " En même " temps leur cavalerie qui ſe tenoit prête donna avec " les gens de trait, & renverſant la notre, qui étoit " plus foible, la pourſuivit chaudement. "

Il y a bien de la différence d'une cavalerie qui eſt renverſé, & pourſuivie chaudement à une autre qui ſe replie ſimplement & preſque ſans déſordre.

Mr. de Puiſégur a déjà relevé cette bévue de d'Ablancourt, comme on peut le voir dans ſon *Art de la guerre art. 7.*

" gne, qui juſque-là ne s'étoit point ébran-
" lée, l'attaqua de front (*a*); de ſorte que
" l'ennemi enveloppé de tous côtés, ne put
" réſiſter plus long-temps, & prit la fuite.

" Pompée n'eut pas plutôt vu ſa ca-
" valerie en fuite, & cette aile-là en dé-
" ſordre, que déſeſperant de la victoire,
" à cauſe que c'étoient ſes meilleures trou-
" pes, il piqua droit au camp, & cria
" tout haut aux Officiers qui étoient de
" garde, afin que les ſoldats le puſſent
" entendre, qu'ils priſſent garde à la dé-
" fenſe des portes, s'il arrivoit quelque
" malheur, & qu'il alloit faire le tour du
" rempart pour donner le même ordre par
" tout. Enſuite, il ſe retira dans ſa tente,
" déſeſperant du ſuccès de la bataille;
" mais attendant en patience l'événement.

" Céſar après avoir chaſſé les ennemis
" juſqu'à leurs retranchemens, pour ne leur
" donner pas le temps de ſe raſſurer, en-
" couragea ſes ſoldats à donner l'aſſaut,
" quoiqu'ils fuſſent fatigués du combat,

(*a*) Remarquez qu'il y avoit des intervalles d'une cohorte à l'autre, par leſquels la troiſième ligne paſſa. Sans cela, comment cette troiſième ligne auroit-elle pu attaquer de front les ennemis? Donc Mr. Folard a tort de dire que l'armée de Céſar étoit en ligne pleine.

" qui avoit duré juſqu'à midi, & brulés
" de la chaleur du jour. Mais leur coura-
" ge ſuppléant à leurs forces, ils donnèrent
" avec grande vigueur.

" Les cohortes reſtées à la garde du
" camp ſe défendirent fort bien, ſecondées
" par les Thraces & autres troupes au-
" xiliaires, qui firent encore mieux; mais
" le ſoldat qui s'étoit trouvé à la mêlée,
" manquoit de force & de courage, ou-
" tre que la plupart avoient abandonné
" leurs armes & leurs drapeaux pour fuir;
" ſi bien qu'ils ſongeoient plus à la retrai-
" te qu'à la défenſe. Le camp ayant été
" forcé, les ſoldats ſe ſauvèrent vers les
" montagnes, ſous la conduite de leurs
" Officiers. Et l'on vit en entrant les ta-
" bles dreſſées, avec des buffets de vaiſ-
" ſelle d'argent; les tentes accommodées
" de gazons, & quelques-unes, comme cel-
" le de Lentulus, couvertes de lierre,
" avec pluſieurs autres choſes qui témoi-
" gnoient un peu trop de délicateſſe.

" Comme Pompée vit l'ennemi maître de
" ſes retranchemens, il monta ſur le premier
" cheval qu'il rencontra, & laiſſant les
" marques de ſa dignité, pour n'être pas
" reconnu dans ſa fuite, ſortit par la por-

" te décumane (*a*), & gagna à toute bri-
" de Lariſſe.

" Céſar ſe voyant maître du camp,
" dit à ſes ſoldats, qu'il ne falloit pas
" laiſſer perdre l'occaſion par un trop
" grand déſir de pillage, & les trouvant
" prêts à faire tout ce qu'il lui plairoit,
il alla auſſi-tôt aſſiéger ceux qui s'étoient rétirés vers Lariſſe ſur une éminence, au pied de laquelle couloit un ruiſſeau.
" Quoique la nuit approchât, & que les
" ſoldats fuſſent fatigués du combat &
" du travail de tout le jour, Céſar fit ti-
" rer un retranchement entre la montagne
" & le ruiſſeau, pour en ôter la commu-
" nication aux ennemis, qui dépêchèrent
" auſſi-tôt vers lui pour ſe rendre; il leur
" fit mettre bas les armes, & pardonna
" à tous, défendant à ſes ſoldats de les
" toucher, ni à aucune choſe qui leur ap-
" partint (*b*).

Céſar nous dit encore, qu'il ne perdit dans cette journée que deux cents hommes, & environ une trentaine de centurions des

(*a*) La porte de derrière du camp; c'étoit par cette porte que l'on conduiſoit les ſoldats au ſupplice. *Voyez Végéce liv. 1. chap. 3.*

(*b*) *Comment. de Céſar trad. d'Ablancourt liv. 3. pag. 337. & ſuiv.*

plus vaillans, du nombre desquels fut le brave Craſtinus, qui fut tué d'un coup d'épée à travers la bouche, après avoir fait des prodiges de valeur, & rendu par là ſa promeſſe véritable, car perſonne ne ſe ſignala davantage dans le combat, & Céſar avoua qu'il devoit beaucoup à ſa valeur.

Du côté de Pompée il y eut environ quinze mille hommes de tués, & plus de vingt-quatre mille qui ſe rendirent à Céſar: en comptant ceux qui étoient à la garde des forts qui furent pris par Sylla. Domitius y fut tué, de plus on y gagna neuf aigles & cent quatre-vingts drapeaux.

Tel fut le ſuccès d'une des plus mémorables batailles, que les Romains ayent jamais livrées, & il n'en eſt peut-être aucune dans toute l'hiſtoire qui doive plus frapper d'étonnement les connoiſſeurs que cette bataille de Pharſale. Ici ce n'eſt point Alexandre, qui avec une armée de cinquante mille hommes, défait celle de Darius qui étoit à la vérité, ſi nous en croyons Arien, de plus d'un million de ſoldats; mais tous gens efféminés, peu endurcis aux fatigues, mal diſciplinés, & par là peu

propres aux combats (*a*). J'admire ce conquérant, & ne ſuis point étonné de ſes exploits ! Ce Roi Perſan auroit été également vaincu, quand même ſon armée eût encore été du double plus forte. Car que peut le nombre contre des troupes aguer-

(*a*) On y peut encore ajouter, mal commandés ; car Memnon n'étoit plus, il y avoit trois ans qu'il étoit mort quand cette bataille ſe donna.

Ce célèbre Memnon étoit Rhodien de nation, & c'étoit le plus habile, ou peut-être le ſeul vraiment habile de tous les Généraux de Darius, il l'avoit aſſez fait voir, ſoit en défendant vaillamment la ville de Milet, ſoit dans la conquête qu'il fit des Iles de Chio & de Lesbos ; mais il eſt bon de remarquer auſſi, qu'il courut cependant le ſort ordinaire des habiles gens ; car il fut toujours contredit par les autres Généraux.

Le projet qu'il fit à Darius de ruiner une certaine étendue de ſon propre pays, pour ôter entièrement les vivres à l'armée d'Alexandre, qui avoit paſſé l'Helleſpont, & d'aller enſuite avec une puiſſante armée attaquer la Macédoine, étoit vraiment digne de ſon grand génie, d'autant plus qu'il étoit très-capable de l'exécuter lui-même : mais on n'eut garde de l'écouter, & dans le conſeil, que ce Monarque aſſembla pour décider de cette grande affaire, tous les ignorans (& ils ne devoient pas être en petit nombre dans une armée telle que celle de Darius) ſoit par jalouſie, par intérêt ou par bêtiſe, furent d'un avis contraire au ſien : & leur ſentiment, comme il arrive aſſez ſouvent, prévalut ſur celui de ce grand homme, ils dirent pour toute raiſon, que le projet de Memnon n'étoit pas digne de la grandeur de leur Monarque (*Diodor. de Sicil. liv.* 17.) l'événement a fait voir dans la ſuite, combien Darius fut malheureux, de n'avoir pas ſuivi l'avis du ſage Memnon.

ries, bien armées, bien disciplinées & bien commandées? Ces exemples ne sont pas rares dans l'histoire, tant ancienne que moderne. Ce n'est pas non plus ici une armée qui en surprend une autre, & qui profitant de cet heureux événement, la défait avant qu'elle ait le temps de se reconnoître; ainsi que le fut l'armée de Mitridate par ce même Pompée, quand profitant de la nuit, il le surprit dans son camp, l'attaqua & le défit sans beaucoup de peine (*a*).

Ce n'est encore, ni l'avantage des armes, ni la situation du terrain, ni quelque événement heureux, qui ait aidé César à vaincre Pompée dans cette célèbre journée; bien au contraire tous les avantages étoient du côté de Pompée; à son infanterie il étoit du double plus fort que César, & à sa cavalerie, ils étoient sept contre un; ils avoient les mêmes armes & la même discipline (ou du moins elle auroit dû être telle, si Pompée étoit aussi grand Général qu'on l'estimoit.)

Pompée, je le réplique, eut dans cette journée outre la supériorité du nombre,

(*a*) *Voyez Plutarque vie de Pompée.*

tous les avantages qu'un Général peut avoir ſur un autre qui lui eſt oppoſé, & tous ceux encore que ſon eſprit étoit capable de lui inſpirer. Car il connoiſſoit parfaitement les forces de ſon ennemi, & il avoit eu tout le temps néceſſaire pour étudier une diſpoſition qui fut propre à le combattre avec avantage. Le temps ne lui avoit pas non plus manqué pour ranger ſes troupes en bataille, & pour donner tous les ordres néceſſaires, afin que tout allât à ſouhait. Et cependant ce grand Pompée avec tous ſes avantages eſt non ſeulement battu, mais entiérement défait, & dans un terrain qui devoit lui être avantageux; car il étoit à la portée de ſon camp, & de quel camp encore, d'un camp retranché à la Romaine; voilà ce qui doit faire l'étonnement de tout militaire inſtruit, & ce qui doit en même temps faire paſſer Céſar pour le plus grand Capitaine de l'antiquité. Celui-ci n'avoit purement que ſon génie à oppoſer à tous les avantages que nous venons de voir que ſon antagoniſte avoit ſur lui. C'eſt un grand dommage aſſurément qu'il ne nous ait pas un peu mieux détaillé cette affaire; & ſurtout qu'il ne nous ait pas informé des belles manœuvres

qu'il doit avoir exécuté à ſon aile droite, pour venir à bout de cette nombreuſe cavalerie de Pompée. Parceque cette quatrième ligne qu'il forma des cohortes qu'il tira de la troiſième, ne me paroit pas ſuffiſante (de quelque façon qu'on la ſuppoſe placée), pour empêcher les eſcadrons de Pompée de le tourner au bout de ſon aile. Car de ſuppoſer, comme quelques-uns l'on fait, que l'armée de Céſar égaloit en étendue celle de Pompée, cela n'eſt pas poſſible (*a*). 1.° Parceque le nombre des troupes étoit trop diſproportionné. 2.° Il faudroit que le grand Pompée eût été le plus imbécille de tous les hommes pour le permettre. Il eſt très-ſûr qu'outre l'emplacement de ces cohortes, il y eut de très-ſavantes manœuvres exécutées de ce côté-là.

Céſar auroit agi en Capitaine très-médiocre s'il s'étoit attaché ſimplement à égaler le front de ſon antagoniſte, & d'ailleurs, qu'y auroit-il gagné? Il auroit peut-être même donné par là occaſion à Pompée de faire une meilleure diſpoſition? Non, Céſar étoit trop habile, je le réplique, pour en agir tout ſimplement, ainſi qu'au-

(*a*) *Voyez ſentimens d'un homme de guerre pag.* 226. & 227.

roit pu faire un Général ordinaire & du commun. Ce fut ſans doute dans une diſpoſition toute particulière, & qu'il cacha avec ſoin à ſon antagoniſte. Ce fut dans des mouvemens faits à propos, lesquels donnant de la force à ſon ordre étonnèrent ſi fort ſes ennemis qui ne s'y attendoient pas; que ce grand homme chercha, & trouva les moyens de venir à bout de cette formidable cavalerie. Maintenant, deviner au juſte quelles ont pu être les évolutions que Céſar fit faire à ſes troupes de ce côté-là, la choſe ſeroit un peu difficile. Mais on peut cependant ſans prétendre à tant, hazarder quelques conjectures, pour tâcher d'en approcher plus ou moins; & c'eſt ce que je vais faire.

1.° Je rendrai raiſon (comme je l'ai promis) de ce que je me ſuis écarté dans l'emplacement des troupes, que Céſar jeta ſur ſon aile droite, des divers Auteurs qui ont traité de cette bataille.

2.° J'eſpère de faire voir que ce n'eſt pas ſans raiſons, que j'ai préféré cet ordre à tout autre, & que les évolutions que j'explique ici, ſont très-aiſées à faire, & auroient pu très-bien auſſi répondre aux vues de Céſar.

Voyons, quelle étoit ſon intention ? Nous la ſavons ; puiſque lui-même nous en informe, quand inſtruiſant les cohortes qu'il place en quatrième ligne, il les avertit, que le ſuccès de cette journée dépendra de leur valeur. On voit par là, qu'il ſe propoſoit de battre Pompée, préciſément du côté où celui-ci ſe croyoit le plus fort. Car Pompée n'avoit rangé ſon infanterie que par montre ; mais c'étoit par ſa cavalerie qu'il ſe promettoit la victoire (*a*), l'intérêt de Céſar étoit donc de le laiſſer dans la bonne opinion qu'il avoit de ſes forces de ce côté-là, pour le faire donner plus aiſément dans le panneau.

Ainſi, quand je partage les mille chevaux de Céſar en 25. eſcadrons, c'eſt une ruſe pour faire croire à l'ennemi, que l'on n'a point d'autres vues que de lui en impoſer, en faiſant montre d'avoir beaucoup plus de troupes de ce que l'on en a, ou que l'on n'a d'autre crainte que d'être entouré, & en attendant, on lui cache avec ſoin une diſpoſition, à laquelle il ne s'attend pas. Je mets les eſcadrons ſur vingt de front, & deux de hauteur, parceque l'intention de

(*a*) *Voyez la remarque ci-devant pag.* 285.

de Céſar n'étoit ſurement pas d'aller heurter les eſcadrons ennemis, il étoit trop foible en cavalerie pour agir avec force contre eux. Il avoit donc beſoin de gagner dans l'agilité de leurs mouvemens, ce qui leur manquoit du côté de la force; auſſi comme l'on voit, rien ne devoit être plus agile que ces petits eſcadrons, ſans compter l'avantage qu'il ſe procuroit encore. (n'étant point queſtion de choc) C'eſt qu'en les rangeant ſur deux rangs, la moitié de ſes cavaliers pouvoit ſe ſervir de ſes épées. La diſtance que je leur donne de vingt-quatre pas d'un eſcadron à l'autre, qui, comme on le voit, eſt de quatre pas plus grande que l'étendue de leur front; c'eſt moins pour gagner cent pas davantage de terrain ſur le total des vingt-cinq eſcadrons, comme quelqu'un pourroit le penſer, que pour m'aſſûrer qu'il n'y arrive aucune confuſion dans les évolutions, que je me propoſe de leur faire exécuter: voilà pour la cavalerie.

Venons aux cohortes deſtinées à protéger cette cavalerie. Plutarque dit que ce ne furent que ſix cohortes, que Céſar tira de ſa troiſième ligne; Frontin, comme nous avons déjà vu, paroît en mettre douze; Appien dit que ce fut un corps de

trois mille des meilleurs ſoldats de ſon infanterie, & d'Ablancourt traduit ainſi ce paſſage de Céſar. *Celeriter ex tertia acie ſingulas cohortes detraxit: Il tira de ſa troiſième ligne une cohorte de chaque légion.* Or Céſar avoit onze légions, donc ce ſeroit onze cohortes. Pour moi ſans m'arrêter davantage ſur cela, comme je n'ai fait les cohortes de Céſar, que de deux cents cinquante hommes chacune, j'en tire douze, qui font préciſément trois mille hommes, la choſe me paroît aſſez raiſonnable; & je les range ainſi qu'on l'a déjà vu dans le plan de la bataille, ſix en oblique & ſix derrière la cavalerie; la raiſon en eſt (outre que tel paroît être le ſentiment de Frontin) que je trouve que la manœuvre que ces cohortes devoient exécuter pour prendre la cavalerie de Pompée en flanc, leur devenoit beaucoup plus aiſée, étant rangées de la ſorte (*a*); parcequ'au premier ſignal qu'on

(*a*) Mr. de Puiſégur a remarqué en partie ce que j'avance ici; mais je ne ſuis point du tout de ſon ſentiment, quand il dit qu'il y a lieu de croire que la cavalerie de Céſar étoit auſſi rangée en oblique, cela ne peut pas être, car dans ce cas il auroit perdu le plus grand de tous ſes avantages qui étoit celui de cacher ſa diſpoſition à l'ennemi. Je vois bien pourquoi Mr. de Puiſégur s'eſt imaginé que Céſar avoit rangé ſa cavale-

leur auroit donné, toutes ces cohortes n'avoient plus qu'à marcher droit devant elles, pour ſe trouver partie ſur le flanc de la cavalerie ennemie & partie en front, car ſi les eſcadrons de Pompée après avoir chaſſé ceux de Céſar, faiſoient une caracole à droite pour tomber ſur le flanc droit de ſon armée (*a*), ils venoient d'eux-mêmes préſenter le flanc gauche aux cohortes *x.x.* qui étoient placées en quatrième ligne, & ſi ces eſcadrons, après avoir fait plier la cavalerie de Céſar, euſſent voulu marcher

---

rie en oblique c'eſt qu'il a vu en homme qui entendoit la cavalerie, que la perte de celle de Pompée dépendoit de ce quart de converſion, qu'elle alloit exécuter avec des eſcadrons à longs flancs, pour envelopper l'aile droite de Céſar; voilà je crois pourquoi il veut que la cavalerie de ce dernier ait été poſtée en ligne oblique, c'eſt qu'il veut abſolument obliger en quelque façon celle de Pompée à faire cette caracole qui doit la perdre: mais que l'on examine bien la choſe, & l'on verra que cela n'auroit pas ſuffi, au lieu que de la façon que j'arrange ici, ſoit la cavalerie, ſoit les cohortes de Céſar, & par les évolutions que je leur fais faire, il étoit impoſſible que Pompée ignorant ces diſpoſitions, ſa cavalerie ne fut pas battue.

(*a*) Il y a des militaires, qui ſe ſont imaginés que les eſcadrons de Pompée ont exécuté leur caracole à droite, de pied ferme, c'eſt-à-dire ſans que la droite ait bougé de ſa place; il faut en vérité avoir une bien petite idée de ceux qui commandoient cette cavalerie, pour les croire capables d'avoir fait une manœuvre auſſi pitoyable.

droit pour choquer les cohortes qui étoient en quatrième ligne, ſans faire la caracole à droite, qu'il eſt dit qu'ils firent, ils euſſent alors prêté également l'autre flanc aux autres cohortes placées en oblique, de façon que par la ſavante diſpoſition que Céſar ſut donner à ces cohortes, il étoit toujours ſûr de tomber avec une partie d'elles ſur le flanc des ennemis de quelque côté qu'ils ſe fuſſent tournés: voilà des raiſons aſſez fortes, je crois, pour autoriſer la diſpoſition que j'ai donnée aux cohortes de Céſar; ce n'eſt pas tout encore, on va voir quel avantage je vais me procurer par un tel arrangement ſur cette aile de Pompée, qui croyant m'envelopper, ne s'attend à rien moins qu'à être elle-même enveloppée; ce ſera cependant ce qui lui arrivera. Mais diſons encore auparavant pourquoi j'ai placé les troupes que Céſar avoit dreſſées pour combattre avec les chevaux derrière les cohortes, & non parmi les eſcadrons. 1.° Parcequ'elles auroient été inutiles dans cet endroit, cette cavalerie devant ſe retirer, & non combattre où elle fut d'abord placée, car on voit que l'intention de Céſar étoit de mettre d'abord aux mains ſes cohortes des peſamment armés avec la cavalerie

ennemie (*a*). 2.° Ces troupes entremêlées parmi les eſcadrons, auroient empêché ceux-ci dans leurs évolutions. 3.° On verra qu'elles ſeront également à portée de combattre, tout de même, que ſi elles avoient été rangées dans les intervalles des eſcadrons.

Paſſons à l'action. Il eſt dit qu'il n'y avoit entre les deux armées qu'autant d'eſpace qu'il en falloit pour choquer, on peut raiſonnablement fixer cet eſpace de cinq-cents pas. Fixons auſſi la diſtance des lignes de l'une à l'autre : je mets cent pas de la première à la ſeconde, & cent-cinquante de la ſeconde à la troiſième ; que l'on n'oublie pas que celle-ci ne doit bouger qu'au ſignal que Céſar lui donnera avec un étendart. (*b*) La harangue finie, Céſar fit ſon-

(*a*) *Voyez Plutarque vie de Céſar.*

(*b*) Le ſentiment de Mr. de Puiſégur eſt encore que les quatre lignes de l'armée de Céſar s'avancèrent toutes en même temps, qu'enſuite la troiſième & la quatrième ligne, conſervant toujours leur diſtance s'arretèrent, & laiſſèrent combattre les deux premières, juſqu'à ce que par un ſecond ſignal on les avertit de charger : on peut voir dans ſon art de la guerre art. 8. les raiſons qu'il avance, pour appuyer ce ſentiment ; quant à moi je m'en tiens à ce que nous dit Céſar : *Simul tertiæ aciei, totique exercitui imperavit, ne injuſſu ſuo concurreret ; ſe, quum id fieri vellet, vexillo ſignum daturum.* Or Céſar ne donna ce ſignal avec l'étendart, que quand la cavalerie ennemie commença la converſion, alors toutes les troupes placées ſur ce flanc attaquèrent en même temps, mais le

ner la charge pour ne point laiſſer rallentir l'ardeur de ſes ſoldats qui demandoient la bataille : auſſi-tôt les deux premières lignes s'avancent fiérement vers l'ennemi.

Cependant Pompée de ſon côté commande à ſon infanterie de demeurer en ſon poſte ſans s'ébranler, eſpérant par là de faire perdre le rang & l'haleine à ceux de Céſar ; enſuite il fit partir ſa cavalerie pour aller attaquer celle de ſon ennemi, avec ordre que dès qu'elle l'aura renverſée, de tourner tout court ſur ſon flanc droit

Or quelle difficulté trouveroit-on par exemple, que Céſar qui devoit toujours avoir les yeux ouverts ſur Pompée, pour épier

troiſième ligne ſe tint toujours tranquille juſque à ce que Céſar ſe voyant débaraſſé de cette cavalerie, il la fit avancer pour attaquer de front : *Eodem tempore tertiam aciem Cæſar, quæ quieta fuerat, & ſe ad id tempus loco tenuerat, procurrere juſſit* : &c.

D'ailleurs je trouve dans Mr. de Puiſégur encore une difficulté dans ce qu'il dit, qu'il eſt à croire que la cavalerie fut rangée en oblique. *Voyez la remarque* (a) *page* 306. Mais ſi la cavalerie de Céſar fut rangée en oblique, comment eut-elle pu avancer? Il falloit ou qu'elle défit l'oblique, ou qu'elle marchât par ſon flanc : il faut donc opter de deux choſes l'une, ou faire éclipſer l'oblique, ou faire faire une mauvaiſe manœuvre à cette cavalerie, telle qu'auroit été celle de la faire marcher par ſon flanc en préſence d'un ennemi, qui n'étoit qu'à quatre-cents pas d'elle. D'ailleurs plus elle s'avançoit, & plus elle donnoit beau jeu à celle de Pompée pour l'envelopper,

tous ſes mouvemens, & qui s'attendoit à voir porter les plus grands coups du côté de ſon aile droite, ſachant combien ſon antagoniſte mettoit de confiance en ſa cavalerie? Quelle difficulté, dis-je, pourroit-on trouver à ce que Céſar ayant pris toutes les précautions néceſſaires, & bien inſtruit les Commandans des eſcadrons, leur ait donné au moment qu'il aura vu la cavalerie de Pompée s'ébranler pour le charger, un ſignal pour les avertir de commencer leurs évolutions? A ce ſignal, les douze eſcadrons *a.a.* (*a*), que vous voyez ponctués en échec, auront fait un demi-tour à gauche par eſcadron, & parcourant les petits points *b.*, ſeront allés ſe poſter en C. derrière la pointe de l'aile droite des cohortes: tandis que les autres treize eſcadrons *d.d.* auront encore tenu quelque temps bonne contenance, juſqu'à ce qu'avertis par un autre ſignal, ils ſe ſeront vîte retirés, comme ils auront pu derrière les cohortes (*b*): les ennemis alors n'auront pas manqué de prendre cette retraite précipitée pour une

(*a*) *Voyez la planche n. XXV.* A. Repréſente l'aile gauche de l'armée de Pompée; & B. la droite de celle de Céſar.

(*b*) Pour les ſoutenir en cas de malheur, ou pour achever la victoire, comme en effet ils firent.

fuite ; c'eſt dans ce moment, que ſe croyant victorieux, ils firent le quart de converſion dont il eſt parlé, pour prendre l'armée ennemie en flanc ; c'étoit là auſſi, que Céſar les attendoit, pour donner avec l'étendart le ſignal convenu aux cohortes *e. e.*, lesquelles marchant tout uniment droit devant elles, parties chargèrent le flanc droit de cette cavalerie, & partie la chargèrent en front ; les troupes rangées en *f. f.*, qui étoient dreſſées pour combattre parmi les chevaux, paſſant alors par les intervalles des cohortes, gagnèrent leſtement les flancs de ces longs eſcadrons de Pompée, tandis que ceux de Céſar, qui s'étoient venus poſter derrière l'aile droite en C.C. ſans perdre de temps, par un quart de converſion à gauche, leur gagnèrent en même temps auſſi la croupe : alors cette cavalerie enveloppée de tous côtés, ſurpriſe d'un événement, auquel elle ne s'étoit pas attendue, & preſſée par les cohortes des peſamment armés, qui n'ayant point lancé leur *pilum*, l'en frappoient rudement au viſage (*a*), tour-

(*a*) Céſar, nous dit Plutarque, avoit recommandé à ſes ſoldats de ne point jeter le *pilum*, mais de le garder, & s'en ſervir pour frapper les cavaliers de Pompée aux yeux & au viſage.

Nec ut ante ſolebant pila jactare, nec hoſtium crura,

na lâchement le dos & s'enfuit juſqu'aux montagnes, laiſſant à la boucherie ſes gens de traits, qui furent tous taillés en pièces. Alors une partie des eſcadrons de Céſar avec les deux mille hommes accoutumés à combattre avec eux, furent mis auſſi-tôt aux trouſſes de cette cavale-

ſuraſque manu percutere, verum oculos, & vultus obnixe ferire. (Plut. Caj. Cæſar) S'attendant bien que ces jeunes damerets ne pourroient jamais tenir contre le danger de ſe voir défigurer, ils étoient trop jaloux de leur beauté, & auroient été très-affligés de reparoître à Rome aux pieds de leurs maîtreſſes avec des cicatrices qui euſſent fait tort à leurs attraits, & porté préjudice à leurs bonnes fortunes: auſſi cela ne manqua pas d'arriver comme Céſar l'avoit prévû, car tous ces efféminés cavaliers au lieu d'affronter hardiment les coups de leurs adverſaires, à peine virent-ils briller près de leurs yeux ces fers pointus, que n'en pouvant ſoutenir la vue, ils ſe couvrirent la tête, pour garantir leur viſage, & après avoir rompu les rangs, prirent honteuſement la fuite: je me trompe très-fort, où un un pareil expédient pourroit peut-être encore faire fortune aujourd'hui, s'il eſt vrai, comme quelqu'un l'a avancé, que bien des jeunes militaires de nos jours aiment autant la parure, & ſont auſſi ſoigneux de leur figure, que l'étoient ces lâches Romains, qui compoſoient alors la cavalerie de Pompée; s'il eſt vrai que tous leurs déſirs ſe bornent uniquement à plaire aux femmes, il n'eſt pas douteux qu'en ce cas en employant le même expédient l'on ne pût auſſi aiſément venir à bout d'eux, comme ces intrépides ſoldats de Céſar vinrent à bout le jour de la bataille de Pharſale de ces Romains abatardis, & efféminés, qui oſèrent ſe préſenter devant eux; car aujourd'hui nos femmes du bel air ne ſont pas des Spartiates, un viſage cicatriſé ou hâlé, ne leur eſt pas plus agréable, qu'il ne l'étoit aux dames

rie fuyarde, pour l'empêcher de ſe rallier, en même temps il fit avancer ſa troiſième ligne, qui juſqu'alors n'avoit encore bougé, pour attaquer en front; il tourne lui-même avec les cohortes de l'oblique, & le reſte de ſa cavalerie le flanc gauche de l'armée de Pompée; & ce fut par là qu'il acheva de décider la victoire en ſa faveur. Voilà comment ce grand homme, avec peu de cavalerie, mais bonne & bien diſpoſée, vint à bout d'en battre une de beaucoup ſupérieure en nombre, mais à la vérité auſſi lâche, que mal conduite.

Maintenant, ſi l'on veut prendre la peine d'examiner avec attention, & les raiſons, que j'ai ci-devant déduites, pour autoriſer la diſpoſition que j'ai donnée aux troupes de Céſar, qui étoient placées ſur ſon aile droite, & à la ſimplicité des mouvemens, que je leur fais exécuter, on verra, je me flatte, que ſi je me ſuis écarté des autres Auteurs qui ont traité de cette bataille, je ne l'ai point fait ſans raiſon; j'oſerois quaſi dire que de toutes les diſpoſitions, que l'on a juſqu'à préſent imaginées, c'eſt peut-être une de celles qui

Romaines, au commencement du huitième ſiècle de la fondation de Rome.

peuvent le mieux répondre aux vues de ce grand Capitaine ; car je ſoutiendrai toujours qu'il n'eſt pas poſſible que ces cohortes qu'il nous dit avoir rangées en quatrième ligne pour protéger ſa cavalerie, ayent ſeules pu ſuffire, de quelque façon qu'elles ayent été placées, pour empêcher la nombreuſe cavalerie, & les troupes auxiliaires de Pompée de le tourner au bout de ſon aile droite ; il n'en eſt pas ainſi de ma diſpoſition ; parceque ces douze eſcadrons que je fais ſortir au moment que je vois que la cavalerie ennemie s'ébranle pour charger, & qui viennent leſtement ſe placer en potence derrière les cohortes de la droite, pour enſuite allonger tout d'un coup cette aile de plus de ſix-cents pas, & tourner les croupes des eſcadrons ennemis, doivent être d'un ſi grand effet, qu'il ſeroit bien ſurprenant qu'ils ne vinſent pas à bout de les battre. Ajoutez à cela l'étonnement qu'une telle manœuvre doit cauſer à cette cavalerie, qui ſe voit dans un moment enveloppée, & attaquée de tous côtés, quand elle penſoit que rien ne pouvoit lui réſiſter.

On voit donc que les mille chevaux, que Céſar avoit, lui furent d'une grande reſſource dans cette journée, de façon que

l'on peut raiſonnablement penſer que les choſes auroient tournées tout autrement, s'il n'avoit du tout point eu de cavalerie : & il paroît encore évident, que malgré le peu de valeur & l'inconduite de celle de Pompée, que Céſar auroit néanmoins perdu la bataille, ſans les grands avantages, que ſa cavalerie lui procura.

1.° Parcequ'il auroit beaucoup plus difficilement caché ſes diſpoſitions à l'ennemi, ce qui fut un coup de partie pour Céſar, & une des principales cauſes de la défaite de l'aile gauche de Pompée.

2.° Il n'auroit jamais pu avec de la ſeule infanterie, ſuppoſant même qu'elle eut également d'abord mis en déroute les eſcadrons de Pompée, les empêcher de ſe rallier & de retourner à la charge, & ces eſcadrons auroient pu aiſément en prenant un plus grand détour ſe jeter derrière ſon armée ; alors attaqué en même temps en front par une armée du double plus forte, il auroit été accablé par le nombre.

3.° Nous voyons auſſi que les légions Pompeyennes ne furent vraiment miſes en déroute, que lorſque Céſar les prit en flanc & à dos avec le reſte de ſes eſcadrons unis à ſes cohortes. Ainſi, ſi par l'exemple

de cette bataille il paroît prouvé qu'avec peu de cavalerie, mais bonne, bien disposée & bien conduite, on peut en combattre un très-grand nombre depouillé de tous ces avantages; il ne restera pas moins démontré aussi, qu'il est impossible de s'en passer tout-à-fait, quand même on seroit sûr de n'avoir jamais à faire qu'à une cavalerie aussi lâche que celle de Pompée. De-là je laisse encore à juger de quelle nécessité elle seroit, si par malheur on en avoit en tête une aussi brave que celle de César.

Revenons aux deux Généraux Romains. On a dit qu'il falloit être bien hardi pour oser faire le procès à Pompée, à un Général de cette volée, qui avoit remporté tant de victoires, & qui s'étoit acquis le surnom de Grand.

Plutarque (nous dit-on) parlant de son dernier triomphe qui dura trois jours, rapporte qu'à la tête de toute la pompe on portoit les titres des nations qu'il avoit vaincues: on lisoit dans les ecriteaux séparés, *le Pont*, *l'Arménie*, *la Cappadoce*, *la Paphlagonie*, *la Médie*, *la Colchide*, *les Ibériens*, *les Albaniens*, *la Syrie*, *la Cilicie*, *la Mésopotamie*, *la Phénicie*, *la Palestine*, *la Judée*, *l'Arabie*, *les Pirates défaits sur terre & sur mer.*

Il ajoute à cela, qu'il augmenta les revenus de la République, qui n'étoient avant ſes conquêtes que de vingt-cinq millions de nos livres, & qui allèrent depuis juſqu'à ſoixante-cinq (*a*).

On répond que tout cela peut être vrai, ſans que Pompée cependant mérite pour cela d'être mis au rang des plus grands Capitaines.

Il y a eu, & il y a encore préſentement en Europe des Généraux, qui n'ont pas fait tous enſemble la centième partie des conquêtes qu'il fit, & qui peuvent cependant être mis autant au-deſſus de Pompée, quant aux talens militaires, que ce Romain eſt au-deſſus d'eux, eu égard à ſes conquêtes. Enfin il eſt ſûr que Pompée trouva ſouvent des Généraux beaucoup plus habiles que lui; on ſait qu'en Eſpagne il ne put jamais avancer ſes affaires, tant que Sertorius vecut; ce ne fut qu'après la mort de ce grand Général aſſaſſiné par l'infame Perpenna, très-indigne de ſuccéder à un auſſi habile guerrier, que Pompée, en battant ce dernier, vint enfin à bout de terminer cette guerre. Celle qu'il

(*a*) *Voyez Plutarque vie de Pompée.*

fit à Céſar, ne donne pas non plus une grande idée de ſon ſavoir; on lui reprocha d'abord d'avoir très-mal à propos quitté l'Italie, enſuite on le voit, avec une armée de beaucoup ſupérieure à celle de Céſar, ſe tenir vis à-vis de lui toujours ſur la défenſive; ce qu'il n'auroit ſurement pas fait, s'il avoit vraiment eu les talens, qui font les grands Généraux (*a*). Il ne ſut pas non plus dans cette même guerre profiter de ſes avantages, lorsque la fortune lui fut favorable à Dyrrachium, ce qui fit dire à Céſar: *Aujourd'hui nos ennemis remportoient une victoire complète, s'ils avoient eu un chef qui eut ſu vaincre.*

Voilà donc ce grand Pompée, tantôt bafoué par Sertorius (*b*), tantôt regardé par

(*a*) Mr. Folard traite aſſez mal le grand Pompée, & je crois qu'il n'a pas tout-à-fait tort: en tout cas voici ce qu'il en dit dans une note du chapitre, où il traite de la bataille de Sélaſie. *Tom.* 3. *pag.* 272. *remarque* (a).

" Ce Pompée (dit-il) le plus grand larron de l'hon-
" neur & des actions d'autrui qu'aucun de l'antiquité,
" n'a preſque jamais rien fait, qu'il ne le dût à quel-
" qu'un de ſes Lieutenans, ou à quelque Général qui
" avoit le premier défriché le champ. C'étoit un hom-
" me vain, plein d'obſtination, qui mépriſa éternellement
" les ſervices des autres & qui rappelloit à lui ſeul
" toute la gloire des bons ſuccès .....

(*b*) Sertorius ayant appris que Pompée étoit arrivé en Eſpagne avec une armée pour le combattre, dit

Céſar comme un Général très-médiocre.

Mais pour en revenir à la bataille de Pharſale. Il eſt ſûr que dans cette journée il ne fit rien qui puiſſe donner de lui l'idée d'un habile Général. On a prétendu l'excuſer. 1.° En diſant qu'il fut obligé malgré lui de donner bataille à Céſar. 2.° En ce qu'il fut lâchement abandonné par ſa cavalerie, ce qui fut la principale cauſe de ſa défaite. Mais quand même cela ſeroit, ces raiſons ſuffiſent-elles pour juſtifier un Général qui eſt à la tête d'une armée, & qui la laiſſe toute miſérablement périr ſans en ſauver la moindre partie? N'eſt-ce pas dans ces occaſions ſurtout que l'on connoît ce qu'un habile Général ſait faire? D'ailleurs, voyons premièrement un peu quelle fut cette étroite néceſſité, qui le força de combattre? La voici. C'eſt qu'il ne put ſouffrir davantage (nous dit Plutarque) les propos inſolens, & les railleries piquantes d'un tas de jeunes débauchés & d'efféminés petits maîtres, dont ſon

---

qu'il s'embaraſſoit ſi peu de lui, que s'il ne craignoit cette vieille (voulant parler du Conſul Metellus, qui étoit auſſi en Eſpagne avec une autre armée) il n'employeroit contre cet écolier que les verges & la férule. *Plut. vie de Sertor.*

armée étoit farcie, lesquels ne pouvant plus endurer les fatigues de la campagne, & très-impatiens de retourner à Rome, s'égayoient en bons mots contre lui, pour le forcer à combattre ; ne voila-t-il pas un puiſſant motif pour déterminer un Général en chef à donner bataille contre les règles de la guerre !

Je voudrois bien ſavoir comment le Roi de Pruſſe auroit reçu un de ſes Généraux, qui après avoir livré très-mal à propos une bataille, qu'il auroit perdue, auroit dit pour toute excuſe, qu'il avoit été forcé par ſes Officiers ſubalternes à combattre malgré qu'il en eut, parceque, s'il n'avoit pas combattu, ils ſe ſeroient moqués de lui : y a-t-il rien qui prouve davantage l'incapacité d'un chef, que cette eſpèce d'anarchie qu'il laiſſe gliſſer dans les troupes qu'il a ſous ſes ordres, & qu'il n'a pas la force de réprimer ?

Ce ne doit donc pas être une excuſe pour Pompée, que de dire qu'il fut forcé de combattre malgré lui, parcequ'un eſſain de jeunes étourdis le voulurent ainſi. N'auroit-il pas dû plutôt chatier très-rigoureuſement, & ſelon les loix de la guerre ces têtes folles, ſi elles s'aviſoient d'exciter le

moindre tumulte, ou ſur leurs ſimples propos libertins, les chaſſer de ſon camp, & quand même il auroit dû perdre un tiers de ſon armée, n'y auroit-il pas encore gagné en ſe défaiſant de tous ces mauvais garnemens?

L'autre raiſon que l'on apporte en faveur de Pompée, & pour diminuer la honte de ſa défaite, conſiſte, comme nous l'avons déjà vu dans la défection de ſa cavalerie. J'avoue que celle-ci eſt une raiſon qui peut-être de quelque conſidération. Il eſt ſûr qu'un Général eſt bien à plaindre d'avoir ſous ſes ordres de pareilles troupes. Mais, je le répète encore, c'eſt dans de pareilles circonſtances que l'on connoît combien vaut un Général. Dans le chapitre, où j'ai traité de la bataille de Leipzig, j'ai fait voir comment le grand Guſtave Adolphe répara un pareil malheur, ſans ſe déconcerter, & comment il ſut malgré la défection de quinze mille Saxons remporter une victoire complète.

Pour paſſer maintenant d'un Héros célèbre à un autre qui ne l'eſt pas moins; je dirai encore ici que le Roi de Pruſſe ſe trouva à peu près dans une pareille ſituation à la bataille de Molwitz: quand ſa

cavalerie qui n'étoit pas grand' choſe alors, lâcha le pied à la première charge que fit le Général Autrichien Rômer, la fuite de cette cavalerie laiſſa ſon flanc droit tout-à-fait à découvert, ce Monarque tâcha d'abord de ramener cette cavalerie à ſon devoir, il leur crioit : *Mes frères, où eſt l'honneur des troupes de Brandebourg ? Songez à la vie de votre Roi* (*a*). Mais voyant qu'il s'adreſſoit inutilement à des lâches, qui, pour lors ne méritoient pas l'honneur qu'il vouloit leur faire de combattre à leur tête, & de les ramener lui-même à l'ennemi (*b*) ; il les livra aux feux de ſes propres troupes, & comme un habile Général ne perd jamais ſon temps inutilement, il alla auſſi-tôt chercher dans ſa brave infanterie une reſſource aſſûrée pour remédier au déſordre ; c'eſt alors qu'il fit avancer ces bataillons de grenadiers qu'il plaça ſi à propos en potence ſur ſon aile droite, pour couvrir le flanc des deux lignes, & cette intrépide infanterie honorée de la préſence de ſon Maître fit bien-tôt voir ce que

(*a*) *Mémoir. pour ſervir à l'hiſt. de Fréd. le Grand. Tom.* 1. *pag.* 154. *ed. d'Amſterd.* 1764.

(*b*) Le Roi eut un cheval tué ſous lui.

des troupes bien disciplinées, & bien commandées sont capables de faire; car elles forcèrent les ennemis malgré leur bravoure à céder le champ de bataille, & la victoire à leur invincible Roi.

Or donc, si Gustave Adolphe, si Fréderic, dès qu'ils virent une partie de leurs troupes en déroute, se fussent à l'exemple de Pompée retirés du combat, & qu'ils eussent ainsi que lui d'abord cédé à leur malheur, au lieu de suppléer, comme ils firent, à ce premier désordre, par leur présence, par leur intrépidité, & par des dispositions faites sur le champ: croit-on dis-je qu'avec une conduite aussi lâche que celle de ce Romain, ils fussent jamais venus à bout de remporter de si belles victoires sur leurs ennemis? Et croit-on encore que la postérité les eut jamais placés au rang des premiers Capitaines? Si l'on peut avec raison douter de cela, l'on peut aussi dire que Pompée fit une très-grande faute d'abandonner son armée au moment où il étoit le plus nécessaire. La fuite de sa cavalerie, loin d'être une raison pour l'autoriser à se retirer du combat, devoit en être une de plus pour le faire rester auprès de ses troupes. Mais ce ne fut pas

la ſeule faute commiſe dans cette journée par ce Général Romain, bien plus célèbre par ſes conquêtes, que par ſes talens militaires. S'il avoit dû après la bataille rendre compte dans un conſeil de guerre de ſa conduite, que de fautes ne lui auroit-on pas reproché !

Pourquoi, lui auroit-on dit, ayant vos troupes déjà toutes rangées en bataille, lorſque Céſar parut, ne l'avez-vous point attaqué tout de ſuite, au moins par votre cavalerie, ſans lui donner le temps de faire toutes les diſpoſitions qui lui plûrent, & de venir lui-même encore le premier à la charge ? Pourquoi ayant une armée ſi fort ſupérieure à la ſienne, engager toutes vos troupes à la fois ? Et pourquoi n'avoir pas au moins gardé une forte réſerve pour vous en ſervir à tout événement, ſoit pour ménager une retraite, qui auroit été très-facile, étant à portée d'un camp ſi bien retranché, ſoit pour ſecourir les endroits de la bataille, qui auroient été les plus menacés ? Dites-nous donc encore quels ſont les efforts que vous avez faits pour vaincre ? Quelles ſont les ſavantes diſpoſitions dignes de votre grand nom, que vous avez oppoſées à l'ennemi ? Comment, parceque

votre cavalerie, ſur laquelle vous aviez très-mal à propos compté (car quel cas y a-t-il à faire ſur des libertins efféminés & ſans diſcipline?) vous abbandonne? Vous-vous retirez, vous quittez la bataille, pour aller donner des ordres au camp? Mais un ſimple Officier n'auroit-il pas pu porter ces ordres, & n'auriez-vous pas mieux fait de vous mettre à la tête de vos troupes? Quel courage n'auriez-vous pas inſpiré à vos ſoldats, qui avoient une ſi grande vénération pour votre nom? N'étiez-vous pas préciſément dans le cas, où un Général ne doit plus ſe ménager, & où il doit payer de ſa perſonne, vaincre ou mourir? D'ailleurs, il vous reſtoit encore plus de cinquante mille hommes à oppoſer à votre ennemi, qui n'en avoit pas la moitié, & vous les abandonnez pour aller dans votre tente attendre en patience l'événement de la bataille? Eſt-ce-là, dites-nous, une démarche digne d'un Général qui s'étoit acquis un ſi grand renom? Après cela vous êtes ſurpris que Céſar aille vous attaquer juſque dans votre camp (*a*)? Quoi!

(*a*) Quand on apprit à Pompée que Céſar attaquoit ſes rétranchemens, il s'écria: *Quoi? juſque dans mon camp! Plut. vie de Céſar.*

Celui qui avoit eu l'audace de vous combattre malgré la ſupériorité de vos forces, malgré cette nombreuſe cavalerie, qui vous rendoit ſi fier, n'auroit point oſé attaquer un Général timide, parcequ'il étoit entouré de rétranchemens, défendus par des troupes, qui pour la plupart avoient abandonné leurs enſeignes pour fuir? Avez-vous penſé que votre nom en auroit impoſé à un homme tel que Céſar, à un homme ſi capable de juger juſqu'où l'enthouſiaſme de la valeur peut porter des troupes, que l'honneur fait agir & qu'un habile Général dirige (*a*)?

Voilà ce que l'on auroit pu avec raiſon reprocher au grand Pompée, & je doute très-fort qu'il fut jamais venu à bout de ſe juſtifier.

(*a*) Une choſe qui doit encore augmenter notre étonnement dans une bataille auſſi déciſive que le fut celle de Pharſale, c'eſt le peu de monde que Céſar y perdit: deux-cents ſoldats, nous dit-il, & environ trente Officiers: *In eo prælio non amplius ducentum milites deſideravit, ſed centuriones fortes viros circiter triginta amiſit.* C. J. Cæſar. Comm.

Mais, comme j'ai déjà remarqué ailleurs, que le courage, la diſcipline & le bon ordre rendent les troupes invincibles & preſque invulnerables, je n'en dirai pas davantage ici.

Fin du Tome premier.

A TURIN.

Chez FRANÇOIS ANTOINE MAIRESSE
Imprimeur à l'enseigne de S. Augustin.

Avec permission.

11.5.235
Z

Digitized by Google